SCIENCE-FICTION

Ursula Le Guin

LA CITÉ DES ILLUSIONS

LA LIGUE DE TOUS LES MONDES

SHOUT
SHARE
IT

- Ursula Le Guin
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
  - 9
  - 10

Ursula Le Guin
La cité des illusions

1

Imaginez les ténèbres.

Dans ces ténèbres, celles d'espaces infinis que ne trouble pas le soleil, un esprit muet s'éveilla. Il était plongé dans le chaos, en un monde dont il ne pouvait rien déchiffrer. Il n'avait pas de langage, et il ne savait pas que les ténèbres étaient la nuit.

Lorsque la lumière se fit, une lumière dont il n'avait pas souvenance, son corps se mit en mouvement. Il rampait, courait à quatre pattes ou bien se redressait, mais sans aller nulle part. Il n'avait pas de chemin à suivre dans le monde où il se trouvait, car un chemin suppose un départ et une arrivée. Tout s'embrouillait autour de lui, et tout résistait. Dans la confusion de son être, il se sentait poussé à se mouvoir par des forces qui pour lui n'avaient pas de nom : la terreur, la faim, la soif, la douleur. Le monde extérieur lui apparaissait comme une sombre forêt où il tâtonnait en silence. Puis vint la nuit, et ce fut là une force supérieure qui l'immobilisa. Mais quand revint la lumière, il repartit à l'aveuglette. Lorsqu'il se trouva soudain dans la Clairière inondée de soleil, il se dressa et resta debout un moment. Puis il couvrit ses yeux de ses mains et poussa un cri.

Assise à son métier à tisser dans le jardin ensoleillé, Parth le vit à la lisière de la Forêt. Elle appela les autres. Son esprit était en alerte, mais elle n'éprouvait aucune crainte. Les autres étaient à peine sortis de la maison qu'elle avait déjà traversé la Clairière pour rejoindre cet être étrange accroupi parmi les hautes herbes de l'été. Lorsqu'ils s'en approchèrent, ils virent Parth lui mettre la main sur l'épaule, se pencher sur lui, et lui parler avec douceur.

Elle se tourna vers les siens avec un air étonné.

— « Voyez-vous ses yeux ? dit-elle.

C'étaient en effet des yeux bien étranges. Percé d'une large pupille, l'iris s'allongeait en un ovale d'une couleur d'ambre grisâtre qui ne laissait aucune place au blanc de l'œil. « On dirait un chat, » dit Garra. « On dirait un œuf qui n'a que du jaune, » dit Kaï, exprimant ainsi le malaise et la pointe de répugnance causés par cette différence légère mais essentielle. Par ailleurs l'étranger paraissait n'être autre chose qu'un homme, sous la boue, les égratignures et la saleté dont il avait couvert son visage et son corps nu en se démenant sans but dans la forêt ; tout au plus avait-il la peau un peu plus pâle que les êtres bruns qui l'entouraient alors, discutant tranquillement sur lui tandis qu'il restait accroupi au soleil, se faisant tout petit, tremblant d'épuisement et de peur.

Parth le regarda droit dans les yeux, ces yeux étranges, mais sans y allumer la moindre étincelle de connaissance humaine. Il était sourd

à leur langage et ne comprenait pas leurs gestes.

— « Déraison innée ou acquise, » dit Zove. « D'autre part il meurt de faim, mais nous pouvons y remédier. » À ces mots, Kaï et le jeune Thurro conduisirent le malheureux à la maison, et il fallut presque le traîner car il avait à peine la force de marcher. Parth et Œil de Daim le nourrirent, le nettoyèrent tant bien que mal et le mirent sur une paillasse, avec, pour l'y maintenir, une injection de somnifère dans les veines.

— « Est-ce un Shing ? » demanda Parth à son père.

— « Et toi ? Et moi ? Tu es bien naïve, ma chère, » répliqua Zove. « Si je pouvais répondre à cette question, je pourrais libérer la Terre. En tout cas, j'espère découvrir s'il est sain ou faible d'esprit, ou fou, d'où il vient et où il est allé chercher ces yeux jaunes. Les hommes sont-ils, dans leur décadence, devenus si dégénérés qu'ils se soient mis à se croiser avec des chats et des faucons ? Demande à Kretyan de monter aux vérandas, ma fille. »

Sur les pas de Kretyan, sa cousine aveugle, Parth monta l'escalier menant à la terrasse ombragée et aérée où dormait l'étranger. Zove et sa sœur Karell, surnommée Œil de daim, les y attendaient. Tous deux étaient assis jambes croisées, le dos droit ; Œil de Daim jouait avec son chresmodrome, Zove était inoccupé. Ils avaient, en leurs vieux jours, conservé une expression sereine sur leurs larges visages bruns au regard éveillé. Les jeunes filles étaient assises auprès d'eux, se gardant de rompre le silence, un silence détendu. Parth avait la peau d'un brun roussâtre, et une longue chevelure noire brillante, ondoyante. Le torse nu, elle portait une culotte lâche, lamée, descendant jusqu'aux genoux. Kretyan, un peu plus âgée, était très brune et frêle ; un bandeau rouge couvrait ses yeux aveugles et maintenait en arrière son épaisse chevelure. Comme sa mère, elle portait une tunique faite d'une étoffe façonnée, d'un tissage délicat. Il faisait chaud. En bas, dans le jardin et sur les champs onduleux de la Clairière, l'après-midi brûlait de tous ses feux. De tous côtés, si près de cette aile de la maison que sa lisière ombrageait de ses branches chargées de feuilles, si loin en d'autres directions qu'elle s'estompait dans une brume bleutée, la Forêt les entourait, bruissante de mille cris d'oiseaux.

Zove et sa sœur, Parth et sa cousine, restèrent tous quatre immobiles pendant un bon moment, unis mais indépendants, muets mais en communion. « La perle d'ambre ne cesse de se glisser dans le schème de la Vastitude, » dit Œil de Daim en souriant ; et elle posa à terre son chresmodrome, sorte de châssis contenant des fils entrecroisés où étaient enfilées des perles.

— « Toutes tes perles vont se perdre dans la Vastitude, » dit son frère. « C'est un effet de ton mysticisme refoulé. Tu finiras comme ta

mère, tu verras, ta mère qui voyait des schèmes même dans un chresmo vide. »

— « Refoulée, moi ? Foutaises ! » répliqua Œil de Daim. « Je n'ai jamais rien refoulé dans ma vie ! »

— « Kretyan, » dit Zove, « les paupières de cet homme ont bougé. Il est peut-être dans une phase de rêve. »

La jeune aveugle se rapprocha de la paillasse. Elle tendit la main, et Zove la guida avec douceur vers le front de l'étranger. Et tous se turent de nouveau. Ils écoutaient. Mais seule Kretyan pouvait entendre.

Elle leva enfin sa tête penchée dont les yeux ne voyaient pas.

— « Rien, » dit-elle d'une voix quelque peu tendue.

— « Rien ? »

— « Le chaos – le vide. Il n'a pas d'esprit. »

— « Kretyan, écoute-moi, je vais te le décrire. Ses pieds ont marché, ses mains ont travaillé. Il a un visage relaxé par le sommeil et l'hypnotique, mais seul un esprit pensant a pu le buriner ainsi, y creuser ces lignes. »

— « Comment était-il avant de s'endormir ? »

— « Terrifié, » dit Parth. « Terrifié, hébété. »

— « C'est peut-être un étranger, » dit Zove, « pas un Terrien, et pourtant comment serait-ce possible ?… Mais peut-être a-t-il une manière de penser différente de la nôtre ? Fais encore un essai pendant qu'il rêve. »

— « Je veux bien, mon oncle. Mais je ne perçois aucun psychisme, aucune émotion réelle, aucune orientation. L'esprit d'un bébé, c'est quelque chose d'effrayant, mais ça… c'est pire – c'est la nuit et une sorte de vide chaotique. »

— « Alors, ne t'y risque pas, » dit Zove avec sérénité. « Il est dangereux pour l'esprit de se mêler au non-esprit. »

— « Il est plongé dans une nuit pire que la mienne, » dit la jeune fille. « Voici un anneau à sa main…» Elle avait posé sa propre main sur celle du sujet, par compassion ou comme pour quêter son pardon inconscient pour avoir essayé de surprendre ses rêves.

— « Oui, une bague en or sans aucune marque ni dessin. C'est là tout ce qu'il portait. Et son esprit a été dénudé comme sa chair. Pauvre brute, il nous arrive de la Forêt – mais qui l'y a lâché ? »

Toute la maisonnée de Zove, mis à part les enfants, se réunit cette nuit-là dans la grande salle du bas. Par ses hautes fenêtres ouvertes à l'air humide de la nuit, la lueur des étoiles, la présence des arbres et le murmure du ruisseau pénétraient dans la pièce faiblement éclairée, si bien qu'entre ces êtres proches l'un de l'autre et entre les paroles qu'ils prononçaient, il y avait place pour les ombres, le vent nocturne et le silence.

— « Comme toujours, la vérité évite l'Étranger, » dit le Maître de maison de sa voix profonde. « Cet étranger nous laisse le choix entre plusieurs hypothèses improbables. Est-ce un idiot congénital qui a échoué ici par pur hasard ? Mais, dans ce cas, qui l'a égaré ? Est-ce un homme dont le cerveau a été altéré accidentellement ou de propos délibéré ? Est-ce un Shing qui, pour masquer son esprit, feint de ne pas en avoir ? Il se peut enfin que ce ne soit ni un homme ni un Shing ; mais alors, qu'est-ce que c'est ? Aucune de ces hypothèses ne peut être prouvée ni réfutée. Qu'allons-nous en faire ? »

— « Voyons si nous pouvons l'éduquer, » dit Rossa, la femme de Zove. Metock, fils aîné du maître, prit la parole :

— « S'il est éducable, nous devons nous en défier. Peut-être a-t-il été envoyé ici justement pour être instruit par nous, pour apprendre tout de nos usages, de nos intuitions, de nos secrets, comme un chat élevé par des souris trop bonnes. »

— « Je ne suis pas une souris trop bonne, » dit le Maître. « Tu crois donc que c'est un Shing ? »

— « Ou un outil à leur service. »

— « Nous sommes tous des outils au service des Shing. Que faut-il en faire à ton avis ? »

— « Le tuer avant qu'il se réveille. »

Le vent soufflait avec douceur, un engoulevent lança son appel dans la Clairière humide, étoilée.

— « Je me demande, » dit la Doyenne, « si ce ne serait pas une victime des Shing plutôt que leur instrument. Peut-être ont-ils détruit son esprit pour le punir d'une chose qu'il a faite ou pensée. Irions-nous alors consommer leur châtiment ? »

— « Ce serait une charité, » dit Metock.

— « La mort est une fausse charité, » dit la Doyenne avec amertume.

Ils continuèrent un moment à discuter ainsi de ce problème, sans nervosité mais avec une gravité qui reflétait à la fois un souci moral et une préoccupation plus pesante, plus angoissée, qui, sans jamais s'expliciter, apparaissait en filigrane chaque fois que l'un d'entre eux prononçait le mot *Shing*. Parth ne prenait pas part à la discussion car elle n'avait que quinze ans mais elle écoutait intensément. Un lien de sympathie l'attachait à l'étranger et elle voulait qu'il vécût.

Rayna et Kretyan se joignirent au groupe ; Rayna avait fait subir à l'étranger tous les tests physiologiques possibles, Kretyan se tenant à ses côtés pour capter toute réaction mentale éventuelle. Tout ce qu'elles pouvaient dire jusque-là, c'est que le système nerveux du sujet, les zones sensorielles et le potentiel moteur de son cerveau semblaient normaux, et que, pourtant, ses réactions physiques et sa coordination motrice étaient comparables, en gros, à celles d'un enfant

d'un an ; quant aux excitations des centres de la parole, elles n'avaient provoqué aucune espèce de réaction. « La force d'un homme, la capacité de coordination d'un bébé, un esprit vide, » dit Rayna.

— « Si nous ne le tuons pas comme une bête sauvage, » dit Œil de Daim, « alors il va nous falloir l'apprivoiser comme une bête sauvage. »

Kaï, le frère de Kretyan, prit la parole. « Il semble que cela vaille le coup d'essayer. Qu'on le confie à quelques-uns des jeunes parmi nous, et nous verrons ce qu'on peut en faire. Après tout, on peut attendre pour lui enseigner les Canons Ésotériques. En tous cas, il faut commencer par lui apprendre à ne pas mouiller son lit… Je veux savoir si c'est un être humain. Croyez-vous qu'il en soit un, Maître ? »

Zove étendit ses larges mains. « Qui sait ? Peut-être le saurons-nous quand nous aurons le résultat des analyses de sang de Rayna. Je n'ai jamais entendu dire qu'un Shing pouvait avoir les yeux jaunes ou se différencier visiblement des Terriens. Mais si ce n'est ni un Shing ni un homme, que peut-il bien être ? Aucun habitant des autres mondes jadis connus n'a mis pied sur la Terre depuis douze cents ans. Je suis comme toi, Kaï, j'incline à le garder avec nous par pure curiosité, quitte à en assumer les risques. »

C'est ainsi que le visiteur eut la vie sauve.

Il donna d'abord peu de mal aux jeunes gens qui s'en occupaient. Il recouvrait ses forces lentement, dormant de longues heures, assis ou couché tranquillement presque tout le temps qu'il passait éveillé. Parth le baptisa Falk, ce qui, dans le dialecte de la Forêt orientale, voulait dire « jaune », cela en raison de son teint jaunâtre et de la couleur de ses yeux opalins.

Un matin, plusieurs jours après son arrivée, Parth, étant parvenue à une partie de l'étoffe qu'elle tissait et où ne s'inscrivait plus aucun motif, abandonna son métier mû par l'énergie solaire, le laissant continuer à ronronner seul dans le jardin, et elle monta sur la terrasse protégée de paravents où « Falk » se tenait. Il ne la vit pas entrer. Il était assis sur sa paillasse, regardant intensément le ciel d'été voilé de brume. Son éclat aveuglant fit pleurer ses yeux, et il les frotta vigoureusement de la main, puis, voyant cette main, la regarda avec étonnement, inspectant son dos, puis sa paume, repliant, puis étendant les doigts en fronçant les sourcils. Ensuite, il leva de nouveau les yeux vers la blancheur éblouissante du soleil, et lentement, comme à tâtons, étendit vers lui sa main ouverte.

— « C'est le soleil, Falk, » dit Parth. « Soleil…»

— « Soleil, » répéta-t-il, le regardant fixement, se concentrant sur lui, la vacuité de son être étant comblée par la lumière du soleil et le son du nom qui le désignait.

Ainsi commença son éducation.

Parth monta de la cave et, traversant l'ancienne cuisine, vit Falk accroupi, le menton sur les genoux, à l'une des fenêtres ; il était seul et regardait tomber la neige à travers la vitre encrassée. Cela faisait une dizaine de jours qu'il avait frappé Rossa et qu'on avait dû l'enfermer jusqu'à ce qu'il se fût calmé. Depuis lors, il était buté et refusait de parler. C'était étrange de voir ce visage d'homme assombri et comme émoussé par un chagrin d'enfant boudeur et obstiné. « Viens t'asseoir auprès du feu, Falk, » dit la jeune fille, mais sans s'arrêter pour l'attendre.

Une fois dans la grande salle, près du feu, elle l'attendit un moment, mais, comme il ne venait pas, chercha une occupation pour se remonter le moral. Elle ne trouva rien à faire ; il n'y avait rien pour elle que la neige qui tombait, des visages trop familiers, des livres qui parlaient de choses situées bien loin dans l'espace et dans le temps, des choses qui avaient cessé d'être vraies. Tout autour de la maison silencieuse et de ses cultures s'étendait la forêt silencieuse, interminable, monotone, indifférente ; les hivers se succédaient et jamais elle ne quitterait cette maison, car où pouvait-elle aller, que pouvait-elle faire ?…

Sur une des tables vides, Ranya avait laissé son *tëanb,* un instrument à touches qui passait pour être d'origine hainienne. Parth choisit un air mélancolique caractéristique du « mode gradué » de la Forêt orientale, puis réaccorda l'instrument selon la gamme utilisée dans son pays d'origine, et recommença. Ce n'était pas une joueuse de *tëanb* experte et elle devait tâtonner pour trouver les notes, tirant chacune d'elles en longueur pour ne pas interrompre la mélodie tandis qu'elle cherchait la note suivante.

> Plus loin que le bruit du vent dans les arbres
> Plus loin que les mers assombries par les tempêtes,
> Sur les marches de pierre ensoleillée
> La belle fille d'Airek se dresse.

Elle perdit, puis retrouva l'air de la chanson :

> … se dresse, silencieuse, les mains vides.

C'était une légende qui se perdait dans la nuit des temps et venait d'un monde incroyablement éloigné, et pourtant ces paroles et cet air faisaient partie depuis des siècles de l'héritage de l'homme. Parth continua à chanter d'une voix très douce, seule dans la grande pièce éclairée par le feu. La neige et le crépuscule en assombrissaient les

fenêtres.

Elle entendit un bruit derrière elle et, se retournant, elle vit Falk qui se tenait là, ses yeux étranges mouillés de larmes.

— « Parth… arrête…» dit-il.

— « Falk, qu'y a-t-il ? »

— « Ça me fait mal, » dit-il, détournant son visage, qui ne reflétait que trop clairement son esprit incohérent et désarmé.

— « Je chante donc si mal ? » dit-elle pour le taquiner. Mais elle était émue et cessa de chanter. Plus tard, elle vit Falk auprès de la table où était posé le tëanb. Il leva la main vers cet instrument mais n'osa pas le toucher ; on eût dit qu'il craignait de relâcher ce doux et implacable démon qu'il renfermait, ce démon qui avait poussé son cri sous les mains de Parth et avait changé sa voix en musique.

— « Mon enfant apprend plus vite que le tien, » dit Parth à sa cousine Garra, « mais le tien pousse plus vite. Heureusement ! »

— « Le tien est bien assez grand comme ça, » reconnut Garra, portant son regard sur les « deux » enfants ; ils étaient au bord du ruisseau, de l'autre côté du potager, Falk portant sur les épaules le bébé de Garra, âgé d'un an. En ce début d'après-midi estival, on entendait un strident concert de moucherons et de grillons. Les cheveux de Parth, tout en boucles noires, collaient à ses joues tandis que, d'une main agile, elle actionnait la navette de son métier à tisser, au-dessus de laquelle se dressaient, en fil d'argent sur fond gris, les têtes et les cous d'une rangée de hérons dansants. À dix-sept ans elle était, parmi les femmes, la plus habile tisseuse. L'hiver ses mains étaient tachées par les produits chimiques dont étaient faites ses différentes fibres textiles et par les teintures dont elles étaient colorées ; et tout l'été elle était à son métier solaire, tissant les étoffes délicates aux motifs variés conçus par son imagination.

— « Petite araignée, » lui dit sa mère, « une plaisanterie est une plaisanterie. Mais un homme est un homme. »

— « Oui, tu veux que j'accompagne Metock jusque chez les Kathol pour y troquer mes hérons contre un mari. C'est bien ça ? » dit Parth.

— « Je n'ai jamais rien dit de tel, il me semble, » dit sa mère, et elle continua à désherber ses plants de laitue.

Falk arriva par le sentier. Il avait le bébé sur les épaules, louchait sous l'éclat du soleil et souriait d'un air bienveillant. Il posa son fardeau sur l'herbe et lui dit comme s'il parlait à une grande personne : « Il fait plus chaud ici, n'est-ce pas ? » Puis, se tournant vers Parth, il lui demanda avec la gravité candide qui le caractérisait : « La Forêt a-t-elle une fin, Parth ? »

— « On dit que oui. Les cartes diffèrent toutes les unes des autres… Mais en allant par là on arrive enfin à la mer, et par là à la

Prairie. »

— « La Prairie ? »

— « Des herbages à ciel ouvert. Un peu comme la Clairière, mais ça s'étend sur des milliers de kilomètres jusqu'aux montagnes. »

— « Les montagnes ? » demanda-t-il, tel un enfant qui, dans son innocence, vous harcèle de questions.

— « De hautes collines avec de la neige qui ne fond jamais sur leurs sommets. Comme ceci. »

Ayant à interrompre son tissage pour remettre sa navette en position, Parth, de ses longs doigts bruns, figura la forme d'un pic.

Les yeux jaunes de Falk s'illuminèrent soudain, et son visage prit une expression intense.

— « Sous le blanc, » dit-il, « il y a du bleu, et, en dessous, les… les lignes… les collines au loin. »

Parth le regarda sans mot dire. Une grande partie de ce qu'il savait avait sa source en elle, car c'est elle qui, toujours, avait su l'instruire. Il se refaisait une vie par un processus inséparable de la croissance de la jeune fille. Leurs esprits étaient très étroitement liés.

— « Je vois ça… je l'ai vu. Je m'en souviens, » balbutia Falk.

— « Est-ce une projection ? »

— « Non. Je ne l'ai pas lu dans un livre. C'est dans mon esprit. Je m'en souviens, c'est vrai. Quelquefois, je vois ça en m'endormant. Je n'en connaissais pas le nom : la Montagne. »

— « Saurais-tu la dessiner ? »

Agenouillé à côté de Parth, il fit dans la poussière un rapide croquis : un cône irrégulier et, à ses pieds, deux lignes de collines. Garra tendit le cou pour voir le croquis.

— « Et c'est blanc de neige ? » demanda-t-elle.

— « Oui. C'est comme si je voyais ça à travers quelque chose – une grande fenêtre, grande et placée très haut… Est-ce que ça me vient de ton esprit, Parth ? » demanda-t-il non sans quelque anxiété.

— « Non, » dit la jeune fille. « Chez nous personne n'a jamais vu de hautes montagnes. Je crois qu'il n'y en a pas de ce côté-ci du Fleuve Intérieur. Elles doivent être bien loin d'ici, bien loin. » Elle parlait comme une personne prise d'un frisson.

Leurs rêves furent comme entamés par un bruit semblable à celui d'une scie, un ronronnement haché, d'une étrangeté mystérieuse. Falk, réveillé, s'assit aux côtés de Parth ; péniblement, leurs yeux ensommeillés se dirigèrent vers le nord, là où se faisait entendre, par vagues, un lointain vrombissement, au-dessus de l'obscurité de la Forêt, dans un ciel où blanchissaient les premières lueurs du jour. « Un aérocar, » chuchota Parth. « J'en ai déjà entendu un, il y a longtemps…» Elle frissonna. Falk lui entoura les épaules de son bras,

en proie au même malaise, le sentiment d'une présence néfaste, lointaine, inconnue, qui passait là-bas au nord en bordure de l'aurore.

Le bruit s'évanouit ; dans le vaste silence de la Forêt quelques oiseaux se mirent à chanter – aubade automnale avec personnel réduit. Falk et Parth se recouchèrent ; il faisait si bon et ils se sentaient si divinement bien dans les bras l'un de l'autre ; mal réveillé, Falk se rendormit. Lorsque Parth l'embrassa et s'esquiva pour aller au travail, il murmura : « Reste encore un peu… petit faucon, ma petite…» Mais elle partit en riant et il continua à somnoler un moment, incapable encore de se hisser hors du doux bain de paix et de plaisir où il avait été plongé.

Les rayons horizontaux d'un soleil radieux l'éblouissaient. Il se retourna, puis s'assit en bâillant et fixa le feuillage rouge d'un chêne touffu qui s'élevait près de la véranda où il dormait. Il s'aperçut que Parth, en le quittant, avait mis en marche son hypnophone sous son oreiller ; l'appareil, en un murmure doux et continu, débitait une révision de la théorie cétienne des nombres. Cela le fit rire, et le froid de cette belle matinée de novembre acheva de le réveiller. Il enfila sa chemise et sa culotte, faits d'une grosse étoffe foncée que Parth avait tissée et qu'Œil de Daim avait coupée et ajustée à ses mesures, et s'appuya à la balustrade de bois de la véranda, regardant, au-delà de la Clairière, les teintes brunes, rouges et or de la forêt sans fin.

Fraîche, calme, suave, c'était une matinée semblable à celles qu'avaient connues les premiers habitants de cette Terre lorsqu'ils s'éveillaient dans leurs frêles habitations pointues et qu'ils en sortaient pour voir le soleil s'élever au-dessus de leur sombre Forêt. Les matinées se ressemblent toutes, les automnes aussi, mais nombreuses sont les années comptées par les hommes. Il y avait eu sur cette Terre une première race… puis une seconde, celle des conquérants ; les uns et les autres avaient disparu, peuple conquis et peuple conquérant, des millions de vies humaines toutes englouties en un vague point de l'horizon des temps passés. L'homme avait conquis les étoiles, puis les avait perdues. Mais les années avaient passé, tant d'années que la forêt des premiers âges, entièrement détruite pendant la période historique de l'humanité, avait repoussé. Et dans l'histoire d'une planète, histoire si vaste et obscure, c'est une chose qui compte le temps qu'il faut pour faire une forêt. Cela demande un bon moment. Et toutes les planètes n'en sont pas capables ; ce n'est pas une chose qui arrive souvent, cet entrelacement des premiers rayons d'un frais soleil avec l'ombre et la complexité d'innombrables branches agitées par le vent…

Cette matinée, Falk en jouissait peut-être d'autant plus intensément qu'il y avait derrière elle si peu d'autres matinées, un si petit nombre de jours dont il pût se souvenir entre les ténèbres et l'homme qu'il était devenu. Après avoir écouté discourir une mésange

dans le chêne, il s'étira, se gratta la tête énergiquement et descendit retrouver ses hôtes pour partager leurs travaux et leur compagnie.

La maison de Zove était un édifice élevé, plein de coins et de recoins, bâti de pierre et de bois, tenant du chalet, de la ferme et du château. Son aspect avait quelque chose de primitif : sombres escaliers, âtres et caves de pierre, planchers nus en tuile ou en bois. Mais, dans le détail, elle n'avait rien d'inachevé ; elle était parfaitement étanche et ignifugée ; et dans sa fabrication comme dans les commodités qu'elle offrait, il entrait des dispositifs d'un haut degré de perfection – plaisante lumière jaunâtre de l'éclairage par fusion, phonothèque, bibliothèque et iconothèque, divers engins et appareils ménagers ou agricoles, et puis certains instruments plus perfectionnés et plus spécialisés remisés dans les ateliers de l'aile est. Tout cela faisait partie intégrante de la maison ; c'était là qu'on l'avait construit ou dans quelque autre maison de la Forêt. Les machines étaient robustes et simples, faciles à réparer ; ce qui était fragile et irremplaçable, c'étaient les connaissances présidant à l'emploi de telle ou telle source d'énergie.

Le point faible de cette technologie, c'était son champ réduit. Si la bibliothèque témoignait d'une familiarité avec l'électronique, qui était devenue une seconde nature, si les garçons construisaient volontiers de petites télévisions pour communiquer d'une chambre à l'autre, en revanche il n'y avait ni poste de télévision, ni téléphone, ni radio, ni télégraphe dont la portée d'utilisation dépassât les limites de la Clairière ; il n'existait pas d'instruments de communication à distance. Il y avait bien dans l'aile est un ou deux aéroglisseurs fabriqués sur place, mais là encore c'était surtout pour servir de jouets aux enfants. Ces engins étaient difficiles à manier dans les bois, sur les mauvaises pistes d'une sylve inculte. Lorsqu'on se rendait à une maison quelconque, en visite ou pour faire du troc, on y allait à pied, à cheval à la rigueur si la route était longue.

Travaux ménagers et travaux agricoles étaient des tâches faciles, sans corvée pénible pour personne. En fait de confort, la maison était propre et bien chauffée – rien de plus ; la nourriture était saine mais monotone. L'existence qu'on menait en ces lieux avait la terne uniformité d'une vie de communauté, une frugalité saine et sereine. Sérénité et monotonie étaient engendrées par l'isolement. La maison la plus proche, celle des Kathol, était à près de cinquante kilomètres au sud. Autour de la Clairière s'étendait la forêt interminable, indéfrichée, inexplorée, indifférente. La forêt vierge, et au-dessus d'elle le ciel. Impossible, ici, de fermer ses portes à l'élément inhumain, de circonscrire la vie de l'homme, comme dans les cités d'antan, pour la réduire à l'échelle humaine. Conserver intact si peu que ce fût d'une civilisation complexe dans une si petite communauté,

c'était là une œuvre remarquable et périlleuse, bien que cela parût tout naturel à la plupart de ses membres : c'était leur mode de vie, et ils n'en connaissaient pas d'autre. Falk voyait les choses d'un autre œil que les enfants de la maison, car il ne pouvait oublier qu'il était sorti de l'immensité d'une nature inhumaine et barbare dans un état d'aussi sinistre solitude que celle des animaux sauvages qui y rôdaient, et que tout ce qu'il avait appris chez Zove était comme une chandelle unique brûlant dans un grand désert de ténèbres.

Au petit déjeuner – pain, fromage de chèvre, bière brune – Metock le pria de l'accompagner à la chasse aux cerfs pour la journée. Falk en fut heureux. Le « frère aîné » était un chasseur habile, et il avait su profiter de ses leçons ; c'était là, enfin, un terrain d'entente entre Falk et Metock. Mais le Maître s'interposa : « Emmène Kaï aujourd'hui, mon fils. Je voudrais parler avec Falk. »

Chacun des habitants de la maison avait une chambre personnelle, pour étudier, bricoler ou dormir en cas de froid glacial ; celle de Zove était petite, haute et claire, avec des fenêtres à l'ouest, au nord et à l'est. Portant son regard sur la Forêt au-delà des chaumes d'automne et des champs en jachère, le Maître dit :

— « C'est là, près de ce hêtre pourpre, que Parth t'a découvert, je crois. Cela fait cinq ans et demi. Comme c'est loin ! N'est-il pas temps que nous parlions de toi ? »

— « Oui, peut-être, Maître, » dit Falk, sur ses gardes.

— « Il était difficile d'évaluer ton âge lorsque tu es arrivé, mais je t'ai donné environ vingt-cinq ans. Que te reste-t-il de ces vingt-cinq ans ? »

Falk tendit un moment la main gauche. « Une bague, » dit-il.

— « Et le souvenir d'une montagne ? »

— « Le souvenir d'un souvenir, » dit Falk avec un haussement d'épaules. « Et souvent, comme je vous l'ai dit, je surprends un moment dans mon esprit le son d'une voix, ou bien l'impression d'un mouvement, d'un geste, d'une distance. Ce sont des choses qui n'ont pas leur place dans le souvenir des jours que j'ai vécus avec vous. Mais elles ne forment pas un tout intelligible. »

Zove s'assit sur la banquette de la fenêtre et fit signe à Falk d'en faire autant. « Tu es arrivé pleinement développé, avec une motricité intacte. Mais, même compte tenu de cet avantage, tu as appris avec une rapidité étonnante. Je me suis demandé si les Shing, lorsqu'ils ont jadis jeté les bases d'une génétique humaine destinée à éliminer une grande partie des peuples colonisés, n'ont pas pris la docilité et la stupidité comme critères sélectifs des êtres à conserver, et si tu ne viens pas d'une race de mutants qui, d'une manière ou d'une autre, auraient déjoué les calculs des Shing. Je ne sais pas ce que tu étais, sauf ceci : un homme d'une haute intelligence… Et c'est ce que tu es

redevenu. J'aimerais savoir ce que tu penses toi-même de ton passé mystérieux. »

Falk garda le silence un moment. C'était un homme de petite taille, sec, bien fait. Son visage expressif au regard vif était alors assombri par l'appréhension, reflétant ses sentiments avec la même candeur qu'un visage d'enfant. Enfin, prenant visiblement son courage à deux mains, il dit : « Lorsque Rayna me donnait des leçons l'été dernier, elle m'a montré en quoi je diffère de la norme génétique humaine. Et c'est une différence infime… une ou deux spires d'hélice, c'est tout. C'est comme la différence entre WEI et O. » C'était une référence au Canon, qui exerçait sur Falk une vive fascination, et Zove le regarda en souriant, mais le jeune homme était grave… « Quoi qu'il en soit, » poursuivit-il, « il ne fait aucun doute que je ne suis pas humain. Suis-je un phénomène biologique ? ou un mutant créé accidentellement ou délibérément ? ou un extra-terrestre ? Le plus vraisemblable, à mon avis, c'est que je suis le rebut d'une expérience génétique ratée… Comment le savoir ? Je préférerais pouvoir dire que je suis un extra-terrestre, un être d'un autre monde. Cela signifierait qu'à tout le moins je ne suis pas le seul de mon espèce dans l'univers ! »

— « Qui te dit qu'il existe d'autres mondes habités ? »

Falk leva les yeux, troublé. Avec la crédulité d'un enfant mais la logique d'un homme, il alla droit à cet argument :

— Avons-nous des raisons de penser que les autres mondes de la Ligue ont été détruits ? »

— « Avons-nous des raisons de penser que les autres mondes ont jamais existé ? »

— « Oui, à en croire ce que vous m'avez enseigné, ce que disent les livres, les ouvrages historiques…»

— « Tu y crois ? Tu crois tout ce que nous te disons ? »

— « Que croirais-je d'autre ? » Le sang lui monta au visage. « Pourquoi me mentiriez-vous ? »

— « Nous pourrions avoir deux bonnes raisons, au choix, de te mentir jour et nuit sur toute chose : soit parce que nous sommes des Shing, ou soit parce que nous voyons en toi leur serviteur. »

Il y eut une pause. « Je pourrais être leur serviteur sans jamais le savoir, » dit Falk en baissant les yeux.

— « C'est possible, » dit le Maître. « Oui, Falk, ce n'est pas une possibilité que tu puisses exclure. Parmi les nôtres, Metock a toujours pensé que tu étais un esprit programmé, comme on dit – ce qui n'empêche qu'il ne t'a jamais menti. Aucun de nous ne t'a menti sciemment. Le Poète du Fleuve a dit, il y a mille ans : « C'est dans la vérité que réside la nature humaine…» Ayant dit ces mots sur un ton déclamatoire, Zove se mit à rire. « Il avait la duplicité de tout bon

poète. Quant à nous, Falk, nous t'avons dit tout ce que nous savons en fait de vérités, de réalités. Mais peut-être pas tout ce qui est hypothèse et légende, ce qui précède les faits. »

— « Comment pourriez-vous m'enseigner cela ? »

— « C'est impossible. Tu as découvert le monde – peut-être un autre monde – ailleurs qu'ici. Nous avons pu t'aider à redevenir un homme, mais ce que nous ne pouvons pas te donner, c'est une véritable enfance. C'est une chose qu'on ne peut avoir qu'une fois…»

— « Pourtant, je me sens comme un enfant parmi vous, » dit Falk d'un air lugubre.

— « Tu n'as rien d'un enfant. Tu es un homme inexpérimenté. Tu as subi une mutilation en ce sens qu'il n'y a pas d'enfant en toi, Falk ; tu es coupé de tes racines, de tes origines. Peux-tu dire que tu es ici chez toi ? »

— « Non, » dit Falk avec une crispation nerveuse. Et il ajouta : « J'ai été très heureux ici. »

Le Maître fit une pause, puis reprit son interrogatoire :

— « Que penses-tu de notre manière de vivre ? Crois-tu que ce soit pour l'homme une bonne voie à suivre ? »

— « Oui. »

— « Encore une question. Qui sont nos ennemis ? »

— « Les Shing. »

— « Pourquoi ? »

— « Ils ont anéanti la Ligue de Tous les Mondes, ont dépouillé l'homme de sa liberté. Ils ont détruit ses œuvres, ses archives et ont stoppé l'évolution de la race. Ce sont des tyrans et des menteurs. »

— « Mais ils ne nous empêchent pas de mener ici une bonne vie. »

— « Nous vivons cachés, isolés, pour qu'ils nous laissent tranquilles. Si nous tentions de construire n'importe quelle machine de quelque importance, de nous grouper, de former des villes ou des nations pour réaliser quelque chose de grand, alors les Shing s'infiltreraient parmi nous pour détruire notre travail et nous disperser. Je ne fais que répéter ce que vous m'avez dit et ce que j'ai cru, Maître ! »

— « Je sais. Je me demandais si, derrière les faits, tu n'avais pas senti par intuition les… la légende, la conjecture, l'espoir…»

Falk ne répondit pas.

— « Nous nous cachons des Shing. Nous nous cachons aussi de ce que nous fûmes jadis. Comprends-tu, Falk ? Nous vivons bien dans nos maisons – assez bien. Mais nous sommes entièrement régis par la peur. Il fut un temps où nous naviguions entre les étoiles dans des vaisseaux cosmiques, et maintenant nous n'osons pas nous éloigner à cent cinquante kilomètres de la maison. Le modeste bagage scientifique que nous avons conservé ne nous sert à rien. Il nous servait autrefois à

tisser la vie humaine comme une tapisserie tendue Sur la nuit et le chaos. Nous reculions les limites de la vie. Nous faisions un travail d'homme. »

Après un nouveau silence, Zove poursuivit, levant les yeux vers le ciel lumineux de novembre : « Les mondes habités, leurs races d'hommes et leurs animaux, les constellations de leurs ciels, leurs cités, leurs chansons, leurs usages, tout cela est perdu, aussi irrémédiablement perdu pour nous que pour toi ton enfance. Que savons-nous de certain sur le temps de notre grandeur ? Les noms de quelques mondes et de quelques héros, un fatras de faits dont nous avons essayé de coudre les morceaux pour en faire une histoire. La loi des Shing interdit le meurtre, mais ils ont tué le savoir, ils ont brûlé nos livres, et pis encore peut-être, ils ont falsifié ce qui en restait. Ils y ont introduit, comme partout, le Mensonge. Nous n'avons aucune certitude sur l'Ère de la Ligue ; de nos documents, combien sont des faux ? Il ne faut pas oublier, vois-tu, en quoi les Shing sont nos ennemis. À part cela, il est possible de ne jamais en voir un seul pendant toute une vie – sciemment, s'entend ; tout au plus entend-on parfois un aérocar passer au loin. Ici, dans la Forêt, ils nous laissent en paix, et il en est peut-être ainsi sur toute la Terre, mais nous l'ignorons. Oui, ils nous laisseront tranquilles tant que nous resterons ici, prisonniers de notre ignorance et d'une nature hostile, courbant la tête lorsqu'ils passent au-dessus de nous. Mais ils n'ont pas confiance en nous, et c'est normal même après douze cents ans. Ils ont la méfiance propre aux menteurs invétérés. Pacte ou promesse ne sont pour eux que du vent, et jamais ils ne cesseront de se parjurer, de trahir et de mentir ; certains documents datant de l'époque de la chute de la Ligue suggèrent qu'ils peuvent même mentir paraverbalement. C'est par le mensonge qu'ils ont subjugué toutes les races de la Ligue, c'est par lui qu'ils règnent sur nous. Rappelle-toi cela, Falk. Ne crois jamais l'Ennemi. »

— « Je m'en souviendrai, Maître, si jamais je rencontre l'Ennemi. »

— « Tu ne le rencontreras pas, à moins d'aller à lui. »

Cessant d'exprimer l'appréhension, le visage de Falk se figea.

Il dressait l'oreille car il sentait venir ce qu'il avait redouté.

— « Vous voulez dire partir d'ici, vous quitter ? » dit-il.

— « Tu y as pensé toi-même, » dit Zove sans plus d'emphase.

— « Oui, mais où irais-je ? Je veux rester ici. Parth et moi…»

— « Je respecte l'amour qui vous unit, ton bonheur et ta fidélité, » dit Zove, coupant court aux hésitations du jeune homme sur un ton incisif mais avec une certaine douceur. « Pourtant ce n'est pas ton véritable but dans la vie, Falk. Tu es ici le bienvenu, et tu l'as toujours été. Ton union avec ma fille est condamnée à être stérile, mais cela ne

m'a pas empêché d'en être heureux. Cependant, je crois sincèrement que le mystère de tes origines et de ta venue en ces lieux est quelque chose d'important qu'il ne faut pas traiter à la légère ; que tu suis une route qui ne s'arrête pas ici ; que tu as une œuvre à accomplir. »

— « Laquelle ? Qui peut me le dire ? »

— « Ce qu'on nous cache et ce qu'on t'a volé, c'est chez les Shing qu'il faut le chercher. Tu peux en être sûr ! »

Il y avait dans la voix de Zove une amertume douloureuse et mordante tout à fait inhabituelle.

— « Comment connaîtrai-je la vérité de la bouche de ceux qui ne la disent jamais ? Ce n'est pas si simple. Et si je trouve ce que je cherche, comment le reconnaîtrai-je ? »

Zove se tut un moment, puis reprit avec son aisance et son sang-froid habituels : « J'ai la conviction intime, mon fils, qu'il y a en toi quelque espérance pour l'homme. Et je serais navré de renoncer à cette conviction. Mais c'est toi seul qui peux chercher ta propre vérité ; et s'il te semble que ta route se termine ici, eh bien, c'est peut-être effectivement la vérité. »

— « Si je pars, » dit Falk tout de go, « permettrez-vous à Parth de m'accompagner ? »

— « Non, mon fils. »

Un enfant chantait dans le jardin – le fils de Garra, un bonhomme de quatre ans qui faisait des galipettes comme un pitre sur le sentier tout en chantant d'une voix aiguë des choses charmantes sans queue ni tête. Haut dans le ciel, formant de longs V aux lignes flottantes, se succédaient les vols d'oies sauvages de la grande migration vers le sud.

— « J'étais convenu d'aller avec Metock et Thurro lorsque Thurro irait chercher sa fiancée, » dit Falk. « Nous avions l'intention de partir bientôt, avant que le temps change. Si je pars, je pourrai les quitter en arrivant chez les Ransifel. »

— « En plein hiver ? »

— « Il doit bien y avoir des maisons à l'ouest des Ransifel où je pourrai, au besoin, demander asile. »

Pourquoi prendrait-il la direction de l'ouest ? Falk ne le dit pas et Zove s'abstint de le lui demander.

— « C'est possible ; je ne sais pas. Je ne sais pas si les gens donneraient asile à un étranger comme nous le faisons. Si tu pars, tu seras seul, et il faut que tu sois seul. En dehors de cette maison, il n'est aucun endroit sur Terre où tu sois en sécurité. »

Comme toujours, la vérité parlait par sa bouche… mais il n'était pas sans le payer d'un douloureux effort pour garder sa maîtrise de soi. Falk lui dit promptement pour le rassurer : « Je le sais, Maître. Ce n'est pas la sécurité que je regretterai…»

— « Je vais te dire ce que je pense de toi. Je pense que tu viens

d'un monde perdu ; je pense que tu n'es pas né sur la Terre. Je pense que tu es le premier, après mille ans ou davantage, à venir ici d'un autre monde, et que tu nous apportes un message ou un présage. Les Shing t'ont fermé la bouche et t'ont lâché dans la Forêt pour que nul ne puisse dire qu'ils t'avaient tué. Tu es venu à nous. Si tu pars, j'en serai peiné et inquiet pour toi, sachant combien tu seras seul. Mais je formerai pour toi et pour nous-mêmes des espérances. Si tu avais un message pour les hommes, il finira par te revenir à la mémoire. Il doit bien y avoir pour nous un espoir, un indice : nous ne pouvons vivre ainsi éternellement. »

— « Peut-être suis-je d'une race qui n'a jamais été amie de l'humanité, » dit Falk, regardant Zove de ses yeux jaunes. « Qui peut savoir ce que je suis venu faire ici ? »

— « Il y a des hommes qui le savent, et tu les trouveras. Et alors tu agiras. Je suis sans crainte. Qu'importe si tu es au service de l'Ennemi puisque nous sommes tous à son service. Dans ce cas tout est perdu et nous n'avons rien à regretter. Sinon, tu as alors ce que nous autres hommes n'avons plus : une destinée ; et, en la remplissant, il se peut qu'à nous tous tu apportes l'espoir…»

2

Zove avait vécu soixante ans, et Parth vingt ans ; mais en cette froide après-midi d'automne elle paraissait plus vieille qu'aucun être humain, sans âge. Les idées de son père – triomphe final surgi d'une étoile lointaine, règne de la vérité – ne lui apportaient aucune consolation. Au don prophétique de Zove, elle répondait par une totale absence d'illusions.

Elle était avec Falk aux Longs Prés ; elle savait qu'il allait partir.

— « Tu ne reviendras pas, » lui dit-elle simplement.

— « Je reviendrai, Parth. »

Il essaya de lui parler en esprit, si peu doué qu'il fût pour la communication télépathique. Il existait une seule percipiente dans la maison, la jeune aveugle Kretyan, et nul de ses habitants n'était versé dans l'art de la communication paraverbale. Sa technique ne s'était pas perdue, mais elle n'était guère pratiquée. Ce qui faisait toute la vertu de cette forme de communication, la plus intense et la plus parfaite, en était devenu le danger pour les hommes.

Le langage télépathique entre deux intelligences pouvait être incohérent ou insensé, et il pouvait véhiculer des opinions erronées ; mais on ne pouvait en faire un mauvais usage. Entre la pensée et la parole s'ouvre une brèche par laquelle peut s'introduire une intention qui dénature le message – un mensonge, pour tout dire. Tandis qu'entre la pensée et son expression télépathique il n'y a pas de brèche ; ils ne font qu'un. Il n'y a pas place pour le mensonge.

Il semble que dans les dernières années de la Ligue, d'après les contes et les récits fragmentaires que Falk avait étudiés, l'usage du langage paraverbal s'était répandu et que la télépathie avait connu un grand essor. La Terre était venue tard à cette science car c'était une race d'un autre monde qui lui en avait enseigné la technique – l'Art Ultime, ainsi était-elle désignée dans un certain livre. On trouvait des allusions à des troubles et à des soulèvements sous le règne de la Ligue de Tous les Mondes, et il fallait peut-être les attribuer à cette prédominance d'une forme de communication qui excluait le mensonge. Mais tout cela était vague et légendaire, comme toute l'histoire de l'homme. Ce qui paraissait certain, c'est que depuis la venue des Shing et la chute de la Ligue, les restes dispersés de la communauté humaine, n'ayant plus que méfiance envers des rapports fondés sur la confiance, étaient revenus au langage parlé. Un homme libre peut s'exprimer librement, mais un esclave ou un fugitif doit pouvoir cacher la vérité et mentir. Voilà ce que Falk avait appris chez Zove, et voilà pourquoi il était si peu entraîné à cette mise en résonance des esprits. Pourtant il essaya alors de parler à Parth en

esprit afin qu'elle sût qu'il ne mentait pas : « Crois-moi, Parth, je reviendrai ! »

Mais elle ne voulait pas l'entendre. « Non, je ne veux pas parler en esprit, » dit-elle tout haut.

— « Alors, tu me caches tes pensées ! »

— « Oui. Pourquoi te donnerais-je mon chagrin ? À quoi bon dire la vérité ? Si tu m'avais menti hier, je croirais encore que tu vas seulement chez les Ransifel et que tu seras de retour dans dix jours. Alors il me resterait dix jours et dix nuits. Mais maintenant, il ne me reste rien, pas un jour, pas une heure. Tu m'as tout pris, tout est fini. À quoi sert la vérité ? »

— « Parth, voudras-tu m'attendre une année ? »

— « Non. »

— « Une année seulement…»

— « Dans un an et un jour tu reviendras sur un coursier argenté pour m'emmener en ton royaume dont je serai la reine. Non, je ne t'attendrai pas, Falk. Pourquoi faudrait-il que j'attende un homme qui trouvera la mort dans la Forêt, ou bien sera tué par des nomades dans la Prairie, ou décervelé dans la Cité des Shing, ou en route pendant cent ans vers une étoile lointaine. Attendre quoi ? Ne crois pas que je prendrai un autre homme. Je n'en ferai rien. Je resterai ici chez mon père. Je teindrai des fils en noir pour m'en tisser des vêtements noirs que je porterai jusqu'à ma mort. Mais je n'attendrai personne, rien ni personne. Jamais ! »

— « Je n'avais pas le droit de te demander cela, » dit-il avec l'humilité que donne la souffrance.

— « Ô Falk, je ne te reproche rien ! » cria Parth.

Ils étaient assis sur la pente douce s'élevant au-dessus des Longs Prés. Chèvres et moutons broutaient dans l'enclos qui, sur quinze cents mètres, les séparait de la Forêt. Des poulains d'un an caracolaient autour des juments à poils rudes. Il soufflait un vent gris de novembre.

Leurs mains se touchaient. Parth sentit la bague d'or sur l'annulaire gauche de Falk. « Une bague, cela se donne, » dit-elle. « Il m'est arrivé de penser que tu as peut-être été marié. Et toi ? Songe donc, il se peut qu'elle t'attende…» Elle frissonna.

— « Qu'est-ce que ça peut faire ? » dit-il. « Que m'importe ce que j'ai pu être, ce que je fus jadis. Pourquoi partirais-je d'ici ? Tout ce que j'ai maintenant t'appartient, Parth, tout me vient de toi, tu m'as tout donné…»

— « Librement, » dit la jeune fille, en larmes. « Prends-le et va. Va ton chemin…» Ils restaient serrés l'un contre l'autre, et ils ne voulaient ni l'un ni l'autre rompre cette étreinte.

La maison était bien loin derrière les troncs noirs séculaires dont

les branches dénudées s'entrelaçaient. Il faisait gris et la Forêt était silencieuse, mis à part le bourdonnement du vent dans les ramures, murmure vide de sens, non localisable, incessant. Metock marchait en tête, d'un long pas souple. Falk le suivait et le jeune Thurro fermait la marche. Tous trois étaient habillés légèrement et chaudement : chemise à cagoule et culotte d'une étoffe détissée appelée drap d'hiver qui rendait tout manteau inutile même par temps de neige. Chacun portait sur le dos un petit chargement – cadeaux, objets de troc, sac de couchage, aliments déshydratés et surconcentrés en quantité suffisante pour tenir un mois sous le blizzard. Œil de Daim n'avait jamais quitté la maison où elle était née, et elle éprouvait une immense terreur envers les dangers de la Forêt et les retards qu'on pouvait y subir. Chacun avait donc été muni par ses soins d'un pistolet-laser, et à Falk elle avait fourni une ou deux livres de nourriture en plus, des médicaments, une boussole, un second pistolet, des vêtements de rechange, un rouleau de corde ; avec un petit livre que Zove lui avait donné deux ans auparavant, cela lui faisait environ sept kilos à porter, tout ce qu'il possédait sur terre. Souple et infatigable, Metock avançait à grandes enjambées. Falk le suivait à une dizaine de mètres, précédant Thurro. Ils allaient d'un pas léger, et derrière eux les arbres immobiles semblaient converger pour cacher la maison.

Ils devaient arriver chez Ransifel le troisième jour. Au terme de leur deuxième étape, ils étaient déjà dans une région différente de celle qui entourait la maison de Zove. La Forêt était moins dense, le terrain inégal. Des clairières grises s'étendaient à flanc de coteau, dominant des torrents aux rives tout embroussaillées. Ils campèrent dans un de ces endroits à ciel ouvert, sur une pente orientée vers le sud car le vent du nord s'était mis à souffler plus fort, annonçant l'hiver. Thurro apportait des brassées de bois sec tandis que les deux autres disposaient les pierres du feu de camp en un coin préalablement débarrassé de son herbe grise. Pendant qu'ils étaient à l'œuvre, Metock dit :

— « Nous avons franchi cet après-midi une ligne de partage des eaux. Cette rivière coule vers l'ouest. Ses eaux finissent par se jeter dans le Fleuve Intérieur. »

Falk se redressa pour regarder vers l'ouest, mais de petites collines s'élevaient à peu de distance sous le ciel bas, et c'était là tout ce qui s'offrait à sa vue alors que ses yeux cherchaient de lointains horizons.

— « Metock, » dit-il « j'ai pensé à une chose : il est inutile que j'aille chez Ransifel. Autant prendre tout de suite la bonne voie. Il m'a semblé voir une piste allant vers l'ouest le long de la grande rivière que nous avons traversée cet après-midi. Je vais rebrousser chemin pour prendre cette piste. »

Metock jeta sur lui un rapide coup d'œil ; s'abstint de lui parler en esprit, mais il était aisé de lire sa pensée : *songes-tu à t'échapper pour retourner à la maison ?*

Falk, pour sa part, lui répondit paraverbalement : « Mais non, bon sang ! pas du tout ! »

— « Excuse-moi, » dit Metock tout haut, en homme austère à la conscience scrupuleuse. Il n'avait pas cherché à cacher qu'il était heureux du départ de Falk. Ce qui comptait avant tout pour lui, c'était la sécurité de sa maison ; en tout étranger, il voyait une menace, même en celui qu'il connaissait depuis cinq ans, qui était son compagnon de chasse et l'amant de sa sœur. Il ajouta : « Tu seras le bienvenu chez Ransifel. Pourquoi ne pas partir de là-bas ? »

— « Pourquoi ne pas partir d'ici ? »

— « Libre à toi. » Metock mit en place une dernière pierre et commença à empiler le bois. « Cette piste dont tu parles, je ne sais ni d'où elle vient ni où elle va. Demain, de bonne heure, nous devons traverser un vrai sentier : c'est ce qu'on appelle la vieille route de Hirand. Elle conduit à la maison de ce nom, qui est à une bonne distance vers l'ouest, au moins à une semaine à pied ; personne n'y est allé depuis soixante ou soixante-dix ans. Je ne sais pas pourquoi. Mais le sentier était bien marqué la dernière fois que j'y suis passé. Au contraire, ton autre piste peut très bien n'être qu'une foulée d'animal qui ne te mènera nulle part, si ce n'est, peut-être, à un marécage. »

— « Très bien. J'essaierai la route de Hirand. »

Il se fit une pause, puis Metock demanda : « Pourquoi veux-tu aller vers l'ouest ? »

— « Parce que Es Toch est à l'ouest. »

Ce nom qu'on évitait de prononcer avait quelque chose d'incongru en ces lieux, sous ce ciel. Thurro arrivait justement avec une brassée de bois, et il jeta autour de lui un regard inquiet. Metock n'en demanda pas davantage.

Ce bivouac sur la colline auprès du feu de camp, ce fut la dernière nuit de Falk auprès de ceux qui étaient pour lui comme des frères, comme les membres de son propre peuple. Le lendemain matin, les trois hommes étaient en route peu après le lever du soleil : bien avant midi, ils arrivèrent à une large trouée broussailleuse qui prenait à gauche sur le sentier menant à Ransifel. Deux grands pins lui faisaient comme une voûte d'entrée. Ils s'arrêtèrent sous leurs branches, sombre et silencieux abri.

— « Tu reviendras chez nous, n'est-ce pas, toi notre frère, » dit le jeune Thurro, qui, si absorbé qu'il fût par la perspective de son prochain mariage, éprouvait quelque angoisse à voir la route sombre et incertaine où Falk allait s'engager.

— « Donne-moi ta gourde, veux-tu, » dit simplement Metock, et,

en échange, il donna à Falk sa propre gourde d'argent ciselé. Puis ils se séparèrent, Metock et Thurro pour aller vers le nord et Falk vers l'ouest.

Après avoir marché un moment, Falk s'arrêta pour regarder en arrière. Ses compagnons étaient hors de vue ; la piste de Ransifel était déjà cachée par les arbustes et la broussaille qui avaient envahi la route de Hirand. Il semblait qu'on l'utilisât parfois, mais rarement ; en tout cas, elle n'était pas entretenue, pas débroussaillée depuis de nombreuses années. Falk ne voyait autour de lui que la Forêt, inculte et sauvage. Il était seul à l'ombre de ces arbres poussant à l'infini. Le sol était amolli par les feuilles accumulées depuis mille ans ; les grands arbres, pins et sapins-ciguë, créaient une atmosphère sombre et silencieuse. Quelques flocons de neige fondue dansaient sur le vent, qui s'épuisait.

Falk desserra un peu la courroie de son sac et poursuivit sa route.

À la tombée de la nuit, il eut l'impression qu'il était parti de chez Zove depuis longtemps, bien longtemps, qu'il avait laissé sa demeure derrière lui à une distance incommensurable, qu'il avait toujours été seul.

Voyage monotone. Décor : grise lumière hivernale, sifflement du vent, collines et vallées tapissées d'arbres, vastes pentes plongeant vers des rivières embroussaillées, bas-fonds marécageux. En dépit de la végétation qui l'encombrait, la route de Hirand était facile à suivre, car elle était faite de longues lignes droites ou de courbes douces qui évitaient à la fois les hauteurs et les marais. En terrain accidenté, Falk s'aperçut qu'elle suivait le tracé de quelque grande chaussée ancienne, car elle faisait une brèche en plein milieu des collines, et deux mille ans n'avaient pas suffi à l'effacer. Mais les arbres poussaient sur elle, sur ses bords et tout autour d'elle : pins, sapins-ciguë, vastes fourrés de houx sur les pentes, et une interminable exposition sylvicole de hêtres, de chênes, d'hickorys, d'aunes, de frênes, d'ormes, tous dominés par les cimes des nobles châtaigniers, qui perdaient, alors seulement, leurs dernières feuilles jaune foncé et semaient sur le sentier leurs grosses bogues brunes.

Le soir Falk mettait à cuire l'écureuil, le lapin ou la poule sauvage dont il s'était emparé, la Forêt offrant à discrétion tout un choix de petit gibier à poil ou à plumes ; il ramassait des faînes et des noix, faisait griller des châtaignes sur les braises de son feu de camp. Mais la nuit lui faisait peur. Toujours il était poursuivi par deux mauvais rêves qui culminaient vers minuit. Dans l'un d'entre eux, il était pourchassé par une personne qu'il ne voyait jamais. L'autre était pire. Falk rêvait qu'il avait oublié d'emporter quelque chose, une chose importante, essentielle, sans laquelle il serait perdu. Et là-dessus il se réveillait invariablement et s'apercevait que ce songe était vrai : il

était perdu ; ce qu'il avait oublié, c'était lui-même. Alors il alimentait son feu s'il ne pleuvait pas et se blottissait près des flammes, trop ensommeillé ou troublé par son rêve pour prendre le livre qu'il transportait, L'Ancien Canon, et chercher une consolation dans le passage disant que lorsque toutes les voies se sont perdues, alors la Voie est libre. C'est une pauvre chose qu'un homme tout à fait seul. Et Falk savait qu'il n'était même pas un homme mais tout au plus une moitié d'homme qui tentait de retrouver son intégrité en se mettant en route sans but précis pour traverser un continent sous l'œil indifférent des étoiles. Chaque journée ressemblait à la précédente mais était pour lui, après la nuit, un grand soulagement.

Il comptait encore les jours : onze jours depuis qu'il suivait la route de Hirand lorsqu'il arriva à son terme – et treize depuis son départ. Il y avait eu autrefois une clairière à cet endroit. Il trouva un passage pour traverser de grands fourrés de ronces et de jeunes bouleaux et vit se dresser au-dessus des ronciers, des plantes grimpantes et des chardons desséchés quatre tours noires délabrées qui n'étaient autre chose que les cheminées d'une maison abandonnée. Hirand n'était plus qu'un nom. La route aboutissait à une ruine.

Il s'attarda une heure ou deux parmi les décombres ; ce qui le retenait là, c'était un pâle reflet de présence humaine. Il déterra quelques fragments de machinerie rouillée, des morceaux de poterie brisée, matière qui survit même aux ossements humains, un bout d'étoffe pourrie qui tomba en poussière entre ses doigts. Enfin, se ressaisissant, il chercha une piste allant en direction de l'ouest. Il fit une étrange découverte : un carré de huit cents mètres de côté, recouvert d'une substance vitreuse formant une surface parfaitement plane et unie, violet foncé, sans faille. La terre avait empiété sur ses bords et il s'était formé une pellicule de feuilles et de brindilles sur sa surface, mais celle-ci était intacte, sans une éraflure. On eût dit que de l'améthyste fondue avait été répandue sur ce grand terrain plat. Quel avait été son usage ? Cela avait-il été une base de lancement pour quelque véhicule défiant l'imagination, un miroir pour envoyer des signaux aux autres mondes, la base d'un champ de force ? Dans tous les cas, il avait été fatal à Hirand. C'était un ouvrage trop important pour que les Shing permissent aux hommes d'en faire usage.

Falk le laissa derrière lui et repénétra dans la Forêt ; il n'avait plus de sentier à suivre.

Les bois étaient sans broussailles, avec de majestueux arbres à feuilles caduques formant de larges nefs. Il marcha d'un bon pas ce jour-là et le lendemain matin. Le relief redevenait accidenté, avec des crêtes toutes orientées nord-sud lui barrant la route ; vers midi, se dirigeant vers ce qui, du haut d'une crête, lui avait paru être la dent plus basse de la suivante, il s'empêtra dans une vallée marécageuse

aux nombreux cours d'eau. Il fallait trouver des gués, patauger dans des prés détrempés, le tout sous une violente pluie froide. Lorsqu'il parvint enfin à sortir de cette vallée lugubre, le temps commença à s'éclaircir et, quand il atteignit la crête, le soleil surgit devant lui sous les nuages et diffusa parmi les branches dénudées les rayons d'une gloire hivernale qui illumina d'un or luisant les ramures, les troncs et le sol de la Forêt. Cela lui remonta le moral ; il allait d'un pas ferme, avec l'intention de marcher jusqu'à la fin du jour avant de camper. Tout était radieux maintenant et parfaitement silencieux, mis à part le son des gouttes de pluie tombant de l'extrémité des plus petites branches et le sifflement lointain et mélancolique d'une mésange à tête noire. Puis il entendit, comme en rêve, un bruit de pas derrière lui, à sa gauche.

Falk en fut tout saisi, mais un chêne abattu, obstacle sur sa route, devint instantanément pour lui une protection : il se laissa tomber derrière le tronc et, son pistolet braqué, cria tout haut :

« Sortez de là ! »

Pendant longtemps rien ne bougea.

— « Sortez de là ! » dit Falk en employant le langage télépathique ; puis il se ferma à toute communication car le rôle de percipient lui faisait peur. Il avait un sentiment d'étrangeté ; le vent était chargé d'une faible odeur de rance.

Un sanglier sortit des arbres, coupa les traces de Falk et s'arrêta pour renifler le sol. C'était un animal grotesque et magnifique, avec des épaules puissantes, un dos tranchant, des pattes bien faites, rapides, encrassées. Au-dessus de son groin, de ses défenses, de ses soies, de petits yeux brillants se levaient vers Falk.

— « Aah, aah, aah ! homme, aah ! » dit l'animal en reniflant.

Les muscles tendus de Falk se contractèrent vivement, et sa main se serra sur son pistolet-laser. Il ne tira pas. Un sanglier blessé est redoutablement rapide et dangereux. Falk resta accroupi sans faire un mouvement.

— « Homme, homme ! » dit le sanglier d'une voix pâteuse et sourde sortant de son groin balafré, « parle-moi avec ton esprit, avec ton esprit. Les mots sont difficiles pour moi ! »

La main de Falk tremblait sur son pistolet. Tout à coup, il parla tout haut : « Ne parle pas, alors. Je ne te dirai rien en esprit. Va ton chemin, sanglier ! »

— « Aah, aah ! homme ! parle-moi en esprit ! »

— « Va-t-en ou je tire ! » Falk se leva, son pistolet braqué d'une main ferme. Les brillants petits yeux du cochon observaient cette arme.

— « Tu ne tueras pas ! » dit le sanglier.

Falk était rentré en possession de ses esprits ; il ne répondit pas,

cette fois, à l'animal, car il était certain qu'il ne comprenait pas le langage parlé. Il déplaça légèrement son pistolet, ajusta le sanglier et dit : « Va-t-en ! » L'animal baissa la tête, hésita. Puis avec une rapidité incroyable, comme s'il était soudain libéré par la rupture d'une attache, il fit volte-face et se sauva dans la direction d'où il était venu.

Falk resta un moment immobile, puis repartit avec son pistolet prêt à tirer. Sa main fut reprise d'un léger tremblement. Des animaux qui parlent ? Il en était question dans de vieux contes, mais chez Zove on n'y croyait pas. Il eut un instant la nausée, et, un instant aussi, une furieuse envie de rire. « Parth, » murmura-t-il, car il éprouvait le besoin de parler à quelqu'un, « un cochon sauvage vient de me donner une leçon de morale… Oh ! Parth !… sortirai-je jamais de la Forêt ? A-t-elle une fin ? »

Il gravit péniblement les pentes broussailleuses, toujours plus abruptes, montant vers la crête. Là-haut, les bois se clairsemaient et Falk vit, à travers les arbres, le soleil et le ciel. Encore quelques pas, et il sortit des bois pour se trouver au bord d'une pente verte qui plongeait vers une vaste étendue de vergers et de terres cultivées limitée par une large rivière aux eaux claires. Au-delà de la rivière paissait un troupeau d'une cinquantaine de vaches dans un long pré enclos, dominé lui-même par des pâturages et des vergers qui montaient de plus en plus abruptement jusqu'à la crête frangée d'arbres se dessinant à l'ouest. Vers le sud, la rivière faisait un léger détour pour contourner une petite butte derrière l'épaulement de laquelle Falk voyait s'élever, dorées par les bas rayons du couchant, les cheminées rouges d'une maison.

C'était un peu comme le vestige d'un autre âge, un âge d'or, enchâssé dans cette vallée, oublié dans la marche des siècles, préservé du chaos de la Forêt sauvage et désolée. Un havre de paix, une promesse de chaleur humaine, et, par-dessus tout, quelque chose d'ordonné – l'œuvre de l'homme. Dans son soulagement, Falk se sentit envahi par une sorte de faiblesse à la vue d'un ruban de fumée s'élevant de ces cheminées rouges. Un feu, un foyer !

Il dégringola longuement le versant de la colline, traversa le verger le plus bas et prit un sentier qui serpentait le long de la rivière parmi de petits aulnes et des saules dorés. Il ne voyait aucun être vivant, à part les vaches rousses qui broutaient sur l'autre rive. Silencieuse sous son soleil hivernal, la vallée heureuse était en paix. Ralentissant le pas, Falk passa entre des potagers pour se rendre à la porte la plus proche. Au détour de la butte, il vit la demeure se dresser devant lui, ses murs de brique rouge se reflétant dans les eaux de la rivière, moins rapides à cet endroit où elle décrivait une courbe. Il s'arrêta, un peu intimidé ; ne fallait-il pas, pensait-il, s'annoncer par quelque salut sonore, avant d'aller plus loin ? Il eut l'œil attiré par un

mouvement à une fenêtre ouverte juste au-dessus du profond portail. Comme il était là, hésitant et levant les yeux, il sentit soudain une douleur aiguë et pénétrante lui déchirer et lui brûler la poitrine juste en dessous de l'omoplate ; il chancela, puis tomba, se recroquevillant comme une araignée blessée.

Il n'avait souffert qu'un instant. Il ne perdit pas conscience, mais il ne pouvait ni remuer ni parler.

Il y avait des gens autour de lui : il pouvait les voir faiblement entre deux vagues, au cours desquelles ils disparaissaient mais il ne pouvait percevoir aucune voix. C'était comme s'il était devenu sourd, et son corps était tout engourdi. Dans cette paralysie des sens, il faisait des efforts pour penser. On le transportait quelque part et il ne sentait pas les mains qui le portaient ; il était submergé par un vertige atroce et, lorsqu'il en sortit, il avait cessé d'être maître de ses pensées, qui galopaient, divaguaient, jacassaient. Des voix se mirent à caqueter et à bourdonner à l'intérieur de son esprit tandis que le monde extérieur lui paraissait aller à la dérive, refluer, indistinct et silencieux. *Qui es-tu, d'où viens-tu Falk aller où aller veux-tu je ne sais pas es-tu un homme vers l'ouest aller je ne sais pas où ma route ces yeux un homme pas un homme…* Des vagues, des échos, des volées de mots semblables à des volées de moineaux, des questions, des réponses, tout cela se resserrant, se chevauchant, retombant à plat, hurlant, se dissipant pour faire place à un silence gris.

Devant ses yeux une surface sombre. Le long de cette surface, une arête lumineuse.

Une table ; le bord d'une table. L'éclairage d'une lampe dans une pièce sombre.

Il commençait à voir, à sentir. Il était dans un fauteuil, en une pièce sombre, près d'une longue table sur laquelle reposait une lampe. Il était ligoté : il sentait la corde lui scier les muscles de la poitrine et des bras au moindre mouvement. Quelque chose bougea : un homme qui prenait vie à sa gauche, puis un autre à droite. Ils étaient assis comme lui, mais les bras sur la table. Ils se penchèrent en avant pour se parler, de chaque côté de Falk. Leurs voix paraissaient venir de très loin, derrière de hautes murailles, et il ne comprenait pas ce qu'elles disaient.

Il frissonna de froid. Cette sensation resserra son contact avec le monde extérieur, et il commença à se ressaisir. Son ouïe s'éclaircit, sa langue se délia. Il dit ou essaya de dire :

— « Que m'avez-vous fait ? »

Pas de réponse. Mais bientôt l'homme de gauche se colla le visage tout près de celui de Falk et dit à voix haute : « Que viens-tu faire ici ? »

Falk entendit ces mots ; au bout d'un moment il les comprit ; un

moment encore et il répondit : « Un toit. Pour la nuit. »

— « Un toit ? Pour t'abriter de quoi ? »

— « Forêt. Seul. »

Falk était de plus en plus transi de froid. Il réussit à soulever un peu ses mains gourdes et gauches pour essayer de boutonner sa chemise. Sous les sangles qui l'attachaient au fauteuil, juste en dessous de l'omoplate, il sentit un point douloureux.

— « Bas les pattes ! » dit l'homme de droite dont la voix sortait de l'ombre. « C'est plus qu'un esprit programmé, Argerd. Jamais un blocage hypnotique ne résisterait ainsi au penthotal ! »

Le nommé Argerd, un homme de haute taille au visage en lame de couteau, aux yeux vifs, répondit d'une voix faible et sifflante : « On ne peut rien affirmer… Ils ont plus d'un tour dans leur sac. De toute façon, comment peux-tu mesurer sa résistance ? Tu ne sais même pas ce qu'il est. Hé là ! Falk ! où est cet endroit d'où tu viens, la maison de Zove ? »

— « À l'est. Je suis parti…» Le nombre de jours écoulés ne lui venait pas à l'esprit. *« Il y a quatorze jours, je crois. »*

Comment connaissaient-ils le nom de sa maison, son propre nom ? Falk retrouva ses esprits, suffisamment pour ne plus s'en étonner. En chassant le cerf avec Metock, il avait fait usage de flèches hypodermiques qui peuvent rendre mortelle la moindre égratignure. Celle qui l'avait abattu, ou une injection faite plus tard lorsqu'il était réduit à l'impuissance, avait dû, par l'effet d'un toxique, relâcher à la fois l'autodéfense du moi conscient et les clichés inconscients primitifs des centres télépathiques du cerveau en vue d'un interrogatoire paraverbal. Ils avaient pillé son esprit. Cette pensée ne fit qu'augmenter le froid et la nausée dont il souffrait. Et pourquoi faire ainsi outrage à un homme sans défense ? Pourquoi ce viol psychique ? Pourquoi avoir présumé qu'il mentirait avant même de lui avoir adressé la parole ?

— « M'avez-vous pris pour un Shing ? » demanda-t-il.

Le visage de l'homme assis à droite, maigre, barbu, encadré d'une longue chevelure, les lèvres retroussées, jaillit soudain dans la zone éclairée par la lampe. Sa main ouverte frappa Falk à la bouche si brutalement que le choc lui renversa la tête en arrière et l'aveugla un moment. Les oreilles lui tintaient, il avait aux lèvres un goût de sang. Il fut frappé une seconde fois, une troisième fois. L'homme ne cessait de répéter d'une voix sifflante : « Ne dis pas ce mot, ne le dis pas ! ne dis pas ce mot, pas ce mot !…»

Falk fit de vains efforts pour se défendre, se libérer. L'homme assis à sa gauche dit quelque chose d'un ton impératif. Puis il y eut un moment de silence.

— « Je ne pensais pas à mal en venant ici, » risqua enfin Falk

d'une voix aussi ferme que le permettaient sa colère, sa douleur et sa peur.

— « Parfait ! » dit Argerd à sa gauche, « continue, raconte-nous ta petite histoire. Que venais-tu faire ici ? »

— « Demander asile pour la nuit, et aussi un renseignement : y a-t-il une piste allant vers l'ouest. »

— « Pourquoi vas-tu vers l'ouest ? »

— « La question est inutile. Je vous l'ai dit paraverbalement, donc sans mensonge possible. Vous avez lu dans mon esprit. »

— « Étrange esprit ! » dit Argerd de sa voix faible. « Aussi étrange que tes yeux. Personne ne vient ici pour s'abriter la nuit, demander son chemin ou quoi que ce soit. Jamais personne ne vient ici. Quand nous voyons venir les serviteurs des Intrus, nous les tuons. Nous tuons les hommes-outils, les bêtes qui parlent, les vagabonds, les sangliers et toute autre vermine. Tu ne tueras pas ? Nous nous moquons bien de cette loi, n'est-ce pas, Drehnem ? »

Le barbu découvrit ses dents brunâtres en un large sourire.

« Nous sommes des hommes, » poursuivit Argerd. « Oui, des hommes. Des hommes libres. Des tueurs. Et toi, qu'es-tu donc avec ton moignon d'esprit et tes yeux de chouette, et qu'est-ce qui nous empêche de te tuer ? Es-tu un homme ? »

Dans le champ réduit de la mémoire de Falk, il n'y avait place pour aucune expérience personnelle de la cruauté ou de la haine. Les quelques humains qu'il avait connus, s'ils n'étaient pas sans peur, n'étaient pas du moins régis par la peur ; c'étaient des êtres généreux et familiers. Mais maintenant, entre ces deux hommes, il se sentait désarmé comme un enfant, ce qui suscitait à la fois chez lui perplexité et fureur.

Il chercha, mais en vain, un moyen de défense ou une échappatoire. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de dire la vérité. « Je ne sais qui je suis ni d'où je viens. C'est pour le savoir que j'ai pris la route. »

— « Pour aller où ? »

Les yeux de Falk allaient d'Argerd à Drehnem. Il savait qu'ils connaissaient la réponse et que Drehnem le frapperait s'il la formulait.

— « Réponds ! » souffla le barbu, se levant à demi et se penchant en avant.

— « À Es Toch, » dit Falk, et de nouveau Drehnem le frappa en pleine figure, de nouveau il encaissa le coup avec l'humiliation muette d'un enfant puni par des étrangers.

— « Inutile, nous n'en tirerons rien d'autre que ce qu'il a dit sous l'effet du penthotal. Laisse-le ! »

— « Et ensuite ? » dit Drehnem.

— « Il voulait un toit pour la nuit, donnons lui un toit. Debout ! »

La sangle qui l'attachait au fauteuil fut détachée. Il se leva tout chancelant. Lorsqu'il se vit poussé vers une porte basse d'où plongeait un escalier obscur, il tenta de résister, de se dégager, mais ses muscles n'étaient pas encore en état de lui obéir. Drehnem lui tordit le bras et le précipita, le corps plié en deux, dans l'escalier. La porte se ferma en claquant tandis qu'il se retournait, titubant pour garder l'équilibre sur les marches.

Il faisait noir, tout noir. Il avait l'impression que la porte était scellée derrière lui. Pas de poignée de son côté. Pas un atome, pas un reflet de lumière ne filtrait en dessous de la porte. Falk s'assit sur la première marche et laissa tomber sa tête sur ses bras.

Peu à peu se dissipaient la faiblesse de son corps et la confusion de son esprit. Il leva la tête, et ses yeux s'efforcèrent en vain de percer l'obscurité. Pourtant sa vision nocturne était d'une acuité extraordinaire, et cela, comme Rayna le lui avait fait observer jadis, grâce à la grande dimension de la pupille et de l'iris de ses yeux. Mais ils ne voyaient alors, faute de lumière, que les irritantes taches et mouchetures d'images persistantes. Il se leva pour procéder pas à pas à la descente tâtonnante de son escalier, étroit, invisible.

Vingt et une marches, vingt-deux, vingt-trois… un palier Terre battue. Falk avançait lentement, une main en avant, dressant l'oreille.

L'obscurité exerçait sur lui comme une pression physique, une contrainte, avec l'illusion qu'il finirait par voir quelque chose si ses yeux faisaient un effort suffisant, et pourtant il ne craignait pas cette obscurité en elle-même. Méthodiquement, par le mouvement, le toucher et l'ouïe, il faisait mentalement le plan d'une partie du vaste cellier où il se trouvait, un caveau qui, à en juger par les échos, n'était que le premier de toute une série d'autres caveaux qui se succédaient indéfiniment. Il rejoignit directement l'escalier, sa base de départ. Il s'assit cette fois sur la marche inférieure, et ne bougea plus. Il avait faim et très soif. On lui avait pris son sac, il n'avait rien.

C'est *bien ta faute,* se dit Falk avec aigreur, et ce fut le départ d'une sorte de dialogue en son esprit.

Qu'ai-je fait ? Pourquoi m'ont-ils attaqué ?

Zove t'a dit : ne fais confiance à personne. Eux ne font confiance à personne, et ils ont raison.

Même s'il s'agit d'un homme seul qui vient demander de l'aide ?

Avec un visage comme le tien – des yeux comme les tiens ? Lorsqu'il est manifeste que tu n'es pas un être humain normal ?

Ils auraient tout de même bien pu me donner à boire, dit la partie peut-être puérile et encore intrépide de son esprit.

Estime-toi heureux qu'ils ne t'aient pas tué à vue, répondit son intellect, et le dialogue s'arrêta là.

Tout le monde, chez Zove, s'était habitué, bien entendu, à l'aspect

insolite de Falk, et, quant aux visiteurs, ils étaient rares et circonspects, si bien que rien n'était là pour lui rappeler constamment la différence physique qui le séparait de la norme humaine. Comme barrière et comme différence cela lui paraissait bien peu de chose en comparaison de l'amnésie et de l'ignorance qui l'avaient si longtemps condamné à l'isolement. C'était la première fois qu'il se rendait compte qu'un étranger portant les yeux sur son visage ne voyait pas là le visage d'un homme.

Celui qu'on nommait Drehnem avait eu peur de lui ; il l'avait frappé par peur et par répulsion devant ce qui était étranger, monstrueux, inexplicable.

Voilà ce que Zove avait essayé de lui faire comprendre lorsqu'il lui avait, avec gravité et presque avec tendresse, fait cette recommandation : « Tu dois aller seul, il le faut. »

Il n'y avait rien à faire qu'à dormir. Il se pelotonna de son mieux sur la dernière marche, car le sol de terre battue était humide, et ferma les yeux dans la nuit.

Au bout de quelque temps – et pourtant le temps semblait s'être arrêté – il fut réveillé par des souris. Elles trottaient çà et là en faisant un tout petit bruit de grattement qui parcourait les ténèbres en zigzag, et en murmurant avec de toutes petites voix au ras du sol : « Tu ne tueras pas ! tu ne tueras pas ! holà ! oh là là ! ne nous tue pas ! ne tue pas ! »

— « Si, je vais vous tuer ! » hurla Falk, et les souris se tinrent coites.

Il eut du mal à se rendormir ; mais peut-être le plus difficile était-il pour lui de savoir s'il était endormi ou éveillé. Il se posait des questions sans fin : faisait-il jour ou nuit ? Combien de temps le laisserait-on là ? Voulait-on le tuer, ou le droguer encore jusqu'à détruire son esprit, non content de le violer ? Combien de temps fallait-il à la soif pour devenir un supplice au lieu d'une gêne ? Comment s'y prendre pour attraper des souris dans le noir sans piège ni appât ? Combien de temps pouvait-on subsister avec un régime de souris crues ?

Plusieurs fois, pour échapper à ses pensées, il reprit ses explorations. Il trouva une grande cuve, ou un fût, en position verticale ; l'espoir jaillit en son cœur, mais ce récipient sonnait le creux ; tandis que ses mains en tâtaient la surface près du fond, elles furent égratignées par des éclats de bois. Il ne trouva pas d'autre porte ou d'escalier dans son exploration aveugle des murs invisibles et sans fin.

Il finit par se perdre : Il ne pouvait retrouver l'escalier d'où il était parti. Il s'assit par terre dans le noir et laissa errer son imagination ; il voyait tomber la pluie dans la forêt où il voyageait en solitaire –

lumière grise, bruit de pluie. Il récita mentalement tout ce qu'il pouvait se rappeler de l'Ancien Canon, en partant du commencement :

La voie que l'on peut suivre n'est pas la Voie éternelle.

Il avait la gorge sèche, à tel point qu'au bout d'un moment il essaya de lécher le plancher de terre humide pour se rafraîchir ; mais sa langue n'y trouva qu'une poussière toute sèche. Les souris trottinaient alentour et parfois venaient tout près de lui en murmurant.

En de lointaines ténèbres parcourues de corridors, il entendit cliqueter des verrous, résonner du métal, et vit percer un brillant éclat, lui aussi métallique. La lumière…

Tout autour de lui, des formes vagues, des ombres, des voûtes, des arcades, des cuves, des poutres, des ouvertures prirent du volume, une réalité floue. Il se leva non sans effort et se dirigea, en une course chancelante, vers la lumière.

Elle venait d'une porte basse, par laquelle Falk put voir, lorsqu'il s'en approcha, une élévation de terrain, des cimes d'arbres et le ciel rose du soir ou du matin, qui paraissait aussi aveuglant qu'un ciel d'été en plein midi. Il s'arrêta à la porte non seulement parce qu'il était ébloui mais parce qu'une silhouette immobile était là sur son seuil.

— « Sors de là ! » dit la voix faible et rauque de l'homme de grande taille, Argerd.

— « Attendez. Je n'y vois rien encore. »

— « Sors de là ! Et file tout droit ! Ne tourne pas la tête, ou je te brûle la cervelle ! »

Falk fit un pas, hésita. Les réflexions qu'il s'était faites dans le noir trouvaient maintenant leur utilité. S'ils le laissaient partir, avait-il pensé, ce serait parce qu'ils avaient peur de le tuer.

— « Plus vite que ça ! »

Il risqua sa chance. « Je ne partirai pas sans mon sac, » dit-il d'une voix affaiblie dans sa gorge sèche.

— « Attention, ceci est un laser ! »

— « Eh bien, tue-moi ! De toute façon, je ne pourrai pas traverser le continent sans être armé moi-même. »

Ce fut au tour d'Argerd d'hésiter. Enfin, il hurla, sa voix montant dans l'aigu : « Gretten ! Gretten ! Apporte ici les affaires de l'étranger ! »

L'attente parut bien longue à Falk ; il était dans l'obscurité, derrière la porte, Argerd immobile devant elle. Un garçon descendit en courant la pente gazonneuse visible de la porte, jeta à terre le sac de Falk et disparut.

— « Ramasse-le ! » ordonna Argerd. Falk sortit de sa cave et obéit. « Et maintenant, file ! »

— « Une minute, » dit Falk d'une voix sourde tandis qu'il s'agenouillait pour faire un rapide inventaire de son sac, dont les sangles étaient défaites, le contenu en désordre. « Où est mon livre ? »

— « Ton livre ? »

— « L'Ancien Canon. Un livre imprimé, pas une édition électronique. »

— « Tu t'imagines que nous allons te laisser partir avec ça ? »

Falk ouvrit de grands yeux. « Vous ne savez donc pas, vous autres, reconnaître les Canons de l'Homme au premier coup d'œil ? Pour quoi prenez-vous ce livre ? »

— « Tu ne sais pas et tu ne sauras jamais ce que nous savons, et, si tu ne vides pas les lieux immédiatement, je tire et tu n'auras plus de mains ! Allez, ouste ! lève-toi et va-t-en ! File tout droit… En avant ! » La voix d'Argerd recommençait à monter dans l'aigu, et Falk se rendit compte qu'il risquait de le pousser à bout. Lorsqu'il vit le visage lourd et intelligent d'Argerd exhaler la haine et la peur, il subit la contagion de ces sentiments ; il se hâta de boucler son sac et de le charger sur ses épaules, passa à côté d'Argerd et se mit à grimper l'élévation de terrain partant de la porte des celliers. D'après l'éclairage, c'était le soir un peu après le coucher du soleil, dont le rougeoiement lui indiquait la route à suivre. Il connut un long moment d'incertitude angoissée, et c'était comme un fil élastique qui lui semblait, tandis qu'il marchait, s'étirer sans fin entre sa nuque et le canon du pistolet-laser braqué sur lui. Il franchit une pelouse mal entretenue, passa sur un pont de planches branlantes enjambant la rivière, monta un sentier traversant des pâturages, puis des vergers. Il atteignit la crête. Il jeta un bref coup d'œil en arrière et vit la vallée cachée telle qu'il l'avait naguère découverte, baignant dans un crépuscule doré, suave et paisible, avec de hautes cheminées dominant la rivière dont les eaux reflétaient le ciel. Il hâta le pas pour pénétrer dans l'obscurité de la Forêt, où il faisait déjà nuit.

Assoiffé, affamé, meurtri, déprimé, Falk vit son voyage aventureux dans la Forêt orientale s'allonger devant lui sans le moindre espoir, désormais, d'un foyer amical en un point quelconque du trajet pour en rompre la dure et sauvage monotonie. Il devait s'abstenir de chercher une route, éviter au contraire toutes les routes, se cacher des hommes et de leurs habitations comme un quelconque animal sauvage. Il y avait une chose pour lui remonter quelque peu le moral, sans parler de la crique où il put boire et de la ration alimentaire qu'il tira de son sac, c'était de penser que s'il avait commis une faute qui aurait pu lui être fatale, du moins il n'avait pas flanché. Il avait défié sur leur propre terrain et le sanglier moralisateur et la brute humaine, et son bluff avait réussi. Cela lui mit du baume au cœur ; il se connaissait si peu que tous ses actes contribuaient à sa

découverte de soi, comme ceux d'un enfant, et, se sachant si démuni, il était heureux d'apprendre qu'à tout le moins il n'était pas sans courage.

Après avoir bu, mangé et bu de nouveau, il poursuivit sa route dans un clair de lune intermittent qui suffisait à ses yeux ; il voulait mettre un kilomètre ou deux entre lui et « la maison de la Peur ». Quand ce fut chose faite, il se laissa tomber, épuisé, au bord d'une petite clairière où il dormit sans feu, sans abri, après avoir fixé le ciel d'hiver baigné de lune. Le silence n'était rompu, de temps à autre, que par le doux cri interrogateur d'une chouette en train de chasser. Et cette désolation lui paraissait reposante, une vraie bénédiction, en comparaison du cellier où il avait été emprisonné dans la maison de la Peur, avec ses bruits de pas précipités, ses ténèbres, les voix qui la hantaient.

Tandis qu'il allait vers l'ouest, dans les bois, avançant dans l'espace et dans le temps, il cessa de compter les jours. Le temps continuait de s'écouler ; et il continuait de marcher.

Son livre n'était pas la seule chose qu'il avait perdue ; il lui manquait par ailleurs la gourde en argent de Metock et une petite boîte de baume désinfectant, en argent aussi. S'ils avaient gardé le livre, c'était soit parce qu'ils en avaient grand besoin, soit parce qu'ils l'avaient pris pour un document codé ou secret. Pendant un certain temps, sa perte lui pesa sur l'esprit plus que de raison, car cela lui semblait être le seul lien véritable qui le rattachât à ces êtres qu'il avait aimés et en qui il avait mis sa confiance ; un soir, près de son feu de camp, il avait décidé de rebrousser chemin le lendemain pour retrouver la maison de la Peur et rentrer en possession de son livre. Mais, le lendemain, il poursuivit sa route. Il était facile de marcher vers l'ouest en se guidant sur une boussole et sur le soleil, mais jamais il ne serait parvenu à retrouver une certaine maison dans l'immensité de ces innombrables collines et vallées de la Forêt. Ni la vallée cachée d'Argerd ; ni la Clairière où Parth était peut-être en train de tisser sous le soleil d'hiver. Tout cela était derrière lui, perdu à jamais.

Il valait peut-être mieux qu'il l'eût perdu, ce livre. Il n'avait que faire ici de ce mysticisme sagace et persévérant d'une antique civilisation, de cette voix tranquille s'élevant au milieu de guerres et de désastres oubliés. L'humanité avait survécu au désastre ; et lui s'était distancié de l'humanité. Il était trop loin, trop isolé. Il vivait du seul produit de sa chasse, ce qui ralentissait son train journalier. Même quand le gibier ne craint pas les armes de l'homme et qu'il est très abondant, la chasse n'est pas une chose qui puisse se bâcler. Il faut aussi vider et cuire le gibier, s'asseoir auprès du feu pour en sucer les os, le ventre plein pendant un moment, somnolent sous le vent hivernal ; puis bâtir un abri de branches et d'écorce pour se protéger

de la pluie ; dormir ; repartir le lendemain. Un livre n'avait pas sa place dans tout cela, pas même l'Ancien Canon de la Non-Action. Il ne l'aurait pas lu ; il cessait même, en fait, de penser. Il chassait, mangeait, marchait et dormait, silencieux dans le silence de la Forêt, ombre grise se glissant vers l'ouest dans une nature froide et désolée.

Le temps était de plus en plus souvent maussade. Il advenait fréquemment que des chats sauvages étiques, belles petites bêtes à la robe pie ou zébrée, aux yeux verts, attendissent en vue de son feu de camp pour avoir ses restes de viande ; ils s'avançaient en petits fauves futés et farouches et emportaient les os qu'il leur jetait : rares étaient les rongeurs qui constituaient leur proie habituelle car ils étaient en hibernation. Depuis que Falk avait quitté la maison de la Peur, aucun animal ne s'était adressé à lui, en parole ou en esprit. Dans la plaine boisée qu'il était en train de traverser, région charmante et glacée, les animaux n'avaient pas été dénaturés par l'homme ; ils ne l'avaient peut-être même jamais vu ou flairé. Plus Falk sentait s'éloigner de lui la maison cachée dans sa vallée paisible, plus il en voyait clairement l'étrangeté, avec ses caves où grouillaient des souris dont le couic-couic imitait le langage humain, ses hôtes qui alliaient à des connaissances telles que celle du sérum de vérité une ignorance barbare. L'Ennemi était passé par là.

On pouvait douter qu'il fût jamais venu là où Falk se trouvait maintenant. Personne n'y était jamais venu. Personne n'y viendrait jamais. Des geais poussaient leur cri perçant dans les branches grises. Les feuilles brunes givrées craquaient sous les pieds, accumulées par des centaines d'automnes. Un grand cerf regarda Falk à travers une petite prairie ; il était immobile, paraissant lui contester le droit de se trouver là.

— « Je ne vais pas te tuer. J'ai abattu deux poules ce matin, » dit Falk.

Le cerf le fixa avec le noble aplomb des êtres privés de parole, et il s'éloigna lentement. Aucune créature ne craignait Falk. Aucune ne lui parlait. Il se demandait s'il n'allait pas finalement perdre l'usage de la parole et redevenir ce qu'il avait été : muet, sauvage, inhumain. Il s'était trop éloigné des hommes et il était parvenu à un endroit où les êtres muets étaient les maîtres et où les hommes n'étaient jamais venus.

Au bord de la prairie, il trébucha sur une pierre et se mit à quatre pattes pour lire les lettres à moitié effacées qui étaient gravées sur le roc à demi enterré : CK O.

Les hommes étaient venus ici, y avaient vécu. Sous ses pieds, sous le terrain gelé et mamelonné couvert de buissons effeuillés et d'arbres dénudés, gisait une ville. Oui, mais il eût fallu y arriver un ou deux millénaires plus tôt !

3

Les jours – et Falk ne les comptait plus – étaient devenus très courts ; il était peut-être, si le solstice d'hiver était passé, au seuil d'une nouvelle année. Il ne faisait sans doute pas aussi froid qu'au temps où la cité enfouie se dressait au-dessus de la terre, car la planète traversait maintenant un cycle météorologique plus chaud ; pourtant le temps était généralement gris et lugubre. Il neigeait souvent, pas assez fort pour gêner la marche de Falk, mais suffisamment pour qu'il se rendît compte que si les Zove ne lui avaient pas fourni des vêtements d'hiver et un sac de couchage, le froid aurait rendu son voyage plus qu'inconfortable. Du nord soufflait inlassablement un vent cinglant, si bien qu'il tendait à être déporté vers le sud par sa poussée ; et, quand il avait le choix, il préférait obliquer vers le sud-ouest plutôt que de marcher face au vent ou presque.

En un sombre après-midi de pluie et de neige fondue, il descendait d'un pas lourd une vallée orientée vers le sud, se frayant péniblement un chemin dans des broussailles épineuses, sur un sol rocheux et boueux. Tout à coup, la végétation s'éclaircit, et ce qu'il vit devant lui le cloua au sol : un grand fleuve à la surface luisante criblée par la pluie. La rive opposée, basse et plate, se perdait dans la brume. Falk fut impressionné par la largeur et la majesté de cette grande masse d'eau silencieuse s'écoulant vers l'ouest sous un ciel bas. Il crut d'abord que c'était le Fleuve Intérieur, un des rares points de repère géographiques dont on eût connaissance, par ouï-dire, chez les habitants de la Forêt orientale ; mais ce fleuve, disait-on, coulait vers le sud, marquant la limite ouest du royaume des arbres. Ce que voyait Falk ne pouvait donc être qu'un affluent du Fleuve Intérieur. Il le suivit pour cette raison, et aussi pour éviter les hautes collines et être largement pourvu en eau et en gibier ; de surcroît, c'était bien agréable de pouvoir fouler à l'occasion une rive sablonneuse et d'avoir le ciel au-dessus de sa tête au lieu d'un éternel plafond de branches effeuillées. Il suivit donc le cours d'eau vers le sud-ouest, traversant un paysage ondulé et boisé, froid, silencieux, incolore sous l'étreinte de l'hiver.

Un matin, il tua une poule sauvage ; c'était là son gibier habituel, très répandu sur les bords du fleuve, où il passait en basses volées, poussant des cris rauques. Blessé à l'aile, l'oiseau vivait encore lorsqu'il le ramassa. Il battait des ailes et criait de sa voix perçante : « Tueras pas !… tueras pas !… tueras…» Falk lui tordit le cou.

Ces mots résonnaient dans son esprit, et il ne pouvait faire taire cette voix. La dernière fois qu'un animal lui avait parlé, c'était dans la maison de la Peur. Dans la solitude de ces grises collines, il y avait

donc quelque part – ou il y avait eu – des hommes : un groupe vivant caché comme chez Argerd, ou de sauvages vagabonds qui le tueraient lorsqu'ils verraient ses yeux étranges, ou des hommes-outils qui le conduiraient à leurs Seigneurs, esclave ou prisonnier. Force lui serait peut-être de les affronter un jour, ces Seigneurs, mais il voulait trouver seul, sans aide et quand bon lui semblerait, le chemin qui menait vers eux. Méfie-toi de tous, évite les hommes ! Il savait bien sa leçon maintenant. C'est avec une grande circonspection qu'il avança ce jour-là, toujours sur le qui-vive et tellement silencieux que les oiseaux aquatiques, grouillant sur la rive du fleuve, s'envolaient, effarouchés, presque sous ses pieds.

Il ne vit aucun sentier, ni aucun indice permettant de penser que des êtres humains habitaient près de la rivière ou y venaient quelquefois. Mais, lorsque le court après-midi toucha à sa fin, il vit une volée de poules sauvages vert mordoré s'élever devant lui et survoler le fleuve, gloussant et s'interpellant en caquetant des paroles humaines.

Un peu plus loin, Falk s'arrêta : le vent du nord-ouest lui apportait, pensait-il, une odeur de feu de bois.

Il redoubla de prudence. Puis, comme la nuit tombait sur les troncs dépouillés et estompait les eaux sombres du fleuve, il vit, loin devant lui, sur la rive broussailleuse où des saules entrelaçaient leurs branches, une faible lueur, qui s'éclipsa, puis reparut.

Ce qui l'arrêta, ce n'était plus la peur ni même la prudence. Cette lueur distante qu'il fixait, figé sur son chemin, c'était, mis à part son feu de camp de solitaire, la première lumière qu'il voyait en pleine nature depuis son départ de la Clairière. Il éprouva une bien étrange émotion devant ce lointain signal lumineux jailli du crépuscule.

Patient dans sa fascination comme les hôtes des bois, il attendit qu'il fît tout à fait nuit, puis s'avança lentement et sans bruit le long du rivage, s'abritant sous les saules, jusqu'à ce qu'il pût voir la lumière jaune d'un feu s'encadrer dans une fenêtre, et un toit pointu frangé de neige et surplombé par des pins. Orion étalait son immense constellation au-dessus des ténèbres de la Forêt et du fleuve. La nuit d'hiver était glaciale et silencieuse. De temps à autre, un flocon de neige poudreuse délogé d'une branche tombait au gré du vent vers l'eau sombre et scintillait un moment dans le foyer de lumière.

Falk fixait cette lumière. Il s'approcha de la cabane, puis resta un long moment immobile.

La porte s'ouvrit avec un craquement et projeta un large éventail doré sur le sol obscur, d'où la neige poudreuse s'éleva en nuages pailletés.

— « Viens te placer dans la lumière ! » dit un homme, cible vulnérable s'exposant dans le rectangle de lumière de l'entrée.

Caché dans l'obscurité des fourrés, Falk mit la main à son laser, puis s'immobilisa.

— « Je t'ai entendu en esprit. Je suis un Percipient. Viens donc ici. Tu n'as rien à craindre. Comprends-tu la langue que je parle ? »

Falk ne répondit pas.

— « J'espère que oui parce que je ne veux pas te parler en esprit. Il n'y a ici que toi et moi, » dit la voix calme. « Mon esprit perçoit sans effort comme tes oreilles entendent, et je continue à t'entendre là dans le noir. Viens donc et frappe à la porte si tu veux passer un moment sous un toit. »

La porte se referma.

Falk resta un moment immobile. Puis il franchit les quelques mètres le séparant de la petite cabane, et frappa à la porte.

— « Entrez ! »

Il ouvrit la porte et pénétra dans une chaude lumière.

Un vieil homme aux cheveux gris noués en une longue natte alimentait le feu. Il ne se retourna pas pour regarder l'étranger, mais continua à disposer ses morceaux de bois avec méthode. Au bout d'un moment il se mit à psalmodier :

> Seul j'ai l'esprit brouillé
> brouillé
> esseulé
> Oh ! comme une mer
> en dérive
> Oh ! sans un havre
> où jeter l'ancre…

La tête grise se tourna enfin. Le vieillard souriait ; ses yeux étroits et brillants regardaient Falk de côté.

D'une voix qui était rauque et hésitante faute d'avoir servi depuis longtemps, Falk répondit en récitant le verset suivant de l'Ancien Canon :

> Chacun se rend utile
> seul je suis
> inepte
> étranger
> Seul je diffère des autres
> mais je cherche
> le lait de la Mère
> la Voie…

— « Ha, ha, ha ! » dit le vieil homme. « C'est vrai, ça, Œil d'Ambre ? Allons, viens t'asseoir auprès du feu. Étranger ? Oh ! pour ça oui, pas d'erreur. Tu es bien étranger. Et tu viens de loin ? Qui sait ? Où est cette sacrée bouillotte ? Il fait froid cette nuit dans le vaste monde, pas vrai ? Froid comme un baiser de traître. Voilà ; remplis-la au seau qui est à la porte, tu seras gentil, et je la mettrai à chauffer… Parfait. Je suis Thurrodowiste, oui, je vois, tu sais ce que c'est ; alors il ne faut pas t'attendre ici à un grand confort. Mais un bain chaud, c'est un bain chaud, qu'on en ait chauffé l'eau par fusion d'hydrogène ou avec des nœuds de pin. Pas vrai ? Oui, tu es vraiment étranger et ça ne ferait pas de mal à tes vêtements de prendre un bain, comme toi, même s'ils sont imperméables. Qu'est-ce que c'est que ça ?… Des lapins ? Parfait. Nous en ferons demain un ragoût avec un ou deux légumes. Les légumes, tu vois, ça ne s'attrape pas avec un pistolet-laser. Et on ne peut pas en faire provision dans un sac à dos. Je vis seul ici, mon gars, seul-seulet. C'est parce que je suis un grand, très grand Percipient, le plus grand de tous, que je vis seul et que je parle trop. Je n'ai pas poussé ici comme un champignon dans les bois ; mais quand je vivais avec d'autres hommes, jamais je ne pouvais me fermer à leurs esprits, à tout ce brouhaha, ces chagrins, ces bavardages, ces soucis, toutes ces existences tirant à hue et à dia, et c'était comme s'il me fallait retrouver mon chemin dans une quarantaine de forêts à la fois. J'ai préféré vivre ici dans une vraie forêt, entouré seulement d'animaux – au moins leurs esprits ne sont pas bavards ni bruyants, et il n'y a place dans leurs pensées ni pour la mort ni pour le mensonge. Assieds-toi ; il t'a fallu longtemps pour arriver ici et tes jambes sont fatiguées. »

Falk s'assit sur le banc de bois près de l'âtre. « Je vous remercie de votre hospitalité, » dit-il, et il allait donner son nom mais le vieil homme lui dit : « Peu importe. Des noms, je peux t'en donner moi-même d'excellents et qui feront très bien l'affaire ici. Œil Jaune, Étranger, Visiteur, tout ça peut aller. N'oublie pas que je suis Percipient et non paraverbaliste. Je ne perçois pas les mots ou les noms. Je n'en veux pas. J'ai senti qu'il y avait une âme esseulée là-bas dans la nuit, j'ai senti comment tes yeux ont vu briller ma fenêtre éclairée. Est-ce que ce n'est pas suffisant, plus que suffisant ? Qu'ai-je besoin de noms ? Mon nom à moi, c'est le père Tousseul. Compris ? Et maintenant, approche-toi du feu, réchauffe-toi. »

— « J'ai déjà plus chaud, » dit Falk.

La natte grise du vieillard dansait sur ses épaules tandis qu'il s'affairait dans sa cabane, vif et frêle, parlant sans discontinuer, ne posant jamais une véritable question, n'attendant jamais une réponse, il ne craignait rien et il était impossible de le craindre.

Les jours et les nuits de son long voyage dans la Forêt parurent se

télescoper dans le souvenir de Falk et perdre toute actualité. Il ne campait plus ; il était arrivé quelque part. Il n'avait plus à se préoccuper du temps, de la nuit, des étoiles, des bêtes et des arbres. Il pouvait se prélasser devant un bon feu, les jambes allongées, manger en compagnie d'un homme, se baigner devant le feu dans un baquet d'eau chaude. Il n'aurait su dire ce qui lui donnait le plus de plaisir, la chaleur de l'eau où son corps se décrassait et se délassait, ou la chaleur humaine où baignait son esprit, les discours imagés et pimentés d'absurde de son hôte, la complexité miraculeuse du langage humain après un si long silence dans une nature sauvage.

Il tint pour vrai ce que lui dit le vieil ermite de sa capacité de capter les émotions et les perceptions de son visiteur. « Cette faculté d'entendre en esprit », c'était l'empathie, qui est à la télépathie ce que le toucher est à la vue – un sens plus vague, plus primitif, plus intime. Ce n'était pas une discipline susceptible d'être apprise, maîtrisée, affinée comme la communication télépathique ; en revanche, l'empathie spontanée était un don assez répandu même chez des sujets n'ayant aucune formation spéciale. Kretyan, la jeune aveugle, s'était entraînée à écouter en esprit car la nature l'avait gratifiée de certains dons à cet égard – mais rien de comparable à ceux de l'ermite. Falk ne tarda pas à acquérir la certitude que le vieil homme ne cessait d'être conscient, peu ou prou, de tout ce que son visiteur ressentait, de toutes ses intuitions. Mais le fait est que Falk n'en avait cure, alors qu'il avait été fou de rage de savoir que la drogue administrée par Argerd avait ouvert son esprit à une investigation télépathique. Ce qui comptait, c'était l'intention ; et quelque chose de plus.

— « Ce matin, j'ai tué une poule, » glissa Falk pendant un silence de son hôte, alors occupé à chauffer pour lui une serviette rugueuse devant les flammes bondissantes. « Elle a parlé en notre langage. Elle a cité un passage de… la Loi. » Est-ce à dire qu'il y a par ici des hommes qui apprennent à parler aux bêtes à poil et à plumes ? Il n'était pas encore assez en confiance, même sortant de son bain chaud, pour prononcer le nom de l'Ennemi : il n'avait pas oublié la leçon qu'il avait reçue à cet égard dans la maison de la Peur.

En guise de réponse, l'ermite se contenta de poser une question, cela pour la première fois : « As-tu mangé la poule ? »

— « Non, » dit Falk, s'essuyant avec la serviette devant le feu qui colorait sa peau en un rouge rappelant celui du bronze nouveau. « Impossible après l'avoir entendue parler. J'ai tué les lapins à la place. »

— « Tu l'as tuée et tu ne l'as pas mangée ? Mais c'est une honte ! » Le vieil homme se mit à caqueter, puis à chanter comme un coq sauvage. « Tu n'as donc aucun respect pour la vie ? Il faut savoir interpréter la Loi. Elle dit qu'il ne faut pas tuer à moins d'y être

contraint. Et encore. Souviens-t-en à Es Toch. Es-tu bien sec ? Voile ta nudité, Adam du Canon de Yaweh. Tiens, enveloppe-toi là-dedans, ce n'est pas aussi sophistiqué que tes vêtements à toi, ce n'est qu'une peau de daim tannée dans la pisse, mais en tout cas c'est propre ! »

— « Comment savez-vous que je vais à Es Toch ? » demanda Falk en se drapant dans cette douce étoffe de cuir comme dans une toge.

— « Parce que tu n'est pas un être humain, » dit l'ermite. « Et puis n'oublie pas que je suis le Percipient par excellence. Je vois tout ce que contient ton esprit, si étrange soit-il. Le nord et le sud y sont obscurs ; à l'est, loin derrière toi, brille une radiance perdue ; à l'ouest, l'horizon est sombre, sombre et lourd. Je connais cette opacité. Écoute. Écoute-moi parce que je ne veux pas t'écouter, cher convive et jeune étourneau. Si j'avais besoin d'écouter parler les hommes, je ne vivrais pas ici, cochon sauvage parmi les cochons sauvages. J'ai une chose à te dire avant de m'endormir. Écoute bien : les Shing ne sont pas nombreux. Voilà une grande nouvelle, un précieux enseignement. Souviens-t'en lorsque tu seras plongé dans la nuit atroce des brillantes lumières d'Es Toch. Il y a de ces petits détails bons à connaître. Et maintenant, oublie l'est et l'ouest, et dodo ! À toi le lit. J'ai beau être Thurrodowiste, et opposé comme tel à tout luxe trop voyant, je n'en apprécie pas moins les plaisirs les plus humbles de l'existence, par exemple un lit. En tout cas de temps à autre. Et même la compagnie d'un de mes semblables, disons une fois par an. Mais j'avoue que ce n'est pas, comme pour toi, une chose qui me manque. Être seul n'est pas être esseulé…» Et, tout en se faisant une espèce de paillasse sur le plancher, il cita le Nouveau Canon de sa religion en une tendre psalmodie : « Point ne suis plus esseulé que le ruisseau du moulin, ou une girouette, ou l'étoile polaire, ou le vent du sud, ou une giboulée de mars, ou un redoux de janvier, ou la première araignée à élire domicile dans une maison neuve… Point ne suis plus esseulé que le plongeon qui rit si bruyamment sur son étang, ou que l'étang même du Walden…

« Bonne nuit, » dit-il ensuite, et il se tut. Ce fut pour Falk la première longue nuit de bon sommeil depuis son départ.

Il passa encore deux jours et deux nuits dans la cabane au bord du fleuve ; il lui coûtait de quitter ce petit havre de chaleur et de se séparer de ce compagnon qui lui faisait si bon accueil. Son hôte l'écoutait rarement et ne répondait jamais à ses questions, mais dans le flot incessant de ses discours, certains faits, certaines suggestions faisaient surface un instant pour disparaître aussitôt. Il connaissait avec assez de précision le chemin menant vers l'ouest, cela jusqu'à une distance que Falk n'aurait su évaluer avec certitude. Jusqu'à Es Toch même, semblait-il ; peut-être même au-delà ? Falk n'avait de tout cela qu'une idée bien nébuleuse : tout ce qu'il savait, c'est qu'on finissait

par aboutir à la mer d'Orient et à la Forêt orientale. Les Hommes n'ignoraient pas que la Terre était ronde, mais ils n'avaient plus de cartes. Falk eut comme une idée que l'ermite aurait été capable d'en dessiner une ; mais il se demandait d'où lui venait cette idée car son hôte ne lui parlait jamais directement de ce qu'il avait fait ou vu hors des limites de sa petite clairière au bord de l'eau.

— « Attention aux poules, en aval, » dit le vieil homme à propos de rien tandis qu'ils déjeunaient de bon matin avant le départ de Falk. « Il y en a qui savent parler. D'autres qui entendent. C'est comme pour nous, hein ? Je parle et tu écoutes. En réalité, je suis le Percipient, et toi le Messager. Que la logique aille se faire fiche ! Attention donc aux poules, méfie-toi de celles qui chantent des chansons. Les coqs sont moins sujets à caution, ils sont trop occupés à faire *cocorico*. Reste seul. Ça ne te fera pas de mal. Dis bien le bonjour à tous les Princes ou vagabonds que tu pourras rencontrer, à Henstrella notamment. À propos, l'idée m'est venue cette nuit entre deux rêves, un des miens et un des tiens, que tu as assez marché comme ça et que tu aimerais peut-être avoir mon glisseur. Je l'avais oublié, ce brave. Je ne m'en servirai plus puisque, avant le grand voyage, je n'en projette aucun autre. J'espère que quelqu'un viendra m'enterrer, quand je serai mort, ou tout au moins me sortir d'ici pour m'offrir aux rats et aux fourmis. Ma bicoque a toujours été propre et bien tenue, alors ça m'ennuie de penser qu'elle pourrait être infestée par ma pourriture. Un glisseur, bien sûr, ça n'est bon à rien dans la Forêt maintenant qu'il n'y a plus de pistes dignes de ce nom, mais, si tu veux suivre la rivière, ce sera parfait. Et aussi pour franchir le Fleuve Intérieur, qui n'est pas facile à traverser pendant le dégel, à moins d'être un poisson-chat ! Il est dans l'appentis si tu le veux. Moi, je n'en ai pas besoin. »

Les plus proches voisins de Zove, les Kathols, étaient Thurrodowistes, et Falk savait qu'un des grands principes de cette secte était de ne pas utiliser des appareils mécaniques trop ingénieux, sans pourtant pousser la chose jusqu'à la manie et au fanatisme. Que ce vieil ermite, qui menait une existence beaucoup plus primitive que les Kathols, qui élevait de la volaille et cultivait des légumes parce qu'il n'avait même pas un fusil de chasse, possédât un aéroglisseur, c'est-à-dire un produit de luxe de la technologie, cela parut à Falk tellement bizarre qu'il regarda son hôte en éprouvant à son égard, pour la première fois, une vague défiance.

Le Percipient fit un bruit de succion, puis caqueta : « Tu n'as jamais eu la moindre raison de me faire confiance, mon petit gars venu de loin, » dit-il. « Et réciproquement. Après tout, on peut cacher ses pensées même au plus grand Percipient. On peut même se les cacher à soi-même, et alors l'esprit n'arrive pas à mettre la main dessus. Prends donc le glisseur. Le temps des voyages est fini pour

moi. C'est un monoplace mais tu es tout seul. Et je crois que ta route est trop longue pour que tu puisses la faire à pied. Ou même en glisseur, d'ailleurs. »

Falk ne posa pas de question, et pourtant le vieil ermite lui répondit :

« Il faut peut-être que tu rentres chez toi, » dit-il.

Lorsqu'il lui fit ses adieux à l'aube, dans une brume glaciale sous les pins chargés de givre, Falk, pour lui exprimer sa gratitude et son regret de le quitter, lui tendit la main comme on fait à un maître de maison et ainsi qu'on le lui avait enseigné. Et ce geste, il l'accompagna de ce mot : « Tiokioï…»

— « Quel nom me donnes-tu là, Messager ? »

— « Un nom qui… veut dire *père,* je crois…» Le mot était venu sur ses lèvres spontanément et incongrûment. Falk n'était pas certain d'en connaître le sens et il n'aurait su dire à quelle langue il appartenait.

— « Adieu, pauvre bêta trop confiant ! Tu diras la vérité, et tu y gagneras ta liberté – ou bien tu la perdras, ça dépendra. Va tout seul, tout seulet, cher bêta ; c'est de loin la meilleure façon de voyager. Tes rêves vont me manquer. Adieu, adieu ! Les poissons et les invités commencent à puer au bout de trois jours ! Adieu ! »

Falk était à genoux sur le glisseur, petit engin élégant en paristolis noir incrusté de fils de platine décrivant une arabesque à trois dimensions. L'ornementation cachait presque entièrement les commandes, mais Falk, qui s'était amusé avec un glisseur chez Zove, eut vite fait de démarrer. Sous ses doigts, deux arcs ; il les examina une minute, toucha celui de gauche, y déplaça le doigt jusqu'à ce que le glisseur se fût élevé silencieusement d'environ deux pieds, puis avec l'arc de droite fit glisser le petit engin au-dessus de la cour et de la rive jusqu'à ce qu'il survolât la glace écumeuse du fleuve là où ses eaux stagnaient au pied de la cabane. Il se retourna alors pour crier adieu, mais le vieil homme était déjà rentré chez lui et sa porte refermée. Et tandis que le véhicule de Falk, lui obéissant sans bruit, filait le long du fleuve, large et sombre avenue, un immense silence se referma sur lui.

Une brume glacée flottait sur les larges courbes du fleuve, devant et derrière lui, et sur les arbres gris de chaque rive. Tout était gris de glace et de brouillard : le sol, les arbres, le ciel. Seule l'eau que Falk survolait, à une allure un peu plus rapide que son cours, était sombre. Lorsqu'il commença à neiger le lendemain, les flocons se détachaient en noir sur le ciel et en blanc sur l'eau avant de s'y évanouir, tombant du ciel et disparaissant, interminablement, dans l'interminable courant.

Ce mode de locomotion était bien plus rapide que la marche, plus

sûr et plus facile – trop facile même, d'un effet hypnotique par sa monotonie. Falk n'était que trop heureux de retrouver la rive du fleuve, pour y chasser et y camper. C'était tout juste si les oiseaux aquatiques ne lui tombaient pas dans les bras, et les animaux qui venaient s'abreuver au fleuve lui faisaient à peine l'honneur d'un regard, comme s'il n'était qu'une grue ou un héron filant au ras de l'eau, offrant ainsi leurs flancs et leurs poitrines sans défense au tir de son fusil. Tout ce qui lui restait à faire était d'écorcher le gibier, de le dépecer, de le cuire, de le manger, de se construire un petit abri pour la nuit avec des branches ou de l'écorce, et le glisseur pour toit, afin de se protéger contre la neige ou la pluie ; et puis de dormir, de faire à l'aube un repas de viande froide, de s'abreuver à la rivière, et de repartir. Et de recommencer.

Falk s'amusait avec le glisseur pour tromper l'ennui des heures monotones ; il le faisait monter à cinq mètres, et alors comme le vent et les couches d'air rendaient aléatoire l'efficacité de son coussin d'air, il risquait de piquer du nez s'il ne corrigeait pas immédiatement son inclinaison au moyen des commandes et en pesant sur lui de tout son corps ; où bien il le faisait amerrir brutalement dans des gerbes d'écume, si bien qu'il rebondissait sur la surface de l'eau en ricochets se terminant par des glissades, avec parfois des sauts-de-mouton dignes d'un poulain. Falk fit bien quelque chutes, mais sans pour cela renoncer à ce jeu. Le glisseur était ainsi réglé qu'il flottait à trente centimètres de haut lorsqu'il n'y avait personne aux commandes, Falk n'avait donc qu'à se hisser sur lui, puis gagner la rive et y faire un feu s'il était gelé, ou poursuivre sa route tout simplement. Ses vêtements étaient imperméables et, de toute façon, l'eau du fleuve ne pouvait guère le mouiller davantage que celle qui tombait du ciel. Son drap d'hiver lui tenait tout juste assez chaud, ses petits feux de camp étant strictement à usage culinaire. Il n'y avait probablement pas assez de bois sec dans toute la Forêt orientale pour faire un vrai feu après cette longue période de pluie, de neige fondue, de brume, de pluie et encore de pluie.

Falk devenait un virtuose sur son glisseur : il le faisait ricocher sur l'eau en une série de claques retentissantes qui étaient comme de grands sauts de poisson, des rebonds obliques se terminant par une dernière claque et une gerbe d'écume foudroyante. Ce jeu le changeait parfois agréablement, parce qu'il était bruyant, de la monotonie sans heurts et silencieuse d'une glissade à la surface de l'eau entre les rives aux collines boisées. Il venait d'exécuter de bruyants ricochets sur une courbe de la rivière, relevant son virage à coups de chiquenaudes légères sur ses arcs, lorsqu'il freina pour s'arrêter silencieusement sur son coussin d'air. Loin devant, sur une partie droite du fleuve dont les eaux luisaient comme de l'acier, un bateau avançait vers lui.

Impossible de l'éviter, de se faufiler derrière un rideau d'arbres. Trop tard. Falk se coucha à plat sur le glisseur, pistolet en main, et suivit la rive droite du fleuve, à une hauteur de trois mètres pour dominer les passagers du bateau.

Il avançait en douceur, gréé d'une seule petite voile triangulaire. Lorsqu'il fut assez proche et bien que le vent soufflât vers l'aval, Falk entendit, faiblement encore, chanter ses passagers.

Le bateau avançait toujours, et ils continuaient à chanter sans se soucier de Falk.

Dans le champ restreint de sa mémoire, il se rappelait que la musique l'avait toujours fasciné en même temps qu'elle l'effrayait ; elle l'emplissait d'une félicité angoissée, d'un plaisir trop proche du supplice. Entendre chanter une voix humaine, c'était pour lui sentir qu'il n'était pas humain, et cela avec une intensité atroce, qu'il était étranger et par là incapable de faire monter et descendre la voix en mesure et varier son timbre ; ce n'était pas pour lui une chose oubliée, mais nouvelle, hors de sa portée. Pourtant son étrangeté même l'attirait, et, sans s'en rendre compte, il ralentit son glisseur pour écouter. C'était un chant à quatre ou cinq voix, qui s'élevaient à l'unisson, se dissociaient, s'entrelaçaient pour composer une harmonie dont la virtuosité dépassait tout ce qu'il avait jamais entendu. Falk ne comprenait pas les paroles. La Forêt entière, l'eau grise et le ciel gris s'étendant à perte de vue paraissaient écouter avec lui en silence, avec la même intensité et sans comprendre non plus.

Le chant cessa, remplacé par un éclat de voix rieuses, bruit plus faible mais carillonnant. Glisseur et nef étaient maintenant presque de front, séparés par une centaine de mètres. Un homme grand et très mince dressé à la poupe de l'embarcation héla Falk d'une voix claire qui portait aisément sur l'eau. Une fois de plus Falk ne put rien saisir. Dans la lumière hivernale aux reflets d'acier, la chevelure de cet homme et celle de ses quatre ou cinq compagnons brillaient du même or fauve ; on eût dit qu'ils étaient tous de la même famille, ou de la même souche. Falk ne distinguait pas les visages, il voyait seulement les cheveux d'or rouge et les corps sveltes qui se penchaient pour lui faire signe au milieu des rires. Il ne put déterminer le nombre exact des passagers. L'espace d'une seconde, il vit nettement un visage, celui d'une femme qui l'observait, séparé de lui par l'eau mouvante et par le vent. Il avait ralenti le glisseur jusqu'à l'immobiliser sur son coussin d'air, et la nef paraissait tout aussi immobile.

— « Suis-nous ! » cria l'homme dressé à la poupe, et cette fois Falk le comprit. Il parlait galactique, la vieille langue de la Ligue. Comme tous les habitants de la Forêt, Falk l'avait apprise dans des livres et sur des bandes, car les documents ayant survécu à l'Ère de la Ligue étaient écrits en cette langue, qui servait d'idiome commun

entre hommes parlant des dialectes différents. Celui de la Forêt orientale dérivait du galactique, mais s'en était éloigné considérablement depuis un millénaire et présentait même des divergences d'une maison à l'autre. Zove avait un jour accueilli des voyageurs en provenance de la mer d'Orient, et leur dialecte différait tellement de celui de leur hôte qu'on avait jugé plus facile de parler galactique ; et c'avait été pour Falk la seule occasion de l'entendre employer comme langue vivante et non, comme c'était autrement le cas, par la voix d'un phonogramme ou celle d'un hypnophone murmurant à son oreille dans la nuit d'un matin d'hiver. C'était comme un rêve d'entendre parler cette langue archaïque par la voix claire du timonier.

— « Suis-nous ! » criait-il, « nous allons à la cité ! »

— « Quelle cité ? »

— « La nôtre, » répondit-il, et il rit.

— « La cité qui fait bon accueil au voyageur ! » cria un autre homme ; un autre encore, de cette voix de ténor qui avait paru si suave à Falk lorsqu'ils chantaient, lui parla avec plus de douceur : « Ceux qui ne nous veulent pas de mal n'ont rien à craindre de nous. » Puis ce fut le tour d'une femme qui souriait, semblait-il, en disant ces mots : « Sors de ta solitude sauvage, voyageur, et viens écouter notre musique pendant une nuit. »

Le nom que ces gens lui donnaient voulait dire voyageur ou messager.

— « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

Le vent soufflait et le large fleuve coulait. Nef et glisseur flottaient immobiles alors que fluaient l'air et l'eau ; ils flottaient unis et séparés, comme par enchantement.

— « Nous sommes des hommes. »

À ces mots, le charme fut rompu ; cette suave harmonie, cette senteur, fut balayée comme par le vent d'est. Falk revit cet oiseau mutilé qui se débattait dans ses mains en criant des paroles humaines d'une voix stridente qui n'avait rien d'humain. Il fut parcouru du même frisson qu'il avait alors ressenti, et sans hésitation, impulsivement, il actionna l'arc d'argent et lança le glisseur à toute vitesse vers l'occident.

Le vent soufflait maintenant du bateau vers le glisseur, mais sans apporter à Falk le moindre bruit de voix. Au bout de quelques moments, lorsqu'il eut eu le temps de se laisser gagner par l'hésitation, Falk ralentit son engin et tourna les yeux. La nef avait disparu. Il n'y avait plus rien sur la surface sombre du vaste fleuve, rien jusqu'au coude lointain que Falk avait laissé derrière lui.

Il renonça dorénavant à ses jeux bruyants et poursuivit son voyage aussi rapidement et silencieusement que possible ; il n'alluma

aucun feu cette nuit-là et son sommeil fut inquiet. Pourtant le charme n'était pas entièrement rompu. Les douces voix des chanteurs avaient parlé d'une cité, *Elonaae* en Langue ancienne, et tandis qu'il descendait seul la rivière, glissant sur son coussin d'air en pleine nature sauvage, Falk se murmurait ce mot à lui-même. Elonaae, la Cité de l'Homme : des myriades d'hommes en ses murs, non pas une maison isolée mais mille maisons, de vastes demeures, des tours, des murs, des fenêtres, des rues, de grandes places où convergeaient les rues, et ces maisons de commerce dont parlaient les livres, où l'on fabriquait et vendait toutes les merveilles de l'ingéniosité humaine, les palais du gouvernement où les puissants se réunissaient pour parler ensemble de toutes les grandes œuvres qu'ils réalisaient, les terrains d'où s'élançaient les nefs qui franchissaient le temps pour gagner d'autres mondes : la Terre avait-elle jamais porté quelque chose d'aussi merveilleux que ces cités de l'homme ?

Il n'en restait plus rien. Il n'y avait plus qu'Es Toch, la cité du Mensonge. Il n'y avait point de ville dans la Forêt orientale. Parmi les marécages, les aulnaies, les garennes, les foulées de cerfs, les routes perdues, les pierres brisées, enfouies, on ne voyait surgir aucune tour de pierre, d'acier ou de verre emplie d'âmes humaines.

Pourtant Falk gardait la vision d'une ville, et c'était presque comme le vague souvenir d'une chose qu'il avait jadis connue. Il pouvait juger par là de la force de ce leurre, de cette illusion dont il avait triomphé tant bien que mal, et il se demandait s'il rencontrerait encore d'autres mirages, d'autres leurres, à mesure qu'il progresserait sans répit vers l'ouest, vers le pays où ces illusions avaient leur source.

Les jours coulaient avec lui comme le fleuve ; et puis, un certain après-midi, par un temps calme et gris, le monde s'élargit lentement, s'élargit toujours davantage jusqu'à prendre une grandiose amplitude, celle d'une immense étendue d'eaux troubles sous un ciel immense : c'était le confluent du fleuve de la Forêt et du Fleuve Intérieur. Ce vaste cours d'eau, il n'était pas étonnant qu'on en connût l'existence même à des centaines de kilomètres à l'est, chez des hommes dont l'isolement les condamnait à une profonde ignorance : il était si colossal que même les Shing ne pouvaient en cacher l'existence. Des confins inondés de la Forêt, dont les derniers mamelons formaient des îlots, c'était une mer désolée d'eaux luisantes gris-jaune qui s'étendait au loin vers l'ouest jusqu'à une rive bordée de collines. Falk s'éleva au-dessus du confluent du même vol bas que les hérons bleus du fleuve. Puis il atterrit sur la rive occidentale ; dans l'existence dont il conservait le souvenir, c'était la première fois qu'il sortait de la Forêt.

Au nord, à l'ouest et au sud, s'étendait un paysage vallonné ; on y voyait de nombreux bouquets d'arbres, de la brousse et des fourrés dans les basses plaines, mais c'était une région à ciel ouvert, grand

ouvert. Proie facile de la suggestion, Falk écarquilla les yeux vers l'ouest pour découvrir les montagnes. Mais cette vaste plaine, la Prairie, passait pour être d'une très grande largeur, atteignant peut-être des milliers de kilomètres ; personne chez Zove n'aurait d'ailleurs su le préciser.

Il ne vit aucune montagne, mais cette nuit-là il vit le bord du monde, la ligne où il coupait le ciel étoilé. Il n'avait encore jamais vu un horizon. Sa vision du monde avait été jusque-là bornée de tous côtés par des feuilles, des branches. Mais ici rien ne le séparait des étoiles, qui flamboyaient en une jatte immense s'élevant des bords de la Terre, un dôme noir aux motifs de feu. Et Falk savait que le cercle se bouclait sous ses pieds ; heure par heure, l'horizon plongeait pour révéler les motifs lumineux cachés à l'est et sous la Terre. Il resta éveillé la moitié de la longue nuit d'hiver et ne rouvrit les yeux que lorsque à l'orient le bord du monde, continuant à plonger vers l'est, coupa le soleil et que la lumière venue de cet astre lointain le frappa à travers la plaine.

Ce jour-là, Falk marcha à la boussole droit vers l'ouest, et il fit de même le lendemain et le surlendemain. N'ayant plus à suivre les méandres du fleuve, il filait vite et droit. C'était maintenant vraiment du sport que de piloter le glisseur, qui, sur un sol inégal, se cabrait et piquait du nez à chaque accident de terrain si Falk ne maintenait pas aux commandes une vigilance de tous les instants. Il aimait cette vaste étendue de ciel et de prairie, et la solitude était un plaisir pour lui – oui, il aimait se sentir seul en un domaine aussi spacieux. Le temps était doux, paisible, ensoleillé, en cet hiver qui allait vers sa fin. Lorsqu'il pensait à la Forêt, il avait l'impression d'être sorti de ténèbres suffocantes et menaçantes pour se trouver en pleine lumière et en plein air comme si les prairies étaient une seule et immense Clairière. Des bovins sauvages à robe rouge jonchaient la vaste plaine par dizaines de milliers, y faisant des taches sombres semblables à des ombres de nuages. Partout le sol était d'une couleur foncée, sauf aux endroits où les premières poussées bifides des herbes les plus vaillantes le paraient d'un vert vaporeux ; sur terre, des antilopes galopaient et des chats sauvages bondissaient mêlés à des lapins, des souris, des taupes, des blaireaux qui fouissaient le sol à qui mieux mieux, enfants chéris ou maudits de civilisations disparues. Le ciel était empli de bruissements d'ailes. Au crépuscule, des volées de grues blanches se posaient au bord des rivières, et l'on voyait leurs longues jambes d'échassier et leurs longues ailes relevées se refléter sur l'eau entre les roseaux et les peupliers effeuillés.

Pourquoi les hommes avaient-ils cessé de prendre la route pour voir le Monde ? Pourquoi donc, se disait Falk, assis auprès de son feu de camp qui brûlait comme une minuscule opale sous la grandiose

voûte bleue du crépuscule. Des hommes comme Zove et Metock, pourquoi se cachaient-ils dans les bois, sans en sortir une seule fois de leur vie pour voir la Terre dans sa vaste splendeur ? Eux qui lui avaient tout appris, ils ignoraient une chose que Falk savait maintenant ; que l'homme peut voir sa planète pivoter au milieu des étoiles…

Le lendemain, sous un ciel menaçant, Falk pilotait son glisseur avec une virtuosité vite devenue machinale. Un vent froid soufflait du nord. Un troupeau de bovins sauvages couvrait la moitié des plaines s'étendant au sud du trajet suivi par Falk ; ils étaient des milliers et des milliers, et chacun d'eux était campé face au vent, mufle blanc abaissé en avant de leurs épaules rousses à poils rudes. Falk était séparé de leurs premiers rangs par quinze cents mètres de longues herbes grises ployées par le vent, et un oiseau gris volait vers lui, planant sans aucunement mouvoir ses ailes. Il l'observa, étonné par ce vol plané en droite ligne – non, il n'allait pas tout droit car il tourna sans un battement d'ailes pour intercepter le trajet du glisseur. Falk fut subitement pris de peur et agita le bras pour effaroucher cette créature et la détourner de lui, puis il se jeta à plat ventre et fit virer le glisseur, mais trop tard. Un instant avant d'être touché il vit le masque aveugle et lisse du monstre, l'éclat de l'acier. Puis vint le choc, l'explosion, un hurlement de métal, une soudaine nausée, une chute en arrière, interminable.

4

— « La vieille de Kessnokaty dit qu'il va neiger, » murmura près de lui la voix de son amie. « Il faudrait être prêts à nous échapper à la première occasion. »

Falk ne répondit pas. Assis dans la tente, il écoutait d'une oreille aiguisée les bruits du camp : des voix parlant une langue étrangère, adoucies par la distance ; le bruit sec qu'on faisait à proximité en écharnant une peau ; le frêle hurlement d'un bébé ; le pétillement du feu.

— « Horressins ! » Quelqu'un l'appelait dehors, et il se leva promptement, puis se tint immobile. Au bout d'un moment, il sentit sur son bras la main de son amie, qui le guida vers l'endroit où il était attendu, le grand feu communal au centre du cercle des tentes, où l'on célébrait une chasse heureuse en rôtissant un taureau tout entier. On lui jeta dans les mains un jarret de bœuf. Il s'assit par terre et commença à manger. Jus de viande et graisse fondue lui dégoulinaient sur le menton, mais il s'abstint de les essuyer, ce qui eût été indigne d'un Chasseur du Clan Mzurra de la nation des Basnasska. Il avait beau être un étranger et un captif, il n'en était pas moins Chasseur, et il apprenait à se comporter comme tel.

Plus une société est sur la défensive, plus elle est conformiste. Les membres de celle où se trouvait Falk suivaient une voie très étroite, tortueuse, étriquée, sur ces vastes plaines sans entraves. Tant que Falk vivrait parmi eux, il devrait en suivre exactement tous les méandres. Les Basnasska se nourrissaient de bœuf frais à moitié cru, d'oignons crus et de sang. Bouviers aussi sauvages que leur bétail, ils imitaient le loup qui choisit les estropiés, les paresseux et les inaptes parmi de vastes troupeaux, et ils menaient un éternel carnaval carnivore ne laissant pas de place au repos. Ils chassaient avec des lasers à main et interdisaient leur territoire aux étrangers au moyen d'avibombes comme celle qui avait détruit le glisseur de Falk, petits missiles programmés pour faire mouche sur tout objet contenant un mécanisme à fusion. Ils ne fabriquaient ni ne réparaient ces armes eux-mêmes, et ne les utilisaient qu'après certaines purifications et incantations ; Falk ne découvrit jamais où ils se les procuraient, mais il était parfois question d'un pèlerinage annuel qui pouvait bien n'être pas sans rapport avec les avibombes. Ils ne pratiquaient pas l'agriculture et n'avaient pas d'animaux domestiques ; ils étaient illettrés et ne savaient rien de l'histoire de l'humanité, sauf peut-être ce qui en transpirait dans certains mythes ou certaines sagas sur des héros légendaires. Ils informèrent Falk qu'il ne venait pas de la Forêt, parce qu'elle était habitée exclusivement par des serpents blancs

géants. Ils pratiquaient une religion monothéiste dont les rites comportaient mutilations, castrations et sacrifices humains.

C'est par une des superstitions fleurissant autour de leurs croyances complexes qu'ils avaient décidé de prendre Falk vivant et d'en faire un membre de la tribu. Il eût été normal, puisqu'il avait un laser, ce qui l'élevait au-dessus du rang d'esclave, de lui extraire l'estomac et le foie pour en tirer des augures, puis de laisser les femmes le déchiqueter à leur gré. Mais il se trouvait qu'un vieillard du Clan Mzurra était mort une semaine ou deux avant sa capture. Comme il n'y avait alors dans la tribu aucun bébé non encore baptisé qui pût hériter de son nom, c'est au captif qu'on décida de le donner ; il était aveugle, défiguré, sans connaissance le plus clair du temps, mais il pouvait faire l'affaire faute de mieux ; car tant que le vieil Horressins garderait son nom pour lui, alors son fantôme, malfaisant comme tout fantôme, reviendrait sur les lieux pour troubler le repos des vivants. Le fantôme ayant donc été dépossédé de son nom, Falk en fut baptisé tout en recevant sa pleine initiation de Chasseur, cérémonie comportant des rites de flagellation, l'absorption d'émétiques, des danses, des récits de rêves, des tatouages, de libres associations antiphonales, des festins, le viol d'une femme par tous les mâles à tour de rôle, et enfin des incantations au dieu des Chasseurs pour protéger du mal le nouvel Horressins. Après quoi Falk fut abandonné, délirant et sans soins, sur une peau de cheval dans une tente en peau de vache pour y crever ou guérir, tandis que le fantôme du vieil Horressins, privé de son nom et de son pouvoir, s'éloignait en gémissant, porté par le vent qui soufflait sur la plaine.

La femme qui, lorsqu'il eut repris connaissance, s'était chargée de lui bander les yeux et de panser ses plaies, lui rendait des visites aussi fréquentes que possible. Il ne l'avait vue qu'en de brefs moments lorsque, dans l'intimité toute relative de sa tente, il pouvait soulever le bandage qu'elle avait eu la présence d'esprit de lui fournir quand on l'avait amené au camp. Si les Basnasska avaient pu voir leur captif les yeux ouverts – ces yeux étranges – ils lui auraient coupé la langue afin qu'il ne pût dire son nom, puis l'auraient brûlé vif. C'est de sa protectrice qu'il tenait ce renseignement, et d'autres non moins utiles concernant la nation des Basnasska, mais elle ne lui avait pas dit grand-chose sur elle-même. Apparemment, elle n'était arrivée dans la tribu que peu de temps avant lui ; il comprit qu'elle s'était perdue dans la prairie et qu'elle s'était réfugiée chez les Chasseurs pour ne pas mourir de faim. C'était une esclave de plus au service des hommes, et elle avait fait preuve de talents de guérisseuse, alors on l'avait laissée vivre. Elle avait des cheveux roux, une voix d'une grande douceur, et elle s'appelait Estrel. C'est tout ce que Falk savait d'elle, et elle ne savait rien de lui, pas même son nom, ne lui ayant posé aucune

question à ce sujet.

Il s'en était tiré, somme toute, à bon compte. Le paristolis, cette matière noble, produit de l'antique science cétienne, ne pouvait ni exploser ni s'enflammer, le glisseur n'avait donc pas réellement fait explosion, mais ses commandes étaient détériorées. Quant à Falk, il avait eu la tête et le haut du corps, du côté gauche, criblés d'une fine mitraille, mais Estrel était là avec son savoir-faire et quelques remèdes de base. Il n'y eut pas d'infection ; le blessé récupéra rapidement, et, quelques jours après le baptême du sang qui en avait fait Horressins, il projetait de fuir avec son infirmière.

Les jours passaient sans leur en offrir l'occasion. C'était bien une société défensive : des êtres cauteleux, jaloux, dont toutes les actions étaient strictement régies par des rites, des coutumes et des tabous. Chacun des Chasseurs avait sa tente, et pourtant les femmes appartenaient à la collectivité et un homme ne pouvait agir que de concert avec les autres. Une communauté ? Disons plutôt un club ou un troupeau, une entité dont les membres étaient interdépendants. La primauté donnée à la sécurité rendait naturellement suspecte toute velléité d'indépendance ou de vie personnelle ; il était difficile pour Falk et Estrel de se parler un moment bien qu'ils en saisissent toutes les occasions. Elle ne connaissait pas le dialecte de la Forêt, mais elle utilisait le galactique, dont les Basnasska ne connaissaient qu'une forme petit nègre.

— « Le meilleur moment, » dit-elle un jour, « ce serait peut-être pendant une tempête de neige ; la neige nous cacherait et recouvrirait nos traces. Seulement, jusqu'ou pourrions-nous aller à pied dans le blizzard ? Tu as une boussole ; mais le froid…»

Le vêtement d'hiver de Falk lui avait été confisqué comme tout le reste de ses possessions, y compris la bague en or qu'il avait toujours portée. On lui avait laissé un pistolet-laser ; il n'était point de Chasseur sans arme et l'on ne pouvait l'en déposséder. Mais les vêtements qu'il avait portés si longtemps couvraient maintenant la carcasse du Chasseur Patriarche Kessnokaty, et si Falk avait toujours sa boussole, c'est parce que Estrel l'avait subtilisée et cachée avant qu'on fît l'inventaire de son sac. Pourtant ils étaient tous deux assez bien vêtus : chemises et leggings en peau de daim, chaussures et anoraks en vache rouge ; mais rien n'offrait une protection efficace contre un bon blizzard de Prairie et ses bourrasques glacées, hormis des murs, un toit et un feu.

— « Si nous réussissons à traverser le territoire des Samsit, à quelques kilomètres à l'ouest, nous pourrons peut-être nous terrer dans une vieille caverne que je connais là-bas et rester cachés jusqu'à ce qu'on renonce à nous dénicher. J'ai songé à tenter l'aventure avant ton arrivée. Mais je n'avais pas de boussole et je craignais de me

perdre dans la tempête. Avec une boussole et un laser, nous pourrons peut-être nous tirer d'affaire… Ce n'est pas sûr. »

— « Si c'est notre meilleure chance, » dit Falk, « courons-en le risque. »

Il était devenu, depuis sa capture, un peu moins naïf, optimiste et influençable. Il était un peu plus endurant et résolu. Il ne gardait pas spécialement rancune aux Basnasska des souffrances qu'ils lui avaient infligées : ils lui avaient tailladé les deux bras de haut en bas afin d'y imprimer une fois pour toutes les tatouages qui faisaient de lui un homme de leur race, un barbare – en tout cas un homme. Rien à dire. Mais ils suivaient leur destin et Falk devait suivre le sien. La force de volonté individuelle, stoïque, qu'il s'était entraîné à acquérir dans la maison de la Forêt exigeait qu'il conquît sa liberté, qu'il poursuivît son voyage et ce que Zove avait appelé sa *tâche d'homme.* Ces gens-là n'allaient nulle part, et ne venaient de nulle part non plus, ayant coupé les racines de leur passé humain. Ce qui le rendait impatient de s'échapper, ce n'était pas seulement l'extrême précarité de son existence chez les Basnasska, c'était aussi l'impression d'étouffement qu'il ressentait, de contrainte et d'immobilité forcée, plus dure à supporter que le bandage qui le rendait aveugle.

Ce soir-là, Estrel passa dans sa tente pour lui dire qu'il avait commencé à neiger. Ils dressaient leur plan en chuchotant lorsqu'une voix se fit entendre à l'entrée de la tente. Estrel traduisit tout tranquillement : « Il dit : Chasseur aveugle, veux-tu cette nuit la Femme Rousse ? » Elle n'avait pas à faire de commentaire car Falk connaissait les règles d'étiquette présidant au droit de jouissance communautaire des femmes du Clan. Absorbé par son entretien avec Estrel, il répondit par le mot le plus utile, parmi quelques autres, qu'il pût dire aux Basnasska en leur langue – « Mîgg ! » – non.

La voix d'homme se fit plus impérative. « Demain soir, peut-être, s'il continue à neiger, » murmura Estrel en galactique. Toujours absorbé, Falk ne répondit pas. Puis il s'aperçut qu'elle était partie et qu'il était seul dans la tente. C'est alors seulement qu'il se rendit compte que c'était elle la Femme Rousse et que l'autre était venu la chercher pour copuler avec elle.

Il eût été pourtant si facile de dire *oui* au lieu de *non* ; en pensant à l'astuce de cette femme, à sa gentillesse envers lui, à la douceur de sa main et de sa voix, au silence pudique dont elle couvrait sa fierté ou sa honte, Falk tressaillit de douleur à l'idée qu'il n'avait su lui épargner pareille épreuve, et se sentit humilié de n'avoir pas su agir en ami et en homme.

— « Partons cette nuit, » dit-il le lendemain dans la neige entassée près du Pavillon des femmes. « Viens dans ma tente. Mais laisse passer d'abord une bonne partie de la nuit. »

— « Kokteky me réclame pour cette nuit dans sa tente. »

— « Peux-tu t'éclipser ? »

— « Peut-être. »

— « Où est la tente de Kokteky ? »

— « Derrière le Pavillon du Clan Mzurra, à gauche. Il y a une pièce sur le rabat d'entrée. »

— « Si tu ne viens pas, j'irai te chercher. »

— « Nous aurions peut-être moins de risques à courir une autre nuit…»

— « Moins de neige aussi. L'hiver avance ; qui sait si ce n'est pas là la dernière grande tempête. Partons cette nuit. »

— « J'irai dans ta tente, » dit-elle, se soumettant sans discussion avec sa docilité à toute épreuve.

Il avait ménagé dans son bandage une fente lui permettant d'y voir suffisamment pour se diriger, et il essaya de voir son amie ; mais dans la pénombre ce n'était qu'une silhouette grise sur fond gris.

Tard dans la nuit, elle arriva dans les ténèbres, sans plus de bruit que n'en faisait sur la tente la neige apportée par le vent. Ils étaient prêts pour le départ, munis du nécessaire, tous deux silencieux. Falk ferma son anorak en cuir de bœuf, en assujettit le capuchon et se baissa pour ouvrir le rabat d'entrée. Il fit un bond de côté car un homme se précipitait vers la tente, le corps ployé en deux pour en franchir la basse ouverture – c'était Kokteky, Chasseur corpulent à tête rasée, jaloux de son rang et de sa virilité. « Horressins ! La Femme Rousse…» commença-t-il, puis il la vit dans l'ombre, faiblement éclairée par les braises du feu. Il vit aussi comment ils étaient habillés tous deux et comprit ce qu'ils projetaient de faire. Il recula pour fermer l'entrée et pour échapper à l'attaque probable de Falk, puis il ouvrit la bouche pour crier. Sans prendre le temps de penser, d'un réflexe rapide et sûr, Falk, à bout portant, déchargea sur lui son laser, dont le rayon mortel arrêta instantanément le cri qui allait sortir de la gorge du Basnasska, foudroyant en un instant sa bouche, son cerveau, sa vie, dans le plus parfait silence.

Falk tendit la main au-dessus des braises, saisit celle de sa compagne et, lui faisant enjamber le corps de l'homme qu'il avait tué, l'entraîna dans la nuit.

Portée par un vent léger, une neige fine tombait en poudre et tourbillonnait, les faisant suffoquer de froid. Estrel haletait. Lui tenant le poignet de la main gauche et son pistolet dans la main droite, Falk partit vers l'ouest parmi les tentes éparpillées, qu'on discernait tout juste grâce aux faibles lueurs orangées éclairant une toile ou filtrant par une fente. Encore quelques minutes et ces lueurs elles-mêmes disparurent. Il n'y avait plus rien que la nuit et la neige.

Les lasers à main de la Forêt orientale servaient à différents

usages : la poignée contenait un dispositif d'allumage, et le canon pouvait faire office de torche, d'ailleurs sans grande efficacité. Falk régla son arme de façon à en obtenir une lueur rouge permettant de consulter la boussole et de voir le sol à quelques pas devant eux, et ils poursuivirent leur route, ainsi guidés par cette lumière qui pouvait tuer.

Le vent avait amenuisé la couche de neige recouvrant la longue pente où les Basnasska avaient établi leur camp d'hiver, mais non sur le terrain bas où ils arrivèrent ensuite. Ne voyant rien devant eux, ils n'avaient que la boussole pour les guider dans la tempête de neige qui brassait l'air et la terre en une seule masse confuse et tourbillonnante. Certains amoncellements de neige dépassaient un mètre cinquante et, pour les franchir, Estrel avait de tels efforts à faire qu'elle haletait comme un nageur épuisé dans une mer démontée. Ayant arraché la cordelette de cuir cru servant à serrer son capuchon, Falk se l'attacha au bras et dit à Estrel d'agripper l'autre bout ; il put ainsi l'entraîner et lui frayer le passage. Lorsqu'elle fit une chute, Falk subit une traction qui faillit le jeter à terre ; il se retourna, mais il lui fallut un moment pour la voir, à la lueur de son laser, accroupie presque à ses pieds. Il s'agenouilla et, dans le cercle de lumière falote striée de neige, vit clairement son visage pour la première fois.

— « Je ne m'attendais pas à pareille épreuve…» murmura-t-elle.

Ils restèrent blottis l'un contre l'autre dans cette petite bulle de lumière au milieu des ténèbres où, sur des centaines de kilomètres, le vent lançait la neige à l'assaut de la plaine.

— « Pourquoi as-tu tué cet homme ? » dit-elle à voix si basse qu'il fut un moment avant de comprendre.

Relaxé, les sens émoussés, occupé à mobiliser toute son énergie en vue de la prochaine étape de leur lente et dure évasion, Falk ne répondit pas. Finalement, il marmonna avec une sorte de rictus :

— « Avais-je le choix ?…»

— « Je ne sais pas. Il le fallait. »

Son visage était blanc et tiré. Ce n'était pas le moment de discuter, et Estrel avait trop froid pour prolonger ce repos. Falk se dressa et la releva. « Allons, viens. La rivière ne peut plus être bien loin. »

En quoi il se trompait. Estrel était venue à sa tente après quelques heures de nuit – il existait un mot pour dire *heure* dans le dialecte de la Forêt, mais avec un sens imprécis et subjectif : qu'a-t-on besoin d'horloge lorsqu'on n'a pas à communiquer avec ses semblables, que l'on n'a pas de relations d'affaires avec eux à travers le temps et l'espace ? En fait, la nuit d'hiver n'était pas près de se terminer. Elle avançait du même pas lent que les fugitifs.

Comme les premières lueurs grises du jour commençaient à

imprégner les noirs tourbillons de la tempête de neige, ils descendaient péniblement une pente semée d'herbes et d'arbustes enchevêtrés. Une masse puissante se dressa devant Falk avec un gémissement et plongea dans la neige. Puis ils entendirent renâcler près d'eux un autre animal, vache ou taureau, et pendant une minute ils furent entourés de bovins dont l'aube éclairait les mufles blancs et les yeux hagards et mouillés, et dont ils voyaient se hérisser dans les rafales de neige les flancs massifs et les épaules à longs poils rudes. Le troupeau franchi, ils atteignirent la rive du petit cours d'eau qui marquait la limite entre le territoire des Basnasska et celui des Samsit. Ses eaux n'étaient pas gelées et, tandis qu'ils le passaient à gué, son courant rapide exerçait une forte traction sur leurs pieds qui foulaient un lit de pierres mobiles, puis sur leurs genoux, enfin jusqu'à mi-corps. Ils luttaient, brûlés par le froid glacial de la rivière, lorsque Estrel tomba, le pied lui ayant manqué. Falk la sortit de l'eau à grand-peine et l'aida à franchir les roseaux glacés de la rive ouest, puis se blottit une fois de plus à ses côtés, complètement épuisé, parmi les buissons enneigés de la berge abrupte. Il éteignit son laser. Pâle mais vaste était le jour qui, dans la tempête, gagnait lentement sur la nuit.

— « Il faut continuer : il nous faut un feu. »

Elle ne répondit pas.

Il la serrait contre lui dans ses bras. Leurs chaussures, leurs leggings étaient déjà gelés et tout raides, leurs anoraks aussi jusqu'aux épaules. Le visage d'Estrel, incliné sur le bras de son compagnon, était d'une pâleur de mort.

Il prononça son nom en un effort pour la secouer. « Estrel ! Estrel, viens ! Nous ne pouvons pas rester ici. Nous arriverons à faire encore un bout de chemin. Allons, réveille-toi, ma petite, réveille-toi, petit faucon…» Dans son extrême lassitude, il lui parlait comme il parlait jadis à Parth, au lever du jour, il y avait bien longtemps de cela.

Elle s'exécuta enfin, se levant péniblement avec l'aide de Falk, prenant la cordelette dans ses gants gelés, suivant pas à pas son guide sur le rivage, escaladant derrière lui de petits escarpements, pour être ensuite de nouveau fouettée par la neige inlassable et implacable.

Ils suivirent le cours de la rivière en direction du sud comme Estrel avait prévu de le faire. Falk n'attendait rien, en réalité, de cette blancheur tourbillonnante, aussi nue que l'avait été la tempête nocturne. Mais ils ne tardèrent pas à atteindre un petit affluent de la rivière qu'ils avaient traversée ; ils le remontèrent, non sans mal car le terrain était accidenté. Ils continuèrent à peiner. Oh ! se coucher et dormir, pensait Falk, n'était-ce pas de loin la meilleure chose à faire ? Ce qui seul l'en empêchait, c'est qu'il savait que quelqu'un comptait sur lui, quelqu'un bien loin de lui dans l'espace et le temps, l'instigateur de ce voyage ; il avait des comptes à lui rendre, c'est

pourquoi il ne pouvait se coucher…

Falk entendit un murmure rauque, la voix d'Estrel. Devant eux se profilaient des troncs de peupliers évoquant des lémures faméliques dans la neige, et Estrel tira sur le bras de son compagnon, l'entraînant de-ci de-là, en une marche trébuchante, sur le versant nord du cours d'eau enneigé, de l'autre côté des peupliers. Elle cherchait quelque chose. « Une pierre, » répétait-elle, « une pierre ». Falk ignorait pourquoi il leur fallait une pierre, et pourtant il l'aida à chercher, à gratter dans la neige à quatre pattes. Enfin, elle trouva le point de repère dont elle était en quête, un bloc de pierre haut d'un mètre à peine surmonté d'un monticule de neige.

Avec ses gants gelés, elle écarta la neige sèche amoncelée contre le bloc, sur sa face est. Indifférent, abruti par la fatigue, Falk l'aidait. À force de gratter, ils mirent à nu un rectangle de métal qui affleurait le sol, un sol étrangement plat. Estrel essaya d'ouvrir la trappe. Une poignée cachée cliqueta, mais les bords du rectangle étaient scellés par le gel. Falk gaspilla ce qui lui restait d'énergie à faire effort pour soulever la plaque, puis il eut l'esprit de desceller le métal gelé au moyen du rayon chauffant logé dans la poignée de son laser. Ils purent alors soulever la trappe et virent s'enfoncer sous terre un rapide escalier bien régulier menant à une porte fermée, son dessin paraissant curieusement géométrique dans ce paysage sauvage livré aux éléments déchaînés.

— « Tout va bien, » marmonna Estrel, puis elle descendit les marches à reculons comme sur une échelle parce qu'elle se sentait les jambes trop faibles. Elle poussa la porte et leva les yeux vers Falk. « Tu viens ? » dit-elle.

Sur ses instructions, Falk descendit après avoir refermé la trappe sur sa tête. Il fut brutalement plongé dans une obscurité totale ; accroupi dans l'escalier, il se hâta de faire de la lumière avec son laser. Il voyait luire sous ses pieds le visage blanc d'Estrel. Il descendit, franchit la porte à sa suite et pénétra dans une très obscure et vaste caverne, si vaste que sa faible torche n'en laissait entrevoir que le plafond et les murs les plus proches. Le silence régnait et l'air était comme éteint, les effleurant d'un courant invariable, à peine perceptible.

— « Il doit y avoir du bois par ici, » dit, quelque part vers la gauche, la voix douce d'Estrel rendue rauque par la tension. « Nous y voici. Il nous faut un feu ; viens m'aider…»

Il y avait de hautes piles de bois sec dans un coin proche de l'entrée. Tandis que Falk faisait une flambée après avoir empilé du combustible dans le cercle de pierres noircies plus près du centre de la caverne, Estrel s'éloigna et disparut ; puis elle revint en tirant derrière elle quelques lourdes couvertures. Ils se déshabillèrent, se

frictionnèrent, enfin se pelotonnèrent sur les couvertures, dans leurs sacs de couchage basnasska, tout près du feu. Il était brûlant comme dans une cheminée, aspiré vers le plafond par un appel d'air qui entraînait avec lui la fumée. Il n'était pas question de chauffer une caverne de cette dimension, mais c'était une bien agréable détente que de voir ce feu et d'en sortir la chaleur. Estrel sortit de la viande sèche de son sac, et ils la mâchonnèrent ; malheureusement, leurs lèvres gelées leur faisaient mal et l'excès de fatigue leur coupait l'appétit. Ils se sentirent réchauffés peu à peu jusqu'à la moelle des os.

— « Qui vient ici ? »

— « Tous ceux qui connaissent l'endroit, je suppose. »

— « Il y avait là autrefois une bien belle maison, à supposer que c'en soit la cave, » dit Falk, regardant les ombres danser, puis s'épaissir en ténèbres impénétrables à une certaine distance du feu ; il pensait aux vastes sous-sols de la maison de la Peur.

— « On dit qu'il y avait ici tout une ville et que la grotte s'enfonce très loin de la porte. Je n'en sais rien. »

— « Comment se fait-il que tu en connaisses l'existence – es-tu une Samsit ? »

— « Non. »

Il s'abstint de la questionner davantage, c'eût été contraire au code ; mais elle ajouta de son ton soumis : « Je suis une Errante. Nous connaissons beaucoup d'endroits comme ça, des cachettes… Tu n'es pas sans avoir entendu parler des Errants ? »

— « Un peu, » dit Falk, s'étendant de tout son long et regardant sa compagne de l'autre côté du feu. Blottie dans son sac informe, elle avait le visage encadré de boucles fauves, et sur sa gorge une amulette de jade pâle étincelait à la lueur du feu.

— « Les gens de la Forêt ne savent pas grand chose sur nous. »

— « Vous n'allez pas si loin vers l'est. Je n'ai jamais vu d'Errants là-bas, mais ce qu'on en disait s'appliquerait plutôt aux Basnasska – des sauvages, des chasseurs, des nomades. » Falk parlait d'une voix ensommeillée, sa tête reposant sur un bras.

— « Il y a des Errants qu'on peut appeler sauvages, et d'autres non. Les Chasseurs de bétail sont tous des sauvages qui n'ont jamais mis les pieds hors de leurs territoires – ce sont les Basnasska, les Samsit, les Arska. Nous autres, nous allons loin. Jusqu'à la Forêt à l'est, jusqu'à l'embouchure du Fleuve Intérieur au sud, et même jusqu'à la mer, à l'ouest, en franchissant les Grandes Montagnes et les Montagnes Côtières. Moi-même j'ai vu le soleil se coucher dans la mer derrière le chapelet d'îles bleues qu'on voit à une grande distance de la côte, au-delà des vallées submergées de la Californie dévastées par un tremblement de terre…» La douce voix d'Estrel avait peu à peu pris le rythme d'une sorte de psalmodie ou de complainte archaïque.

— « Continue, » murmura Falk, mais sa compagne était immobile et il ne tarda pas à succomber au sommeil. Après avoir observé un moment son visage endormi, elle rassembla les braises, chuchota quelques mots comme si elle adressait une prière à l'amulette suspendue par une chaîne autour de son cou, puis se mit en boule pour dormir, séparée de Falk par le feu.

À son réveil, Falk vit Estrel bâtir un support de brique au-dessus du feu pour y placer une bouilloire remplie de neige. « On dirait la fin de l'après-midi quand on met le nez dehors, » dit-elle, « mais ce pourrait tout aussi bien être le matin ou le midi. La neige tombe aussi drue que jamais. Ils ne peuvent pas nous dépister et, même s'ils nous dépistaient, ils ne pourraient pas entrer ici… Cette bouilloire était dans la cache avec les couvertures. Et voilà un sac de pois secs. Nous ne serons pas mal ici. » Son visage dur aux traits délicats se tourna vers Falk en ébauchant un sourire. « Mais il fait bien sombre. Je n'aime pas les murs épais, l'obscurité. »

— « Ça vaut mieux que des yeux bandés. Mais tu m'as sauvé la vie avec ce bandage. Mieux valait un Horressins aveugle qu'un Falk mort. » Il hésita, puis demanda à Estrel : « Qu'est-ce qui t'a poussée à me sauver ? »

Elle haussa les épaules, souriant toujours faiblement et comme s'il lui en coûtait. « Nous étions des camarades de captivité… Tout le monde dit que les Errants sont habiles en fait de ruses et de déguisements. Tu n'as pas remarqué qu'ils m'appelaient la Renarde ? Je vais examiner tes blessures. J'ai apporté mon sac à malice. »

— « Les Errants sont-ils aussi de bons guérisseurs ? »

— « Nous avons pour ça certains dons. »

— « Et vous connaissez la Langue Ancienne ; vous n'avez pas oublié comme les Basnasska les anciennes coutumes de l'homme. »

— « Oui, nous parlons tous le galactique. Regarde, tu t'es gelé hier l'ourlet de l'oreille. C'est parce que tu as enlevé la cordelette de ton capuchon pour me la donner à tenir. »

— « Je ne peux pas voir mon oreille, » dit Falk aimablement, se laissant soigner. « C'est généralement inutile. »

Tandis qu'elle pansait sa tempe gauche, dont la plaie n'était pas encore cicatrisée, elle regarda de côté, une fois ou deux, le visage de Falk, et enfin risqua cette question : « Je suppose que beaucoup de Forestiers ont des yeux comme les tiens ? »

— « Aucun. »

Le code fut respecté. Elle ne posa pas de question à Falk, qui, de son côté, n'en dit pas davantage, résolu qu'il était à ne se fier à personne. Mais sa curiosité finit par l'emporter et il demanda à son amie : « Ils ne te font pas peur, ces yeux de chat ? »

— « Non, » répondit-elle avec son calme habituel. « La seule fois

que tu m'as fait peur, c'est lorsque tu as tiré… si promptement…»

— « Il aurait ameuté tout le camp. »

— « Je sais, je sais. Mais nous, nous n'avons pas d'armes. Tu as tiré si vite que j'en ai été épouvantée… cela m'a rappelé une chose terrible que j'ai vue quand j'étais petite. Un homme qui tuait un autre homme avec un pistolet, rapide comme l'éclair, comme toi. C'était un Décervelé. »

— « Un Décervelé ? »

— « Oui, on en rencontre parfois dans les montagnes. »

— « Je sais peu de chose sur les montagnes. »

Estrel poursuivit, comme à contrecœur. « Tu connais la Loi des Seigneurs. « Tu ne tueras pas, » disent-ils. Lorsqu'il y a dans la cité un assassin, ils ne peuvent pas le tuer pour mettre fin à ses crimes ; alors ils en font un Décervelé, c'est-à-dire qu'ils effacent tout de son esprit. Ils peuvent ensuite le lâcher dans la nature pour qu'il y vive une nouvelle vie, redevenu innocent. Cet homme dont je te parlais était plus âgé que toi, pourtant il avait un cerveau de jeune enfant. Mais voilà qu'il eut un pistolet entre les mains, des mains qui savaient s'en servir, et il… a tiré à bout portant, comme toi…»

Falk garda le silence. Il jeta un coup d'œil à son pistolet, qui était posé sur son sac, ce merveilleux petit instrument grâce auquel il avait pu allumer du feu, tuer du gibier, s'éclairer pendant son long voyage. Ses mains ne savaient pas s'en servir auparavant, bien sûr, et c'était Metock qui l'y avait initié et avait fait de lui un chasseur adroit. Falk en était certain. Il n'était sûrement pas un être anormal, un vulgaire criminel à qui les Seigneurs d'Es Toch avaient daigné faire l'aumône d'une seconde chance.

Et pourtant, n'était-ce pas là une hypothèse plus plausible sur ses origines que ses propres idées vagues, ses propres songes creux à cet égard ?

— « Comment font-ils pour tout effacer de l'esprit d'un homme ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Peut-être font-ils ça, » dit-il d'un ton dur, « non seulement aux criminels mais aux… aux rebelles ? »

— « Qu'est ce qu'un rebelle ? »

Elle parlait le galactique beaucoup plus couramment que lui, et pourtant elle n'avait jamais entendu ce mot.

Elle avait fini de panser les plaies de Falk et rangeait avec soin ses quelques médicaments dans sa trousse. Il se tourna vers elle si brusquement qu'elle en fut saisie, et elle eut un mouvement de recul.

— « As-tu jamais vu des yeux comme les miens, Estrel ? »

— « Non. »

— « Connais-tu… la Cité ? »

— « Es Toch ? Oui, j'y suis allée. »

— « Tu as donc vu les Shing ? »

— « Tu n'es pas un Shing. »

— « Non. Mais je vais à eux. » Son ton était violent. « Mais je crains…» Il s'arrêta court.

Estrel referma sa trousse à médicaments et la mit dans son sac. « Es Toch paraît étrange à ceux qui viennent de maisons isolées, de régions lointaines, » dit-elle enfin de sa voix douce, pesant ses mots. « Mais j'ai parcouru ses rues impunément ; beaucoup de gens y habitent sans craindre les Seigneurs. Tu peux y aller sans appréhension. Les Seigneurs sont très puissants, mais on dit d'Es Toch bien des choses qui ne sont pas vraies…»

Les yeux d'Estrel rencontrèrent ceux de Falk. Par une décision soudaine, il tenta de lui parler en esprit, cela dans la mesure de ses moyens limités en fait de communication paraverbale : « Alors dis-moi d'Es Toch ce qui est vrai ! »

Elle secoua la tête et répondit tout haut : « Je t'ai sauvé la vie et tu m'as sauvé la vie ; nous sommes des compagnons, des camarades en une aventure qui va peut-être durer un certain temps. Mais je ne veux pas te parler en esprit, ni à aucune autre rencontre de hasard – ni maintenant ni jamais ! »

— « Tu crois peut-être après tout que je suis un Shing ? » demanda-t-il ironiquement. Il savait qu'elle avait raison et en éprouvait quelque humiliation.

— « On ne peut être sûr de rien, » dit-elle, puis elle ajouta avec son pâle sourire : « Tout de même, cela m'étonnerait bien d'un homme tel que toi… Voilà, la neige de la bouilloire a fondu. Je vais en chercher encore. Il en faut tellement pour faire un peu d'eau, et nous avons soif tous les deux. Tu… tu t'appelles Falk ? »

Il fit oui de la tête, en l'observant.

— « Ne me refuse pas ta confiance, Falk, » dit-elle. « Laisse-moi faire mes preuves. Le langage paraverbal ne prouve rien ; et la confiance se cultive, se gagne par nos actions, mais cela prend du temps. »

— « Eh bien, arrose-la, » dit Falk, « et j'espère qu'elle va pousser ! »

Plus tard, dans la longue nuit silencieuse de la grotte, il se réveilla et vit sa compagne accroupie près des braises, sa tête fauve courbée sur ses genoux. Il prononça son nom.

— « J'ai froid, » dit-elle. « Il n'y a plus aucune chaleur. »

— « Viens avec moi, » dit-il d'une voix somnolente, en souriant. Elle ne répondit pas, mais vint à lui, rougie par les braises brûlant dans les ténèbres ; elle était nue, mise à part la pierre de jade pâle suspendue entre ses seins. Elle était frêle et tremblait de froid. Falk, qui avait à certains égards une âme de tout jeune homme, avait pris la

résolution de ne pas toucher cette femme qui avait eu tant à supporter des sauvages ; mais elle lui dit en murmurant : « Réchauffe-moi… le corps et le cœur. » À ces mots, il flamba comme un feu attisé par le vent, ses bonnes résolutions balayées par le contact de son amie et par l'extrême docilité de son attitude. Elle resta toute la nuit dans ses bras, près du feu couvant sous la cendre.

Falk et Estrel passèrent trois nuits de plus dans la grotte, à dormir et à faire l'amour, tandis qu'au-dessus d'eux le blizzard se ranimait constamment, jusqu'à épuisement. La jeune femme était toujours la même, soumise, consentante. N'ayant d'autre souvenir d'amour que celui de sa liaison aimable et heureuse avec Parth, il était déconcerté par la violence du désir qu'Estrel excitait en lui, et par son caractère insatiable. Souvent, il pensait à Parth en même temps qu'il revoyait, image d'une grande vivacité, une source claire d'eau vive qui jaillissait dans le roc en un coin obscur de la Forêt proche de la Clairière. Mais pareils souvenirs étaient impuissants à étancher sa soif de plaisir, qu'il ne pouvait assouvir que dans les bras d'Estrel, abîme sans fond de soumission à ses désirs, dont il finissait par sortir épuisé. Il lui arriva d'en éprouver une colère dont il était lui-même surpris. Il l'accusa en ces termes :

— « Tu t'es donnée à moi parce que tu croyais cela inévitable ; tu pensais que, sinon, je t'aurais prise de force ? »

— « Et tu ne l'aurais pas fait ? »

— « Non ! » dit-il de bonne foi. « Je ne veux pas que tu sois pour moi une esclave obéissante… Ce qu'il nous faut à tous deux, n'est-ce pas de la chaleur, de la chaleur humaine ? »

— « Oui, » murmura-t-elle.

Il s'abstint de l'approcher pendant quelque temps ; il prit la résolution de ne plus la toucher. Il partit tout seul, éclairé par son laser, pour explorer leur étrange caverne. Lorsqu'il eut fait plusieurs centaines de pas, elle se rétrécit et devint un haut et large tunnel horizontal. Obscur et silencieux, il était parfaitement rectiligne sur une certaine distance, puis décrivait une courbe sans se resserrer ni bifurquer, ensuite s'enfonçait sans fin dans les ténèbres. Les pas de Falk faisaient écho ; il n'entendait que ce bruit mat et ne voyait rien briller ni projeter une ombre devant sa lumière. Il marcha jusqu'au moment où la lassitude et la faim lui firent rebrousser chemin. Le tunnel ne menait nulle part. Falk retrouva Estrel, l'inépuisable promesse qu'offrait son étreinte à un désir toujours inassouvi.

La tempête était terminée. Une nuit de pluie avait mis à nu la terre noire, et les derniers blocs de neige ravinés dégouttaient et étincelaient. Falk était en haut de l'escalier, le soleil jouant sur sa chevelure, le vent baignant de fraîcheur son visage et ses poumons. Il était comme une taupe qui a fini d'hiverner, comme un rat sorti de son

trou. « Partons ! » cria-t-il à Estrel, et il redescendit dans la grotte pour l'aider à plier bagage rapidement et quitter les lieux.

Il lui avait demandé si elle savait où étaient les siens, et elle avait répondu : « Ils doivent être maintenant bien loin vers l'ouest. »

— « Savaient-ils que tu traversais seule le territoire des Basnasska ? »

— « Seule ? S'il arrive que des femmes aillent seules quelque part, ce n'est que dans les contes de fées de l'Ère des Cités. J'étais accompagnée par un homme. Les Basnasska l'ont tué. » Le visage délicat d'Estrel était figé, inexpressif.

Falk commença à s'expliquer l'étrange passivité de cette femme qui ne répondait jamais à son ardeur, ce qui lui semblait presque une trahison. Elle avait trop souffert. Qui était-ce, ce compagnon que les Basnasska avaient tué ? Falk décida que cela ne le regardait pas – libre à elle de le lui dire plus tard. En tout cas, sa colère l'avait abandonné et, à partir de ce jour, il se montra tendre et confiant à l'égard d'Estrel.

— « Puis-je t'aider à retrouver les tiens ? »

— « Merci de ta bonté, Falk, » dit-elle avec douceur, « mais ils ont sûrement une grande avance sur nous et nous ne pourrons pas passer au peigne fin toutes les plaines de l'Ouest…»

Il y avait dans sa voix une nostalgie résignée qui le toucha. « Alors, accompagne-moi vers l'ouest, » dit-il, « jusqu'à ce que tu aies des nouvelles. Tu sais où je vais. »

Il avait encore du mal à dire *Es Toch,* ce nom qui, dans la Forêt, était comme un mot obscène, abominable. Il n'était pas habitué à cette manière qu'avait Estrel de parler de la ville des Shing comme d'un lieu n'ayant rien d'extraordinaire.

Elle hésita, mais, sur les instances de Falk, accepta de l'accompagner. Il en fut heureux en raison du désir et de la pitié qu'elle suscitait en lui, et parce qu'il ne voulait pas retomber dans la solitude qu'il avait connue. Ils se mirent en route sous un soleil froid. Falk avait le cœur léger parce qu'il était en plein air, parce qu'il était libre, parce qu'il continuait sa route. Ce jour-là, peu lui importait le terme du voyage. Le ciel était radieux, semé de gros nuages brillants que le vent chassait au-dessus de leurs têtes, et Falk ne voyait pas plus loin que le chemin qu'ils suivaient. Il allait, et à ses côtés marchait son amie, douce, soumise, inlassable.

5

Ils traversèrent la Grande Plaine à pied – ce qui est facile à dire mais ne fut pas pour eux une mince affaire. La longueur des jours dépassait celle des nuits et les vents de printemps commençaient à s'adoucir lorsqu'ils virent pour la première fois, bien lointain encore, leur but : la barrière qui se dressait, pâlie par la neige et la distance, le mur qui coupait le continent du nord au sud. Falk s'immobilisa, fixant les montagnes.

— « Très haut là-bas est située Es Toch, » dit Estrel, fixant elle aussi les montagnes. « J'espère que nous y trouverons tous deux ce que nous cherchons. »

— « J'éprouve souvent à cet égard plus de crainte que d'espoir… En tout cas, je suis heureux d'avoir vu les montagnes. »

— « Il faudrait partir d'ici. »

— « Je vais demander au Prince s'il consent à ce que nous partions demain. » Mais, avant de quitter Estrel, il se tourna vers le désert s'étendant à l'est des jardins du Prince, comme pour embrasser du regard tout le chemin qu'il avait parcouru avec son amie.

Il savait maintenant, encore mieux qu'auparavant, quel monde vide et mystérieux les hommes habitaient dans ces derniers temps de leur histoire. Car il avait marché avec Estrel des jours et des jours sans voir une seule trace de présence humaine.

Au début de leur voyage, c'est avec précaution qu'ils avaient traversé le territoire des Samsit et autres Chasseurs de bétail, dont la barbarie ne le cédait en rien, Estrel le savait, à celle des Basnasska. Puis, étant parvenus à une région plus aride, force leur fut de suivre les trajets que d'autres avaient empruntés avant eux, cela pour trouver de l'eau ; toutefois, lorsque certains indices donnaient à penser que des hommes vivaient dans un certain coin ou venaient d'y passer, Estrel était sur le qui-vive, et il lui arrivait de faire un détour pour éviter le risque d'être vus. Elle avait une connaissance générale, et par endroits remarquablement précise, de la vaste région qu'ils traversaient ; et parfois, le soir, lorsque le terrain devenait impraticable ou qu'ils hésitaient sur la direction à prendre, Estrel disait : « Attendons jusqu'à l'aube », et, s'éloignant un peu pour adresser une prière à son amulette, elle revenait vers Falk, s'enroulait dans son sac de couchage et dormait paisiblement : et c'était toujours le bon chemin qu'elle choisissait à l'aube. « C'est l'instinct des peuples errants, » disait-elle à Falk lorsqu'il admirait son intuition. « En tout cas, nous ne courons pas de risques tant que nous nous maintenons près des points d'eau et loin des êtres humains. »

Mais un jour, longtemps après avoir quitté la grotte, alors qu'ils

suivaient la courbe d'une vallée encaissée, ils se trouvèrent inopinément dans un lieu habité, dont les gardes les cernèrent avant qu'ils pussent fuir, une forte pluie leur ayant masqué jusque-là tout indice visuel ou sonore de ce lieu. Ses habitants ne leur firent d'ailleurs pas violence et se montrèrent disposés à les héberger un jour ou deux ; Falk en fut heureux car c'avait été bien désagréable de marcher et de camper sous cette pluie.

Les Apiculteurs, tel était le nom dont se parait la communauté occupant ce domaine. Drôles de gens : instruits, armés de lasers et portant tous, hommes et femmes, la même tenue, une longue chemise de drap d'hiver jaune avec une croix brune sur la poitrine. Ils étaient hospitaliers, car ils donnèrent aux voyageurs des lits dans leurs casernements, longues bâtisses basses faites de bois et d'argile, et une abondante nourriture à leur table commune ; mais taciturnes, car ils parlaient si peu, aux deux étrangers et entre eux, qu'on eût dit, peu s'en fallait, une communauté de sourds-muets. « Ils ont fait vœu de silence. Oui, ils ont des vœux, des serments, des rites, personne n'a jamais bien su de quoi il retourne, » dit Estrel avec cette tranquille indifférence dédaigneuse qu'elle semblait éprouver pour tout échantillon d'humanité – ou presque. Les Errants devaient être bien fiers, pensa Falk. Mais les Apiculteurs lui damèrent le pion à cet égard : ils ne daignaient jamais lui adresser la parole. Ils ne parlaient qu'à Falk. « Veux-tu une paire de nos chaussures pour elle ? » lui demanda-t-on, un peu comme s'il s'était agi de la jument de Falk, dont on se serait aperçu qu'elle était mal ferrée. Les Apicultrices portaient des noms d'hommes ; on leur parlait et on parlait d'elles comme si elles étaient des hommes. Ces filles graves aux yeux clairs et aux lèvres silencieuses vivaient et travaillaient comme des hommes parmi des jeunes gens et leurs aînés, tous non moins graves et posés. Il n'y avait pas d'enfants de moins de douze ans, et peu d'adultes dépassant la quarantaine. C'était une étrange fraternité – on pensait aux baraquements d'hiver d'une armée campant en des lieux abandonnés, loin de tout, au cours d'une trêve intervenue dans une guerre inexpliquée. Étrange, triste et admirable. Cette existence ordonnée et frugale rappelait à Falk celle qu'il avait vécue dans la Forêt, et il trouvait curieusement reposant de sentir ces êtres intégralement voués à un idéal caché mais sans faille. Ils avaient une telle assurance, ces magnifiques soldats asexués ! Mais de quoi étaient-ils assurés ? Falk ne le sut jamais.

— « Pour se renouveler, ils capturent des femmes chez les sauvages et en font un élevage ainsi que de leurs gosses comme on élève des porcs. Ils adorent un dieu qu'ils appellent le Dieu Défunt et l'apaisent par des sacrifices – des meurtres. Ce ne sont que les survivants de quelque ancienne superstition, » répliqua Estrel lorsque

Falk se risqua à dire du bien des Apiculteurs. Cet ange de douceur paraissait s'offenser d'être traitée en créature d'une espèce inférieure. Cette arrogance, qui contrastait avec sa passivité habituelle, eut le don de toucher et d'amuser Falk à la fois, et il la taquina gentiment :

— « Moi, je t'ai vu marmonner des prières à ton amulette à la tombée de la nuit. Les religions diffèrent…»

— « Certainement, » dit-elle, mais d'un air assagi.

— « Contre qui sont-ils armés, je me le demande ? »

— « Contre leur Ennemi, sans doute. Comme s'ils pouvaient combattre les Shing, et comme si les Shing allaient perdre leur temps à les combattre ! »

— « Tu veux repartir, n'est-ce pas ? »

— « Oui, je ne me fie pas à ces gens-là. Ils sont trop dissimulés. »

Ce soir-là, Falk alla prendre congé du chef de la communauté, un homme aux yeux gris appelé Hiardan, plus jeune, peut-être, que lui-même. Hiardan répondit laconiquement à ses remerciements, puis lui dit, avec le ton simple et modéré des Apiculteurs :

— « Je pense que tu nous as dit la vérité, et je t'en sais gré. Nous t'aurions accueilli plus libéralement et t'aurions dit des choses que nous savons si tu avais été seul. »

Falk hésita avant de répondre. « Je le regrette. Mais je ne serais jamais parvenu jusqu'ici si je n'avais eu mon amie pour guide. Et puis… vous vivez ici tous ensemble, Maître Hiardan. Avez-vous jamais été seul ? »

— « Rarement. La solitude est la mort de l'âme : l'homme est un animal social, disons-nous. Mais nous disons aussi que nous ne devons donner notre confiance à personne, hormis un frère ou un camarade de ruche connu depuis notre tendre enfance. C'est notre règle, seule garante de notre sécurité. »

— « Mais moi, je n'ai pas de famille, et pas de sécurité, Maître, » dit Falk, et, s'inclinant en une sorte de salut militaire propre aux Apiculteurs, il prit congé de son hôte. Le lendemain matin à l'aube, il repartit vers l'ouest avec Estrel.

De temps en temps, ils voyaient d'autres noyaux humains, d'autres campements, de faible importance mais très dispersés – cinq ou six peut-être sur cinq ou six cents kilomètres. Laissé à lui-même, Falk se serait arrêté en certains de ces endroits. Il était armé et ces gens-là paraissaient inoffensifs : quelques tentes de nomades au bord d'un cours d'eau frangé de glace, un petit pâtre solitaire gardant, sur le flanc d'une vaste colline, des troupeaux de bœufs rouges à demi sauvages, ou encore un lointain panache de fumée bleuâtre sur la plaine vallonnée, sous le ciel gris sans bornes. S'il avait quitté la Forêt, c'était, pouvait-on dire, pour se mettre en quête de lui-même, pour découvrir quelque indice de ce qu'il était, de ce qu'il avait été durant

les années dont il avait perdu le souvenir ; qui lui donnerait la réponse s'il n'osait interroger personne ? Mais Estrel aurait craint de faire halte même dans le plus petit et le plus pauvre de ces foyers humains de la Prairie. « Ils n'aiment pas les Errants, » dit-elle, « ni aucun étranger. Quand on vit dans une telle solitude, on a peur. C'est par peur de nous qu'ils nous accueilleraient chez eux et nous donneraient à manger. Mais plus tard, la nuit, ils viendraient nous ligoter et nous tuer. Comment irais-tu leur dire, toi, Falk…» et elle glissa un coup d'œil vers les yeux de son ami – « leur dire : je *suis un homme comme vous ?*… S'ils savaient que nous sommes ici, ils nous surveilleraient. S'ils nous voyaient partir le lendemain, tout irait bien. Mais si nous ne partions pas ou si nous tentions d'aller vers eux, ils auraient peur de nous. C'est la peur qui tue ! »

Brûlé par le vent et fatigué par une longue marche, son capuchon rejeté en arrière si bien que le vent soufflant du couchant empourpré agitait sa chevelure, Falk était assis, les bras sur les genoux, près du feu de camp allumé à l'abri d'une colline bossuée.

— « C'est vrai, » dit-il, sans pouvoir s'empêcher de fixer avec nostalgie un ruban de fumée qui s'élevait au loin.

— « C'est peut-être la raison pour laquelle les Shing ne tuent personne. » Estrel sentait Falk déprimé, et elle essayait de lui rendre courage, de l'orienter sur un autre sujet.

— « Comment ça ? » demanda-t-il. Il devinait le jeu d'Estrel mais sans vouloir s'y laisser prendre.

— « Parce qu'ils n'ont pas peur. »

— « Peut-être. » Estrel avait réussi à changer les idées, mais ce n'étaient pas des idées roses. Il lui dit enfin : « Bon ! eh bien, puisque apparemment il faut que j'aille leur poser mes questions directement, s'ils me tuent j'aurai au moins la satisfaction de savoir que je leur aurai fait peur. »

Estrel fit non de la tête. « Cela n'arrivera pas. Ils ne tuent pas. »

— « Pas même les cancrelats et les cafards ? » La lassitude de Falk lui faisait décharger sa bile sur son amie. « Alors, qu'en font-ils de ces jolis insectes dans leur Cité ? Est-ce qu'ils les désinfectent pour les lâcher ensuite dans la nature, comme ces Décervelés dont tu m'as parlé ? »

— « Je ne sais pas, » dit Estrel ; elle prenait toujours ses questions au sérieux. « Mais ils ont pour loi le respect de la vie, et *je* sais qu'ils observent la Loi. »

— « Ils ne respectent pas la vie humaine. Quelle raison auraient-ils de le faire ? – ils ne sont pas humains. »

— « C'est pourquoi ils ont pour règle de respecter toute vie, bien sûr. On m'a enseigné qu'il n'y a pas eu de guerres sur la Terre ou entre les mondes depuis la venue des Shing. Ce sont les êtres humains qui

s'entr'assassinent ! »

— « Aucun être humain n'aurait pu me faire le mal que les Shing m'ont fait. Je respecte la vie, je la respecte parce qu'il est beaucoup plus difficile et dangereux de vivre que d'être mort ; et ce qu'il y a de plus difficile et de plus dangereux, c'est d'être doué d'intelligence. Les Shing ont obéi à leur loi et m'ont laissé la vie, mais ils ont tué l'homme que j'étais, l'enfant que j'avais été. Jouer ainsi avec l'esprit d'un homme, est-ce en respecter la vie ? C'est un mensonge que leur Loi, et une plaisanterie que leur respect ! »

Déconcertée par sa colère, Estrel était agenouillée près du feu, dépeçant un lapin qu'il avait tué, puis en embrochant les morceaux. La chevelure rousse empoussiérée bouclait sur sa tête courbée ; elle avait un air patient et absent. Comme toujours, ce fut par le désir et le remords que Falk fut attiré vers elle. Mais malgré leur intimité, elle lui restait totalement étrangère ; toutes les femmes étaient-elles ainsi ? Elle était comme une pièce perdue dans une grande maison ; comme un coffret sculpté dont il n'avait pas la clef. Elle ne lui cachait rien, et pourtant gardait son mystère, inviolable.

Le soir jetait son ombre immense sur des kilomètres de terre et d'herbe détrempées. Les petites flammes de leur feu étaient comme de l'or rouge sur le bleu limpide du crépuscule.

— « C'est prêt, Falk. » dit la voix douce d'Estrel. « Mon amie, mon amour, » dit-il, prenant un moment sa main. Ils mangèrent le lapin côte à côte, unis pour ce repas comme pour le repos qui s'ensuivit.

À mesure qu'ils s'enfonçaient vers l'ouest, les prairies devenaient plus sèches et l'air plus limpide. Estrel bifurqua vers le sud pendant quelques jours afin d'éviter une zone qui était ou avait été, selon elle, le territoire d'un peuple très sauvage, les Cavaliers. Falk s'en remit à elle, se souvenant trop bien des Basnasska et n'ayant aucune envie de renouveler cette expérience. Après quatre ou cinq jours de marche vers le sud, ils franchirent une région accidentée et arrivèrent sur un plateau sec et sans arbres continuellement battu des vents. Les ravins se remplissaient de torrents lorsqu'il pleuvait, et redevenaient secs au bout d'une journée. L'été, cette contrée devait être semi-désertique ; elle était déjà bien lugubre au printemps.

Ils rencontrèrent des ruines sur leur chemin, à deux reprises ; ce n'étaient que des tertres et des mamelons, mais alignés en vastes rues et places géométriques. Les fragments de poterie, les taches de couleur des morceaux de verre ou de plastique abondaient en ces ruines sur le sol spongieux. Cela faisait peut-être deux ou trois mille ans que ces endroits n'étaient plus habités. Cette steppe immense, bonne seulement pour l'élevage du bétail, n'avait jamais été repeuplée après la diaspora vers les étoiles, dont on ne pouvait préciser la date puisqu'on n'avait laissé aux hommes que des documents historiques

tronqués et falsifiés.

— « Il est curieux de penser, » dit Falk, comme ils longeaient la seconde de ces villes ensevelies depuis des millénaires, « que des enfants ont joué ici… que des femmes y ont pendu leur linge… il y a si longtemps. En un autre temps. Un temps plus loin de nous que les mondes entourant une étoile lointaine. »

— « L'Ère des Cités, » dit Estrel, « le Siècle de la Guerre… Je n'ai jamais entendu parler de ces villes… personne des nôtres ne m'en a rien dit. Nous sommes peut-être allés trop au sud en direction des grands Déserts. »

Ils changèrent donc de cap et se dirigèrent vers l'ouest-nord-ouest. Le lendemain matin, ils atteignirent une grande rivière aux eaux orangées et turbulentes ; elle n'était pas profonde mais dangereuse à traverser, aussi passèrent-ils toute la journée à chercher un gué.

La rive ouest était encore plus aride. Ils avaient rempli leurs gourdes à la rivière sans que Falk y attachât d'importance car, jusqu'ici, c'est l'excès d'eau qui avait été préoccupant plutôt que sa pénurie. Le ciel était limpide et le soleil brilla toute la journée. Après tant de centaines de kilomètres, c'était la première fois qu'ils marchaient sans avoir à affronter un vent froid et qu'ils purent dormir au chaud et au sec. Cette région sèche connaissait un printemps rapide et radieux ; l'étoile du matin brillait à l'aube et des fleurs sauvages s'épanouissaient sous les pas des voyageurs. Mais ils ne rencontrèrent aucun cours d'eau, aucune source pendant les trois jours qui suivirent leur passage de la rivière.

En luttant contre le courant, Estrel avait pris un refroidissement. Elle n'en souffla mot mais fut incapable de maintenir son habituelle allure infatigable, et elle commença à pâlir. Puis elle fut attaquée par la dysenterie. Ils abrégèrent leur étape. Le soir, près de leur feu de broussailles, elle se mit à pleurer ; ce ne furent que quelques sanglots étouffés, mais c'était beaucoup pour un être à ce point porté à refouler ses émotions.

Embarrassé, Falk essaya de la réconforter, lui prit les mains ; elle était toute chaude de fièvre.

— « Ne me touche pas ! » dit-elle. « Non, non ! Je l'ai perdue, je l'ai perdue ! Que vais-je faire ? »

Il vit alors que la chaîne et l'amulette de jade pâle avaient disparu.

— « J'ai dû la perdre en traversant la rivière, » dit-elle en se maîtrisant, cessant de le repousser.

— « Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? »

— « Ça ne m'aurait pas avancée. »

Il ne trouva rien à répondre à cela. Elle s'était calmée, mais sans pouvoir cacher sa fiévreuse anxiété. Elle ne pouvait pas manger et,

bien qu'assoiffée jusqu'au supplice, ne put avaler le sang de lapin que Falk lui offrit à défaut d'autre boisson. L'ayant installée aussi confortablement que possible, il partit avec les gourdes pour aller chercher de l'eau.

Sur des kilomètres, l'herbe émaillée de fleurs et la brousse touffue s'étendaient, mollement ondulées, jusqu'à l'horizon, ligne brillante voilée de brume. Le soleil était très chaud ; les alouettes du désert s'élevaient de terre en chantant. Falk marchait d'un pas rapide et soutenu, d'abord optimiste, puis opiniâtre, explorant tout un long versant de colline s'étendant au nord et à l'est de leur camp. Les pluies de la semaine précédente s'étaient déjà profondément infiltrées dans le sol, et il n'y avait pas de cours d'eau. Alors qu'il revenait vers l'ouest en décrivant une courbe, cherchant des yeux son camp non sans anxiété, du haut d'une petite crête allongée, il vit, à des kilomètres à l'ouest, une tache sombre qui pouvait être dessinée par des arbres. Au bout d'un moment, il repéra, plus près de lui, la fumée du camp, et il se mit à courir au petit trot dans sa direction malgré sa fatigue, malgré le soleil bas qui lui enfonçait sa lumière dans les yeux comme à coups de marteau, malgré sa bouche sèche comme de la craie.

Estrel avait alimenté un minimum de feu pour guider le retour de Falk. Elle était couchée près de ce feu dans son sac usé. Elle ne leva pas la tête à l'approche de son ami.

— « Il y a des arbres pas trop loin d'ici vers l'ouest ; nous y trouverons peut-être de l'eau. J'ai fait fausse route ce matin, » dit Falk, réunissant leurs affaires et mettant sac au dos. Il dut aider Estrel à se lever ; il lui prit le bras et ils partirent. Voûtée, marchant comme une aveugle, elle avançait à grand-peine avec Falk – un kilomètre, puis deux, puis trois. Ils grimpaient sur une vaste élévation de terrain. « Là ! » dit-il. « Là – tu vois ? Ce sont bien des arbres – il doit y avoir de l'eau. »

Mais Estrel était tombée à genoux, puis s'était couchée sur le côté dans l'herbe, pliée en deux par la douleur, les yeux fermés, à bout de forces.

— « C'est à quatre ou cinq kilomètres au plus, je crois. Je vais faire ici un feu contre les insectes, et tu pourras te reposer ; je vais aller remplir les gourdes… Je suis sûr qu'il y a de l'eau là-bas, et je n'en ai pas pour longtemps. » Elle resta inerte tandis que Falk ramassait la broussaille à sa portée, faisait un petit feu et empilait du bois vert auprès d'elle pour lui permettre d'alimenter le feu. « Je reviens bientôt, » dit-il, et il partit. Estrel s'assit alors, blanche et tremblante, et elle cria : « Non ! Ne me quitte pas ! Il ne faut pas me laisser seule !… Ne t'en va pas ! »

Il était impossible de la raisonner, tant elle était la proie de la peur et de la maladie. Falk ne pouvait la laisser là alors que la nuit

allait tomber ; c'eût été une solution, mais il crut bon de la rejeter. Il la souleva, lui mit le bras sous son aisselle, et s'éloigna, la traînant autant qu'il la portait.

De la crête suivante, il revit les arbres, qui semblaient ne pas s'être rapprochés. Les voyageurs voyaient le soleil se coucher devant eux dans une brume dorée, plonger dans l'océan des terres. Falk portait maintenant son amie et, toutes les cinq minutes, il lui fallait s'arrêter, la déposer à terre et se laisser tomber à côté d'elle pour reprendre son souffle et récupérer. Si seulement il avait eu un peu d'eau, juste de quoi se mouiller les lèvres, ce n'aurait pas été aussi dur, pensait-il.

— « Il y a une maison, » murmura-t-il, la voix sèche et sifflante. « Oui, une maison au milieu des arbres. Ce n'est plus très loin…» Estrel sortit de sa torpeur et se tortilla faiblement, s'insurgeant contre Falk, gémissant.

— « N'y va pas. Non, n'y va pas. N'entre pas dans une maison. Ramarren doit éviter les maisons, Falk…» Et elle se mit à crier quelque chose de sa voix affaiblie en une langue que Falk ne connaissait pas ; on eût dit qu'elle appelait au secours. Il repartit d'un pas lourd, ployé sous son fardeau.

Une lumière dorée étincela soudain dans le crépuscule ; elle venait de hautes fenêtres derrière un rideau de grands arbres sombres.

Un bruit de hurlements rauques s'éleva du côté de la lumière, s'amplifia, se rapprocha. Falk continua péniblement à avancer, puis s'arrêta ; il voyait des ombres sortir du crépuscule pour accourir à lui, et c'étaient elles qui faisait ce bruit de grosse toux hurlante. Des formes lourdes et nébuleuses qui lui venaient à la taille l'entourèrent, faisant des bonds vers lui comme si elles voulaient le mordre. Immobilisé sous le poids d'Estrel, qui était sans connaissance, il ne pouvait sortir son pistolet et n'osait faire un mouvement. Les lumières des hautes fenêtres brillaient sereinement à quelques centaines de mètres. « Au secours ! Au secours ! » cria-t-il, mais sa voix n'était qu'un croassement souffreteux.

D'autres voix, impératives, résonnèrent au loin. Les animaux ténébreux s'écartèrent ; ils attendaient. Des hommes s'approchèrent de l'endroit où Falk était tombé à genoux, Estrel toujours dans ses bras.

— « Emmenez la femme, » dit une voix d'homme.

— « Qu'est-ce qui nous arrive là ? » dit un autre homme d'une voix claire. « Encore un couple d'outils ? » On ordonna à Falk de se lever, mais il regimba. « Ne lui faites pas de mal, » murmura-t-il. « Elle est malade…»

— « Allons, viens ! » On l'empoigna sans ménagements, et il dut obéir, accepter d'être séparé d'Estrel. Étourdi de fatigue, il avait un sentiment d'irréalité qui dura un bon moment. Il eut droit à une bonne

rasade d'eau fraîche, et il n'en demandait pas davantage.

Il était assis. Un homme dont il ne comprenait pas la langue essayait de lui faire boire quelque chose. Il prit le verre et but. C'était une boisson piquante, fortement aromatisée de genièvre. Un verre – un petit verre contenant un liquide vert un peu trouble : ce fut sa première perception distincte. C'était la première fois qu'il buvait dans un verre depuis qu'il avait quitté Zove. Il secoua la tête tandis qu'il sentait la liqueur volatile lui éclaircir la gorge et le cerveau. Il leva les yeux.

Il était dans une vaste pièce. Au fond de cette pièce, sur un mur ou dans un mur qui se reflétait vaguement sur la pierre polie du plancher, brillait un grand disque d'une douce lumière jaune. Il pouvait sentir sur son visage la chaleur qui irradiait de ce disque. À mi-chemin de cette sorte de soleil était un haut fauteuil massif posé à même le sol nu ; et à ses pieds, immobile, accroupie, se profilait une bête sombre.

— « Qu'es-tu ? »

Falk vit alors se dessiner un nez, une mâchoire, une main noire sur le bras du fauteuil. La voix était profonde, et dure comme la pierre. Elle ne parlait pas galactique, cette langue en laquelle Falk s'exprimait depuis si longtemps, mais l'idiome de la Forêt ; c'était en somme sa propre langue, ou plus exactement un autre dialecte forestier. Il répondit lentement en disant la vérité.

— « Je ne sais pas ce que je suis. Cette connaissance de moi-même m'a été enlevée il y a six ans. J'ai appris, dans une maison de la Forêt, à être un homme. Je vais à Es Toch pour tenter d'y apprendre qui je suis et ce que je suis. »

— « Tu vas dans la Cité du Mensonge pour y découvrir la vérité ? Nombreux sont les hommes-outils, et aussi les fous, qui parcourent notre terre épuisée pour une raison ou pour une autre, mais en fait de mensonge ou de folie, tu les bats tous ! Qu'est-ce qui t'amène en mon Royaume ? »

— « Ma compagne…»

— « Veux-tu dire que c'est elle qui t'a amené ici ? Sais-tu où tu es ? »

— « Non. »

— « Tu es dans l'Enclave du Kansas, dont je suis le maître. J'en suis le Seigneur, le Prince et le Dieu. Je dirige tout ici. Nous jouons en ce lieu à un jeu prestigieux. Le jeu du Roi du Château. Les règles en sont très anciennes et ce sont les seules dont je subisse le joug. Les autres règles que nous suivons sont mon œuvre. »

La lueur du soleil, douce et terne, rougeoyait sans vaciller du plancher au plafond et d'un mur à l'autre. Sur ce fond, le maître de céans se leva de son fauteuil. Au-dessus de lui, à une grande hauteur,

les voûtes et les poutres reflétaient parmi leurs ombres la lumière dorée. Et dans ce lustre se profilait un nez de faucon, un haut front fuyant, un grand corps maigre fortement charpenté, majestueux dans ses attitudes, brusque dans ses mouvements. Falk remua légèrement, et l'animal mythologique couché au pied du trône se tendit vers lui en montrant les dents. La liqueur à goût de genièvre avait déréglé ses mécanismes mentaux : au lieu de juger que cet homme était fou de s'honorer du titre de roi, il pensait que ses fonctions royales lui avaient troublé le cerveau.

— « Tu ne connais donc pas ton nom ? »

— « On m'a donné celui de Falk là où j'ai été recueilli. »

— « Aller en quête de son vrai nom, vit-on jamais plus noble entreprise ? Je ne m'étonne pas que cela t'ait conduit à ma porte. Je te prends comme Partenaire dans mon Jeu, » dit le Prince du Kansas. « Ce n'est pas tous les soirs qu'un homme avec des yeux comme des opales miellées vient me demander l'aumône. Il serait prudent mais malgracieux de la lui refuser. Après tout, la royauté n'est-elle pas gracieuse et aventureuse par essence ? Moi, je ne t'appellerai pas Falk. Dans mon jeu, tu auras nom Opale. Tu es libre de tes mouvements. Couché, Griffon…»

— « Prince, ma compagne…»

— «… est une Shing, une femme-outil ou une femme tout court. Qu'as-tu besoin d'elle ? Tais-toi, ne sois pas si prompt à répondre aux rois. Je sais à quoi elle te sert. Mais elle n'a pas de nom et n'a pas place dans le jeu. Les femmes de mes cow-boys se chargent d'elle, et jamais plus je ne t'en reparlerai. »

Le prince s'approchait de Falk tout en lui parlant, foulant le sol de pierre d'un long pas lent. « Mon compagnon s'appelle Griffon. As-tu jamais lu ce que disent les Canons et légendes antiques de l'animal nommé chien ? Griffon est un chien. Tu vois qu'il ne ressemble guère à ces petites bêtes jaunes qui jappent sur la plaine, un peu partout, et pourtant il leur est apparenté. Sa race s'est éteinte comme s'est éteinte la royauté. Opale, quel est ton plus ardent désir ? »

Le Prince avait posé cette question d'un air matois et avec une brusquerie empreinte de cordialité. Las, les idées confuses, poussé par sa volonté de dire la vérité, Falk répondit : « Rentrer chez moi. »

— « Rentrer chez toi…» Le Prince du Kansas était noir comme sa silhouette, noir comme son ombre, noir comme jais ; c'était un vieillard dépassant deux mètres de haut, avec un visage en lame de couteau. « Rentrer à la maison…» Il s'était éloigné de quelques pas pour examiner la longue table placée près de la chaise de Falk. Ce dernier s'aperçut alors que le haut de la table, évidé sur une dizaine de centimètres, formait un châssis qui contenait tout un lacis de fils d'or et d'argent sur lesquels étaient enfilées des perles de telle façon

qu'elles pussent glisser de fil en fil et, éventuellement, changer de niveau. Il y en avait des centaines ; leur taille variait entre la grosseur d'un poing de bébé et celle d'un pépin de pomme, et elles étaient faites d'argile, de pierre, de bois, de métal, d'os, de plastique, de verre, d'améthyste, d'agate, de topaze, de turquoise, d'opale, d'ambre, de béryl, de cristal, de grenat, d'émeraude, de diamant. C'était un chresmodrome, tel qu'on en trouvait chez Zove et Œil de Daim et dans d'autres maisons de la Forêt. On en faisait remonter l'origine à une haute civilisation, celle de Davenant, mais la Terre l'avait adopté depuis des millénaires, et cela servait à la fois à dire la bonne aventure, à faire des calculs, ou certains exercices mystiques, enfin à jouer. Falk n'avait guère eu le temps de s'y initier dans les quelques années de sa seconde vie. Œil de Daim avait dit un jour que c'était là un apprentissage qui demandait quarante à cinquante ans ; et encore son propre appareil, transmis de père en fils depuis des générations, n'avait que vingt-cinq centimètres de côté et vingt ou trente perles…

Un prisme de cristal heurta une boule de fer avec un très faible tintement argentin. Une turquoise partit en flèche vers la gauche et une double paire d'os polis garnis de grenats décrivit une boucle et plongea, tandis qu'une opale de feu flamboya un moment en plein milieu du châssis. Les mains noires, maigres et puissantes du Prince jouaient au-dessus des fils, rapides comme l'éclair, le jeu de la vie et de la mort. « Ainsi donc, » dit le Prince, « tu veux rentrer chez toi. Oui, mais regarde ! Sais-tu lire ce qui est ici révélé ? La vastitude. Ébène, diamant et cristal, tout cela symbolise le feu ; et voici l'Opale qui s'y joint, qui va, qui sort. Elle file au-delà de la Maison du Roi, au-delà de la Prison sans fenêtres, au-delà des collines et des dépressions de Copernic, et la voilà qui vole parmi les étoiles. Vas-tu briser le cadre, le cadre du temps ? Regarde ! »

La vue de Falk se troubla devant ces perles brillantes qui glissaient et papillotaient en tous sens. Agrippant le rebord de la grande table, il murmura : « Je ne sais pas lire ça. »

— « C'est là le jeu que tu joues, Opale, peu importe que tu puisses lire ou non le chresmo. Bien, très bien. Mes chiens ont aboyé ce soir contre un mendiant, et il se révèle être un prince des étoiles. Opale, quand je viendrai te demander de l'eau de ton puits et un asile en ta demeure, me laisseras-tu entrer ? Ce sera par une nuit plus froide que celle-ci… Et dans bien longtemps ! Tu viens de loin, de très loin dans le temps. Je suis vieux mais tu es bien plus âgé ; ça fait un siècle que tu aurais dû mourir. Te souviendras-tu dans un siècle que tu as rencontré un Roi dans le désert ? Va, va. Je t'ai dit que tu étais libre de tes mouvements. Mes gens sont à ton service. »

Falk traversa la longue pièce en direction d'un portail tendu d'un rideau. Un page l'attendait dans l'antichambre, et il appela d'autres

serviteurs. Sans manifester de surprise ni faire de servilité, bornant la déférence à attendre que Falk leur adressât la parole le premier, ils lui procurèrent un bain, des vêtements de rechange, le souper et un lit bien propre dans une chambre tranquille.

Il passa treize jours en tout dans la Grande Demeure de L'Enclave du Kansas, tandis que les dernières petites chutes de neige et les averses de printemps chassaient sur le désert au-delà des jardins du Prince. Estrel, en bonne voie de guérison, était logée dans une des nombreuses habitations secondaires groupées derrière la demeure principale. Falk était libre de passer avec elle tout le temps qu'il voulait… libre de faire tout ce qu'il voulait. Si le Prince était un monarque absolu, c'était sans user de contrainte. Et si ses sujets le servaient volontiers, paraissant même s'honorer d'être sous son autorité, peut-être était-ce parce qu'il leur semblait qu'en affirmant la grandeur innée et essentielle d'un seul homme ils faisaient valoir leur propre qualité humaine. Ils n'étaient pas plus de deux cents, cow-boys, jardiniers, artisans, leurs femmes et leurs enfants. Ce n'était qu'un tout petit royaume. Et pourtant il ne fallut à Falk que quelques jours pour acquérir la certitude que s'il n'avait eu aucun sujet et s'il avait vécu tout à fait seul le Prince du Kansas n'en eût pas moins été prince. Là encore, c'était une question de qualité humaine.

Ce curieux phénomène, le fait que cette principauté était une solide et authentique réalité, paraissait à Falk si captivant et l'absorbait à tel point qu'il en oublia presque, pendant des jours, l'existence du monde extérieur, ce monde dispersé, violent, incohérent où il avait si longtemps voyagé. Le treizième jour, après s'être entretenu avec Estrel, de leurs projets de départ en particulier, il lui fit part de son étonnement quant aux relations de l'Enclave avec le reste du monde.

— « Je croyais, » dit-il, « que les Shing ne souffraient pas de voir des hommes se poser en seigneurs. Pourquoi lui permettent-ils de régner sur son territoire, de se parer du titre de Prince ou de Roi ? »

— « Que leur importe ses divagations ? Cet Enclave du Kansas est un vaste territoire, mais désert et peu peuplé. Les Seigneurs d'Es Toch ont d'autres chats à fouetter. Je suppose qu'à leurs yeux ce type est comme un enfant bêta, vantard et jaseur. »

— « L'est-il à tes yeux ? »

— « Eh bien, tu as vu ce qui s'est passé hier quand nous avons été survolés. »

— « J'ai vu. »

Un aérocar – le premier que Falk eût jamais vu, mais il avait déjà entendu ce vrombissement – était passé juste au-dessus de la maison, assez haut pour rester en vue quelques minutes. Les gens du Prince s'étaient précipités dans les jardins en faisant un tintamarre de

casseroles et de claquettes, les chiens et les enfants avaient hurlé, et le Prince, planté sur un des balcons les plus hauts, avait solennellement fait éclater toute une série de pétards assourdissants avant que l'engin eût disparu dans le ciel brouillé de l'occident.

— « Ils n'ont pas plus de plomb dans la cervelle que les Basnasska, et le vieux est fou. »

Le Prince refusait de voir Estrel, soit, mais ses gens l'avaient traitée avec bonté ; Falk fut d'autant plus surpris de l'amertume que sa voix laissait percer. « Les Basnasska ont oublié les vieux usages de l'homme, » dit-il. « Ces gens-là se les rappellent peut-être trop bien. En tout cas, » ajouta-t-il en riant, « l'aérocar a filé. »

— « Mais ce n'est pas parce qu'ils lui ont fait peur, Falk, » dit-elle sérieusement ; on eût dit qu'elle voulait mettre son ami en garde contre un danger.

Il la regarda un moment. Il était manifeste que la dignité extravagante et poétique de ces pétards, qui conféraient à un aérocar de Shing la qualité d'une éclipse solaire, lui échappait entièrement. Lorsqu'on touche le fond de la misère humaine, pourquoi ne pas faire éclater un pétard ? Mais, depuis sa maladie et la perte de son talisman de jade, Estrel était anxieuse et sans joie, et leur séjour en ce lieu, si agréable à Falk, était pour elle une épreuve. Il était temps de partir. « Je vais parler au Prince de notre départ, » lui dit-il affectueusement. Et, la laissant là sous les saules piquetés de bourgeons vert jaunâtre, il traversa les jardins en direction de la demeure du souverain. Cinq chiens noirs aux longues pattes et aux lourdes épaules trottaient à ses côtés, lui faisant une garde d'honneur qui allait lui manquer lorsqu'il aurait quitté ce domaine.

Le Prince du Kansas était dans sa salle du trône ; il lisait. Le disque couvrant le mur est de la pièce brillait pendant le jour d'un doux éclat d'argent moiré, et c'était comme une lune domestique. Le trône lui faisait face, fait de bois pétrifié des déserts du Sud ayant subi un polissage. C'est seulement la première nuit que Falk avait vu le Prince sur son trône. Il était maintenant assis dans un des fauteuils placés près du chresmodrome, et derrière lui les fenêtres sans rideaux, hautes de six mètres, laissaient voir vers l'ouest les montagnes sombres couronnées de glace.

Le Prince leva son visage en lame de couteau et écouta ce que Falk avait à lui dire. En guise de réponse, il mit le doigt sur le livre qu'il lisait ; ce n'était pas une des bobines à projection magnifiquement décorées de son extraordinaire bibliothèque mais un petit manuscrit relié. « Connais-tu ce Canon ? »

Falk regarda le passage qu'il désignait et lut ce verset :

Ce qu'homme craint

doit être craint
ô désolation !
Point n'a encore
atteint ses bornes !

— « Je connais cela, Prince. Quand j'ai pris la route, j'avais ce livre dans mon sac. Mais je ne puis lire la page de gauche de votre exemplaire. »

— « Ce sont les caractères de la langue en laquelle ce texte fut écrit à l'origine, il y a cinq ou six mille ans – là langue de l'Empereur Jaune – mon ancêtre. Tu as donc perdu ce livre en cours de route ? Alors prends celui-ci. Mais tu le perdras aussi, vraisemblablement ; qui suit la Voie se fourvoie. Ô désolation ! Pourquoi, Opale, dis-tu toujours la vérité ? »

— « Je ne sais pas très bien. » En fait, Falk avait, peu à peu, pris la résolution de ne jamais mentir quel que fût son interlocuteur et si risqué qu'il pût lui sembler de dire la vérité. Mais pourquoi avait-il pris cette décision ? « C'est… faire le jeu de l'Ennemi que… d'employer ses propres armes. »

— « Son jeu ? Il l'a gagné depuis longtemps. Ainsi tu pars et tu nous quittes ? Eh bien, va. Il en est temps, certainement. Mais je garderai ta compagne un moment. »

— « Je lui ai promis de l'aider à retrouver les siens, Prince. »

— « Les siens ? » Le dur visage ténébreux du Prince se tourna vers Falk. « Pour qui la prends-tu ? »

— « C'est une Errante. »

— « Et moi une noix verte, et toi un poisson et ces montagnes un rôti de merde de mouton ! À ton gré. Dis la vérité, mais entends-la aussi. Cueille les fruits de mes vergers fleuris dans ta marche vers l'ouest, Opale, et bois le lait de mes mille puits à l'ombre de fougères géantes. N'est-ce pas un plaisant royaume que le mien ? Des mirages et de la poussière à l'infini jusqu'à la nuit de l'occident. Qu'est-ce donc qui t'attache à elle, le stupre ou la loyauté ? »

— « Nous avons fait ensemble tant de chemin. »

— « Méfie-toi de cette femme. »

— « Elle m'a secouru et soutenu ; nous sommes de bons compagnons. Nous avons confiance l'un dans l'autre… comment puis-je briser cette confiance ? »

— « Ô folie ! Ô désolation ! » dit le prince du Kansas. « Je te donne dix femmes pour t'accompagner jusqu'à la Cité du Mensonge, dix femmes avec des luths, des flûtes, des tambourins et des pilules contraceptives. Je te donne cinq amis sûrs munis de pétards. Je te donne un chien – oui, foi de Prince, un chien vivant d'une espèce

frappée d'extinction, qui sera ton meilleur compagnon. Sais-tu pourquoi les chiens n'ont pas survécu ? Parce qu'ils étaient loyaux, parce qu'ils étaient confiants. Va-t-en seul si tu es un homme ! »

— « Impossible ! »

— « Comme tu voudras. Notre jeu est terminé. » Le Prince se leva, se dirigea vers son trône sous le disque lunaire et s'assit. Il ne tourna pas la tête lorsque Falk voulut lui dire adieu.

6

N'ayant pour donner corps au mot « montagne » que le souvenir isolé d'un pic isolé, Falk s'était imaginé qu'il parviendrait à Es Toch sitôt qu'il aurait atteint les montagnes ; il ne s'était pas rendu compte qu'il lui faudrait escalader le faîte d'un continent. Les montagnes s'élevaient en crêtes successives ; jour après jour, les voyageurs poursuivaient leur lente ascension sur les hauteurs, mais leur but se dérobait devant eux, se situait toujours plus haut, toujours plus loin vers le sud-ouest. Parmi ces forêts, ces torrents, ces pentes de granite enneigées et souvent ennuagées, ils rencontraient parfois un petit village ou un campement. Il leur était souvent impossible de les éviter du fait qu'ils ne pouvaient suivre que le seul sentier qui les desservait. Ils passaient sans s'arrêter, sur les mulets que le Prince, cadeau princier, leur avait donnés à leur départ, et nul ne cherchait à leur faire obstacle. À en croire Estrel, les montagnards qui habitaient ces lieux, au seuil du domaine des Shing, étaient des gens défiants ; ils n'étaient pas plus accueillants qu'ils n'étaient agressifs envers les étrangers, et il valait mieux ne rien leur demander.

Il faisait encore bien froid pour camper dans les montagnes en ce mois d'avril, et ce fut un agréable interlude que leur unique étape nocturne dans un village – un trou : quatre maisons de bois au bord d'un torrent turbulent coulant dans un canyon à l'ombre de grands pics couronnés de nuées orageuses ; mais ce village avait un nom, Besdio, et Estrel se souvenait y avoir séjourné lorsqu'elle était petite. Ses habitants, dont certains avaient la peau claire et la chevelure fauve d'Estrel, n'échangèrent avec elle que des propos laconiques. Ils parlaient le langage des Errants. Falk n'avait pas appris ce dialecte occidental car il avait toujours parlé galactique avec son amie. Estrel ponctuait de gestes ses explications, tendant le bras vers l'est et vers l'ouest ; les montagnards acquiesçaient froidement de la tête, examinant Estrel sous toutes les coutures et ne regardant Falk que du coin de l'œil. Ils ne posaient guère de questions et offrirent de bonne grâce aux voyageurs le gîte et le couvert, mais avec cette froideur indifférente qui causait à Falk un vague malaise.

L'étable où ils devaient dormir était en tout cas bien chaude, de cette chaleur vivante émanant du bétail, des chèvres et de la volaille qui s'y trouvaient entassés en une fraternité soupirante, odorante et pacifique. Tandis qu'Estrel s'attardait à parler avec leurs maîtres dans la hutte principale, Falk se rendit à la vacherie pour s'y installer comme chez lui. Sur le fenil surmontant les cases du bétail, il se fit avec du foin un somptueux lit à deux places et y étala leurs couvertures. Quand vint Estrel, il était déjà à moitié endormi, mais il

se réveilla suffisamment pour faire cette remarque : « Tu arrives bien… je sens qu'on nous dissimule quelque chose, je ne sais pas quoi, mais je le sens. »

— « Ce n'est pas la seule chose que je sens. »

C'était la première fois que Falk entendait Estrel faire un semblant de plaisanterie, et il la regarda en trahissant quelque surprise. « Avoue que tu es heureuse d'approcher de la Cité, » dit-il. « Moi non, malheureusement. »

— « Pourquoi pas ? J'espère y retrouver ma famille ; et, sinon, les Seigneurs m'aideront. Et toi, tu y trouveras aussi ce que tu cherches et tu rentreras en possession de ton héritage. »

— « Mon héritage ? Ne suis-je pas à tes yeux un Décervelé ? »

— « Toi ? Jamais de la vie. Tu ne vas pas me dire, Falk, que, dans ton idée, ce sont les Shing qui ont manipulé ton cerveau ! Tu m'as dit ça un jour dans la plaine, et je n'ai pas compris immédiatement. Comment peux-tu croire que tu es un Décervelé ou tout bonnement un homme ? Tu n'es pas né sur cette Terre. »

Il l'avait rarement entendue parler d'un ton si péremptoire. Il fut réconforté par ces paroles, qui rejoignaient ses propres espérances, mais le seul fait qu'elle les eût prononcées n'était pas sans l'intriguer : elle était depuis si longtemps silencieuse et inquiète. Il vit alors quelque chose se balancer à un cordon de cuir suspendu à son cou. « Ils t'ont donné une amulette, » dit-il. C'était là la source de son optimisme.

— « Oui, » répondit-elle, glissant les yeux sur son pendentif d'un air satisfait. « Nos hôtes ont la même religion que moi. Tout ira bien pour nous maintenant. »

Falk s'en montra amusé, mais il était heureux que sa superstition apportât à Estrel un réconfort. Il s'endormit en sachant très bien qu'elle était éveillée, les yeux ouverts sur ces ténèbres saturées de la puanteur des animaux, de leur tendre haleine, de leur douce présence. Lorsque le coq chanta avant le lever du jour, Falk s'éveilla d'un œil et entendit Estrel murmurer des prières à son amulette dans la langue qu'il ne connaissait pas.

Reprenant la route, ils suivirent un sentier qui serpentait au sud des pics ennuagés. Il leur restait à franchir un dernier grand rempart de la montagne ; ils grimpèrent pendant quatre jours et l'air devint glacial et raréfié, le ciel bleu foncé ; le soleil d'avril étincelait sur le dos des nuages floconneux qui semblaient pâturer les prairies que les voyageurs dominaient de haut. Puis, lorsqu'ils parvinrent au col, le ciel s'assombrit et la neige se mit à tomber sur le roc nu, voilant les vastes pentes rouges et grises. Il y avait au col un refuge, et ils s'y blottirent avec leurs mulets jusqu'à ce que la neige cessât de tomber. Puis ils purent entamer la descente.

— « Le reste n'est plus qu'une promenade, » dit Estrel, se retournant pour regarder Falk par-dessus la croupe sautillante de sa mule et les oreilles ballottantes de l'autre monture ; et Falk lui sourit, mais il ressentait une appréhension qui ne faisait que croître à mesure qu'ils se rapprochaient d'Es Toch.

Le sentier qu'ils suivaient finit par s'élargir en une route ; ils virent des masures, des fermes, des maisons. Peu de gens car le temps était au froid et à la pluie, et l'on préférait rester enfermé chez soi. Les deux voyageurs avançaient au petit trot, seuls sous la pluie. À l'aube du troisième jour depuis le passage du col, le ciel était radieux ; après avoir chevauché quelques heures, Falk arrêta son mulet et regarda Estrel d'un air interrogateur.

— « Qui y a-t-il, Falk ? »

— « Nous sommes arrivés – c'est Es Toch, n'est-ce pas ? »

Le terrain s'était aplani tout autour d'eux, les montagnes ne formant plus qu'un décor circulaire de pics lointains, et les pâturages et labours ayant fait place à une suite ininterrompue de maisons. Il y avait des huttes, des cabanes, des masures, de grands ensembles, des auberges, des boutiques d'artisans dont les produits faisaient l'objet de trocs, des enfants partout, et, en une continuelle allée et venue, des gens sur la route, des gens sur les chemins de traverse, des gens à pied, à cheval, à dos de mulet, en aéroglisseur ; cela faisait beaucoup de monde, mais avec quelque chose d'insuffisant, quelque chose d'avachi dans cette activité, de négligé, de morne et pourtant coloré sous l'éclat de ce ciel d'un bleu intense comme on en voit le matin dans la montagne.

— « Nous sommes encore à environ deux kilomètres d'Es Toch. »

— « Mais alors, quelle est cette ville ? »

— « Ce sont les faubourgs de la Cité. »

Falk écarquillait les yeux, déconcerté et surexcité. La longue route qu'il avait suivie depuis sa demeure de la Forêt orientale aboutissait à cette rue ; c'était là, trop vite, le terme de son voyage. Comme ils chevauchaient leurs mulets au milieu de la rue, les gens les regardaient à la dérobée, mais personne ne s'arrêtait, personne ne leur adressait la parole. Les femmes détournaient la tête. Seuls certains enfants dépenaillés les dévisageaient, ou bien les montraient du doigt en criant quelque chose, puis s'enfuyaient pour disparaître dans une ruelle encombrée d'ordures ou derrière une cabane. Ce n'était pas ce que Falk avait imaginé ; mais qu'avait-il imaginé ?

— « Je n'aurais jamais cru qu'il y avait tant de monde sur la Terre, » dit-il enfin. « Ils pullulent autour des Shing comme des mouches sur du fumier. »

— « Les larves de mouches se plaisent sur le fumier, » dit Estrel sèchement. Puis, regardant Falk à la dérobée, elle tendit le bras pour

poser sa main légèrement sur celle de son compagnon. « Ce que tu vois ici, c'est le rebut et la racaille des parasites. Entrons dans la cité, la vraie Cité. Nous sommes venus de si loin pour la voir…»

Ils poursuivirent leur chevauchée, et bientôt ils découvrirent, dressés au-dessus des toits de masures, les murs sans ouvertures de hautes tours vertes étincelant au soleil.

Falk avait le cœur battant ; et il remarqua qu'Estrel parla un moment à l'amulette qu'on lui avait donnée à Besdio.

— « Nous ne pouvons pas entrer dans la ville à dos de mulet, » dit-elle. « Nous n'avons qu'à laisser ici nos montures. » Ils s'arrêtèrent chez un loueur de chevaux. Estrel lui parla un moment d'un ton persuasif dans la langue du pays, et, lorsque Falk lui demanda ce qu'elle avait sollicité, elle lui répondit : « Je l'ai prié de garder nos mulets comme caution. »

— « Caution ? »

— « Si nous ne payons pas leur pension, il les gardera pour lui. Tu n'as pas d'argent, que je sache. »

— « Non, » dit Falk piteusement. Non seulement il n'avait pas d'argent mais jamais il n'en avait vu ; et, s'il existait un mot pour désigner la chose en galactique, ce mot n'avait pas d'équivalent dans son dialecte de la Forêt.

L'écurie était la dernière maison en bordure d'un terrain couvert de moellons et d'ordures, espace séparant les faubourgs miteux d'une longue et haute muraille de blocs de granite. Il n'existait qu'une porte d'entrée donnant accès à Es Toch pour les piétons, et elle était encadrée par deux grands piliers coniques. Sur celui de gauche était gravée une inscription en galactique : RESPECTONS LA VIE. Sur le pilier de droite figurait un texte plus long en caractères inconnus de Falk. L'entrée n'était pas gardée et on ne voyait personne la franchir.

— « La colonne du Mensonge et la colonne du Mystère, » dit Falk tout haut tandis qu'il passait entre elles. Il refusait de s'en laisser imposer. Mais, lorsqu'il fut entré dans Es Toch et qu'il vit cette cité, il s'arrêta, le souffle coupé.

La cité des Seigneurs de la Terre était bâtie sur les deux bords d'un canyon, formidable fissure taillée dans la montagne, étroite, fantastique, terrifiante, avec ses murs noirs rayés de vert qui plongeaient verticalement de huit cents mètres de haut jusqu'à de ténébreuses profondeurs où coulait le ruban d'argent pailleté d'un torrent. Sur les bords mêmes du gouffre se dressaient les tours de la cité, qui semblaient à peine reposer sur le sol et qui étaient reliées à travers le canyon par des travées de pont d'un dessin délicat. Tours, routes et ponts se terminaient, limités par le mur d'enceinte, juste avant un coude vertigineux du canyon. Des hélicoptères à pales diaphanes rasaient l'abîme, et des glisseurs scintillaient le long des

rues et des ponts élancés que Falk entrevoyait. Le soleil venait seulement de sortir des pics massifs dressés à l'est, et c'est à peine s'il semblait projeter des ombres ; les grandes tours brillaient d'un éclat translucide.

— « Viens, » dit Estrel, précédant Falk d'un pas, l'œil brillant. « Tu n'as rien à craindre ici. »

Il la suivit. Il n'y avait personne dans la rue qui descendait entre des édifices relativement bas vers les tours se dressant au bord du gouffre. Il se retourna pour jeter un coup d'œil à la porte de la Cité, mais il ne voyait plus d'ouverture entre les piliers.

— « Où allons-nous ? »

— « Je connais un endroit, une maison que fréquente ma famille. » Elle lui prit le bras. Jamais encore elle n'avait eu ce geste depuis tant de temps qu'ils voyageaient ensemble. Elle s'accrochait à Falk et tenait les yeux baissés tandis qu'ils descendaient la longue rue en zigzag. Sur leur droite les édifices s'élevaient de plus en plus haut à mesure qu'ils approchaient du cœur de la Cité, et à gauche, sans mur ni parapet, la gorge vertigineuse plongeait vers les ténèbres, abrupte faille noire entre les hautes tours lumineuses.

— « Mais s'il nous faut de l'argent ici ? »

— « On fera pour nous le nécessaire. »

Des glisseurs passaient, dont les occupants portaient des vêtements étranges aux couleurs vives ; en haut des édifices aux murs vertigineux étaient ménagées des corniches d'atterrissage qui grouillaient d'hélicoptères aux mille reflets. Un aérocar, bourdonnant à une grande altitude au-dessus de la gorge, s'élevait dans le ciel.

— « Est-ce que ce sont tous… des Shing ? »

— « Pas tous. »

Inconsciemment, Falk avait la main sur son laser. Estrel lui dit sans le regarder mais en ébauchant un sourire : « Ne joue pas avec ça ici, Falk. Tu es venu à Es Toch pour retrouver ta mémoire, et non pour la perdre. »

— « Où allons-nous, Estrel ? »

— « Ici. »

— « Ici ? Mais c'est un palais ! »

La lumineuse façade verdâtre, sans fenêtres, parfaitement lisse, se dressait vers le ciel. Une entrée carrée était ouverte devant le couple.

— « Je suis connue ici. N'aie pas peur. Viens donc avec moi. »

Estrel s'accrochait au bras de Falk. Il hésita. Se retournant pour jeter un regard sur la rue qu'ils avaient suivie, il vit – et pour la première fois – plusieurs hommes à pied ; ils s'avançaient vers le couple comme en flânant. Se sentant surveillé, Falk en fut effrayé. Il entra avec Estrel dans l'édifice par un portail à double porte coulissante qui s'ouvrit à leur approche. Il n'était pas plus tôt entré

qu'il fut immobilisé par le sentiment de s'être fourvoyé, d'avoir commis une erreur monstrueuse. « Où sommes-nous, Estrel ?…»

C'était un haut vestibule baignant dans une épaisse lumière verdâtre, pâle comme celle d'une grotte sous-marine ; sur ce vestibule donnaient des entrées et des corridors, lesquels livraient passage à des hommes qui se hâtaient vers Falk. Estrel s'était détachée de lui. Dans sa panique, il se tourna vers la porte par laquelle il était entré : elle était fermée. Elle n'avait pas de poignée. De vagues formes humaines firent irruption dans la salle, courant vers Falk et hurlant. Il s'adossa à la porte close et chercha son laser. Il avait disparu. Il était aux mains d'Estrel. Elle se tenait derrière les hommes qui étaient en train de l'encercler, et, comme il tentait de percer leur cordon, était empoigné, se débattait, était maîtrisé, il entendit un moment un bruit qu'il n'avait encore jamais entendu ; le rire d'Estrel.

Un son désagréable résonna aux oreilles de Falk ; un goût métallique lui emplit la bouche. La tête lui tourna lorsqu'il essaya de la soulever ; il voyait double et avait l'impression de n'être pas libre de ses mouvements. Il ne tarda pas à se rendre compte qu'il revenait à lui après avoir perdu connaissance, et il crut d'abord que, s'il ne pouvait bouger, c'est parce qu'il avait été blessé ou drogué. Puis il s'aperçut que ses poignets étaient entravés par une courte chaîne, ses chevilles aussi. Mais son étourdissement ne faisait qu'empirer. Il entendit bientôt une grosse voix retentir à ses oreilles, répétant indéfiniment le même mot : *ramarren, ramarren, ramarren.* Il se tortilla et hurla, comme pour essayer d'échapper à cette voix tonitruante qui l'emplissait de terreur. Des éclairs jaillirent devant ses yeux et, dans le hurlement qui résonnait dans sa tête, il entendit quelqu'un crier avec sa propre voix : « Je ne suis pas…»

Lorsqu'il reprit de nouveau connaissance, tout était parfaitement silencieux. Falk avait mal à la tête et il n'y voyait pas encore très clairement ; mais il n'avait plus d'entraves aux bras et aux jambes, si tant est qu'il en ait jamais eues, et il se savait protégé, bien soigné, à l'abri du danger, tendrement aimé. Il allait bientôt recevoir la visite des siens, et tout ce qu'il avait à faire pour lors était de se reposer et de dormir, de dormir et de se reposer tandis que le doux et profond silence lui murmurait tendrement dans la tête *marren – marren – marren.*

Il s'éveilla. Cela lui prit un bon moment, pourtant il parvint non seulement à s'éveiller mais à s'asseoir. Il souffrait d'une violente migraine et dut s'enfouir un moment la tête dans les bras pour surmonter le vertige causé par ce mouvement. Première impression : il était assis sur le plancher d'une certaine pièce, un plancher qui lui semblait tiède et mou, un peu comme le flanc d'un gros animal. Puis il

leva les yeux, mit au point sa vision binoculaire, et regarda autour de lui.

Il était seul, au milieu d'une pièce d'une si terrifiante étrangeté qu'il fut un moment repris par le vertige. Pas de mobilier. Mur, plancher et plafond étaient tous de la même matière translucide qui paraissait douce et ondulante comme l'auraient été plusieurs épaisseurs d'un voile vert pâle, mais qui était résistante et lisse au toucher. D'étranges ciselures, gaufrures ou arêtes formaient sur le plancher toute une ornementation, mais elles se révélaient inexistantes lorsque la main les explorait ; ou bien c'était des leurres, ou bien ces motifs apparaissaient par transparence sous la surface lisse du plancher. Les angles des murs étaient déformés par des illusions optiques, contre-hachures et pseudo-parallèles utilisées comme décorations ; il fallait un effort de volonté pour remettre à angle droit les coins de mur, et cet effort était peut-être illusoire car il se pouvait, après tout, que les murs ne se coupassent pas à angle droit. Mais ce qui déroutait Falk, plus que tout le raffinement fallacieux de cette décoration, c'était le fait que toute la pièce fût translucide. Vaguement, comme s'il la regardait à travers les eaux très vertes d'un lac profond, il vit sous ses pieds une autre pièce. Et sur sa tête une tache de lumière qui était peut-être la lune, voilée et verdie par l'écran d'un ou de plusieurs plafonds. L'un des murs laissait filtrer assez distinctement des filets et des taches de clarté, et Falk put discerner certains trajets lumineux, ceux des phares d'hélicoptères et d'aérocars. Les trois autres murs ne laissaient passer que beaucoup plus faiblement les lumières du dehors, tamisées qu'elles étaient par d'autres murs, d'autres corridors et d'autres pièces de l'édifice. Des formes se mouvaient dans ces autres pièces. Falk les voyait sans pouvoir les identifier : physionomies, vêtements, couleurs, dimensions, tout était estompé. Quelque part dans les vertes profondeurs une tache d'ombre s'éleva soudain, devint moindre, plus verte, plus pâle, et s'évanouit dans ce trouble labyrinthe. Voir sans distinguer, être seul sans être caché des regards. C'était d'une beauté extraordinaire, ce chatoiement de lumières et de formes filtrées par une suite d'écrans verts rudimentaires, et c'était extraordinairement troublant.

Tout à coup, sur un coin relativement clair du mur le plus proche de Falk, il entrevit une forme mouvante. Il se tourna promptement et, frappé de terreur, vit enfin quelque chose de net et de bien distinct : un visage – un visage couturé de cicatrices, farouche, effaré, percé de deux yeux jaunes inhumains.

— « Un Shing ! » murmura-t-il épouvanté. Le visage le narguait, les lèvres terribles dessinaient les mots *un Shing* en une mimique muette, et Falk comprit qu'il se trouvait face à son propre reflet.

Il se leva, le corps raide, se dirigea vers le miroir et passa la main

dessus pour s'assurer que c'était bien un miroir ; il était à moitié caché dans un cadre façonné que l'on avait peint afin qu'il parût plus plat qu'il n'était en réalité.

Mais Falk se détourna du miroir car il entendait une voix. De l'autre côté de la pièce, un peu floue dans la lumière faible et uniforme provenant de sources cachées, mais tout de même assez substantielle, se dressa une forme humaine. Bien qu'il n'existât pas d'entrée apparente, un homme était entré ; immobile, il regardait Falk. Il était très grand, drapé dans une cape, une sorte de toge blanche, la tête chenue, le regard limpide, sombre, pénétrant. L'homme parlait ; sa voix profonde était d'une grande douceur.

— « Sois ici le bienvenu, Falk. Il y a beau temps que nous t'attendons, que nous guidons tes pas et assurons ta protection. » La pièce se fit plus lumineuse, il y rayonnait une pure clarté. La voix profonde contenait une note d'exaltation. « Chasse la peur et sois le bienvenu parmi nous, ô Messager ! Les jours sombres sont derrière toi, et devant toi la route qui te conduira là où tu es né ! » La lumière devenait de plus en plus éclatante ; Falk finit par en être aveuglé, il cligna des yeux plusieurs fois, et, lorsqu'il essaya de porter son regard vers son interlocuteur, il s'aperçut qu'il avait disparu.

Il lui vint à l'esprit ces mots qu'il avait entendus des mois auparavant de la bouche d'un vieil homme dans la Forêt : *la nuit atroce des brillantes lumières d'Es Toch.*

Il était décidé à ne plus se laisser manipuler, droguer, abuser. Il avait été idiot d'entrer là, et il n'en sortirait certainement pas vivant ; mais on ne se jouerait pas de lui. Il se mit à la recherche de la porte cachée afin de suivre cet homme. Une voix venue du miroir lui dit : « Un moment, Falk. Les illusions ne sont pas toujours des mensonges. Tu cherches la vérité. »

Le mur sembla se fendre, s'ouvrit pour former une porte. Deux personnages entrèrent. L'un, petit et frêle, marchait à grands pas ; il portait des chausses munies d'une brayette voyante, un justaucorps, un bonnet ajusté. Le second, plus grand, était vêtu d'une lourde toge et marchait à pas mignards, avec des attitudes de danseur ; de longs cheveux noirs à reflet pourpre lui flottaient jusqu'à la taille. Elle dit – il dit, plutôt, car sa voix était grave, si douce fût-elle : « Nous sommes filmés, tu sais, Strella. »

— « Je sais, » dit le petit personnage avec la voix d'Estrel. Ni l'un ni l'autre ne daignaient jeter sur Falk le moindre regard. Ils se comportaient comme s'ils avaient été seuls. « Continuez, Kradgy, que vouliez-vous me dire ? »

— « J'allais te demander pourquoi cela t'a pris si longtemps. »

— « Si longtemps ? Vous êtes injuste, Seigneur. Comment aurais-je pu le dépister dans la Forêt qui s'étend à l'est de Shorg ? – c'est le

désert le plus désert. Les animaux, ces abrutis, ne m'étaient d'aucun secours ; tout ce qu'ils savent faire de nos jours, c'est de rabâcher la Loi. Lorsque vous avez fini par me larguer le détecteur, j'étais à trois cents kilomètres au nord de l'homme à détecter. Lorsque je suis arrivé à sa hauteur, il marchait droit vers le territoire des Basnasska. Vous savez que le Conseil leur a fourni des avibombes et autres engins pour leur permettre de réduire le nombre des Vagabonds et des Soliapachim. Si bien qu'il m'a fallu m'introduire dans cette tribu répugnante. Vous n'avez pas entendu mes comptes rendus ? J'en ai envoyé tout le long du chemin, jusqu'au jour où j'ai perdu mon transmetteur en traversant une rivière au sud de l'Enclave du Kansas. Et ma mère m'en a donné un autre à Besdio. Je suppose que mes comptes rendus sont conservés sur bandes. »

— « Je n'écoute jamais les comptes rendus. En tout cas, c'était autant de temps perdu et de risques inutilement courus puisque tu n'as même pas réussi, depuis des semaines, à lui apprendre à ne pas nous craindre. »

— « Estrel ! » cria Falk, « Estrel ! »

Frêle et grotesque en son travesti, Estrel ne se retourna pas, sourde à cet appel. Elle continua à parler à l'homme en toge. Suffoquant de honte et de colère, Falk cria le nom d'Estrel, puis s'avança à grands pas et la saisit à l'épaule – mais ses mains se fermèrent sur le vide : il n'y avait plus rien là qu'une tache de lumière suspendue dans l'air, une lueur colorée et vacillante qui s'évanouit.

La fente était restée ouverte dans le mur, et par cette fente Falk regarda dans la pièce voisine. Estrel était là avec l'homme en robe ; ils lui tournaient le dos. Falk murmura le nom d'Estrel, et elle se retourna pour le regarder – droit dans les yeux, sans triomphe et sans honte, avec ce regard calme, détaché, indifférent qu'elle avait eu pour lui tout le long du chemin.

— « Pourquoi… pourquoi m'as-tu menti ? » dit-il. « Pourquoi m'as-tu amené ici ? » Il en connaissait la raison ; il savait ce qu'il était et avait toujours été aux yeux d'Estrel. Ce n'était pas son intellect qui parlait, mais son amour-propre et sa loyauté, qui ne pouvaient, de prime abord, supporter ni admettre la vérité.

— « J'étais chargée de t'amener ici – conformément à tes désirs. »

Falk fit un effort pour se ressaisir. Rigide, sans faire un mouvement en direction d'Estrel, il lui demanda :

— « Es-tu une Shing ? »

— « J'en suis un, » dit l'homme en robe avec un sourire affable. « Je suis un Shing. Tous les Shing sont des menteurs. Suis-je donc un Shing qui te ment, auquel cas, naturellement, je ne suis pas un Shing, mais un non-Shing qui ment ? Ou bien est-ce un mensonge de dire que tous les Shing mentent ? Mais je suis un Shing, c'est vrai ; et je mens,

c'est vrai. Les Terriens et autres animaux pratiquent aussi le mensonge, on en cite de nombreux cas ; les lézards changent de couleur, les insectes se déguisent en brindilles et les flots font le mort en prenant l'aspect de cailloux ou de sable suivant le fond sur lequel ils reposent. Dis donc, Strella, celui-ci est encore plus stupide que le gamin ! »

— « Non, Seigneur Kradgy, il est très intelligent, » répondit Estrel de sa voix douce et neutre. Elle parlait de Falk comme un être humain parle d'un animal.

Immobile, silencieux, Falk regardait cette femme qui avait marché, mangé, couché à ses côtés – qui avait dormi dans ses bras. Estrel et son partenaire étaient eux aussi silencieux et figés, comme s'ils avaient attendu de lui un signal pour continuer le spectacle.

Estrel n'inspirait à Falk ni ressentiment, ni d'ailleurs aucun sentiment. Elle n'était plus rien pour lui qu'un peu d'air, une tache de lumière, un reflet dansant. Tout ce qu'il éprouvait, c'était envers lui-même qu'il le ressentait : il était malade d'humiliation, il en était malade physiquement parlant.

Va tout seul, Opale, lui avait dit le prince du Kansas. Va tout seul, lui avait dit Hiardan l'Apiculteur. Va tout seul, lui avait dit le vieux Percipient de la Forêt. Va tout seul, mon fils, lui avait dit Zove. Qui sait combien d'autres hommes l'auraient guidé utilement, l'auraient aidé dans sa quête, l'auraient armé de connaissances s'il avait traversé seul la Prairie ? Qui sait combien il aurait pu apprendre s'il ne s'était pas laissé guider par Estrel, s'il n'avait pas cru en sa bonne foi.

Il ne savait plus rien, sauf qu'il avait été d'une bêtise insondable et qu'Estrel lui avait menti. Elle lui avait menti depuis le premier jour, sans désemparer, depuis le moment où elle avait prétendu être une Errante – non, avant cela : depuis le moment où, voyant Falk pour la première fois, elle avait fait semblant de tout ignorer de son identité et de sa nature. Elle les connaissait bel et bien et elle avait été chargée de faire en sorte qu'il parvînt à Es Toch – et peut-être de contrecarrer l'influence qu'avaient pu avoir, ou que pourraient avoir sur son esprit ceux qui haïssaient les Shing. La regardant d'une pièce à l'autre, Falk broyait du noir. Pourquoi, se demandait-il, avait-elle maintenant cessé de lui mentir ?

— « Que t'importent à présent mes paroles ? » dit Estrel comme si elle avait lu la pensée de Falk.

Peut-être l'avait-elle lue effectivement. Ils n'avaient jamais, entre eux, recouru au langage télépathique. Mais si c'était une Shing, avec les pouvoirs mentaux que les hommes prêtaient aux Shing et dont l'étendue était matière à rumeurs et à spéculations, elle avait très bien pu se brancher sur son cerveau pendant tout le voyage, des semaines durant. Comment le savoir ? Inutile de le lui demander.

Falk entendit un bruit derrière lui. Il se retourna et vit deux nouveaux personnages à l'autre bout de la pièce, près du miroir. Ils portaient robe noire et cagoule blanche et étaient deux fois plus grands que des hommes de taille normale.

— « Tu te laisses trop facilement berner, » dit l'un des géants.

— « Il faut que tu saches qu'on s'est payé ta tête, » dit l'autre.

— « Tu n'es qu'une moitié d'homme. »

— « Une moitié d'homme ne peut connaître toute la vérité. »

— « Qui sème la haine récolte moquerie et duperie. »

— « Qui sème la mort devient outil décervelé. »

— « D'où viens-tu, Falk ? »

— « Qu'es-tu, Falk ? »

— « Où es-tu, Falk ? »

— « Qui es-tu, Falk ? »

Les deux géants levèrent leurs cagoules pour montrer qu'il n'y avait rien dedans que de l'ombre, reculèrent jusqu'au mur, le traversèrent et s'évanouirent.

Estrel se précipita vers Falk, venue de la pièce voisine ; elle se jeta à son cou, se serra contre lui, l'embrassa avidement, désespérément. « Je t'aime. Je t'aime depuis le moment où je t'ai vu pour la première fois. Fais-moi confiance, Falk, fais-moi confiance ! » Puis, tandis qu'elle gémissait encore « Fais-moi confiance, » une force puissante et invisible l'arracha des bras de Falk, et cette force était comme un grand vent qui tourbillonnait, qui chassait Estrel vers le mur, lui faisait traverser une issue en forme de fente, qui se refermait silencieusement sur elle comme se referme une bouche.

— « Te rends-tu compte, » dit le grand mâle dans la pièce voisine, « que tu es sous l'empire de drogues hallucinogènes. » Dans sa voix basse, mais qui articulait bien les mots, perçait une note de sarcasme blasé. « C'est à soi-même qu'il faut se fier le moins, hein ? » Sur ce, il leva ses longues robes et urina copieusement ; puis il s'en alla d'un pas tranquille en ajustant ses vêtements et en lissant sa longue chevelure flottante.

Falk vit le plancher verdâtre de la pièce absorber l'urine graduellement, jusqu'à épuisement.

Les côtés de la porte se rapprochaient très lentement, la fente allait se fermer. C'était la seule issue hors de cette pièce où il était pris au piège. Secouant sa torpeur, il s'élança et traversa la fente avant qu'elle ne se fermât. Il se trouvait dans la pièce où avaient été Estrel et son partenaire, et elle était identique à celle qu'il venait de quitter, peut-être un peu plus petite et plus sombre. Une porte était ouverte dans le mur opposé, mais la fente se fermait très lentement. Il se précipita vers elle, la traversa et se trouva dans une troisième pièce identique aux autres, peut-être un peu plus petite et plus sombre. La

fente du mur d'en face se fermait très lentement, et il la traversa précipitamment pour se trouver dans une autre pièce, plus petite et plus sombre que la précédente, d'où il se faufila dans une autre pièce petite et sombre, d'où il se glissa dans un petit miroir sombre où il tomba à la renverse. Malade de peur, il hurla en direction de la lune blanche et balafrée, qui le regardait avec de grands yeux.

Lorsque Falk se réveilla, il se sentait reposé, le corps vigoureux mais l'esprit trouble ; il était dans un lit confortable en une pièce claire sans fenêtres. Il s'assit ; ce fut comme un signal : deux hommes surgirent de derrière une cloison, de grands hommes à l'aspect ahuri et bovin. « Salut, Seigneur Agad ! Salut, Seigneur Agad ! » dirent-ils l'un après l'autre, et ils ajoutèrent : « Suivez-nous, s'il vous plaît. » « Suivez-nous, s'il vous plaît. » Falk se leva, tout nu, prêt à se battre – la seule chose dont il avait alors un souvenir clair, c'était la lutte dont il était sorti vaincu dans le hall d'entrée du palais – mais les deux hommes n'étaient pas agressifs. « Venez, s'il vous plaît, » répétaient-ils l'un après l'autre, et Falk les suivit. Sous leur conduite, toujours nu, il sortit de la chambre, suivit un long corridor vide, traversa un hall aux murs garnis de miroirs, monta ce qui lui parut d'abord un escalier mais était en réalité, constata-t-il, une rampe peinte de manière à imiter un escalier, puis ce furent de nouveaux corridors et de nouvelles rampes, et enfin il entra dans une vaste pièce meublée aux murs d'un vert bleuâtre, dont l'un était illuminé par le soleil. Un des hommes s'arrêta au seuil de la pièce, l'autre y entra avec Falk.

— « Voici des vêtements, à manger et à boire. Alors vous… vous mangez et buvez. Alors vous… alors vous demandez ce qu'il vous faut. Ça va ? » Il ne cessait de regarder Falk avec de grands yeux, mais sans paraître s'intéresser à lui particulièrement.

Il y avait une cruche d'eau sur la table, et Falk commença par boire tout son soûl car il avait grand soif. Il parcourut des yeux la pièce où il était, étrange et plaisante avec ses meubles en lourd plastique cristallin et ses murs translucides sans ouvertures, puis il examina son garde, son serviteur avec curiosité. C'était un grand gaillard au visage inexpressif, avec un pistolet à la ceinture.

— « Que dit la Loi ? » demanda Falk impulsivement.

Docilement et sans manifester de surprise, le gaillard aux yeux écarquillés répondit : « Tu ne tueras pas. »

— « Et ce pistolet ? »

— « Ah ! ce pistolet : c'est fait pour paralyser, pas pour tuer, » dit le garde ; et il se mit à rire. Les modulations de sa voix étaient arbitraires, sans lien avec le sens de ses paroles, et il y eut une courte pause entre les mots qu'il prononça et le rire dont il les ponctua. « Maintenant, mangez, buvez, nettoyez-vous. Voici de bons vêtements. Vous voyez, des vêtements. »

— « Êtes-vous un Décervelé ? »

— « Non. Je suis le Capitaine de la garde du corps des Vrais Seigneurs, et je suis branché sur l'ordinateur numéro huit. Maintenant, mangez, buvez, nettoyez-vous. »

— « Oui, à condition que vous sortiez d'ici. »

Une pause brève. « Ah oui ! très bien, Seigneur Agad, » dit le Capitaine, et il se remit à rire comme si on le chatouillait. Peut-être cela le chatouillait-il quand l'ordinateur parlait par l'intermédiaire de son cerveau. Il se retira. Falk voyait les lourdes formes floues de ses deux gardes à travers la cloison. Ils étaient postés de chaque côté de la porte du corridor. Falk trouva le cabinet de toilette et se lava. Des vêtements propres étaient étalés sur le grand lit moelleux qui occupait une extrémité de la pièce ; c'étaient de longues robes amples avec une orgie de motifs rouges, magenta et violets. Falk les examina avec répugnance, puis les revêtit. Son sac tout déformé était placé sur la table de plastique vitreux serti d'or ; son contenu était apparemment intact, mis à part vêtements et pistolets, qui avaient disparu. Un repas était servi, et il avait faim. Il n'avait aucune idée du temps qui avait pu s'écouler depuis que les portes de cette maison s'étaient refermées sur lui, mais, à en juger par sa faim, ce n'était pas tout récent : il s'attaqua donc à son repas. La nourriture lui paraissait bizarre, très relevée, trafiquée, épicée, falsifiée, mais il ingurgita le tout et chercha la suite. Comme il n'y avait pas de suite et qu'il avait fait tout ce qu'on lui avait demandé, il entreprit une inspection plus minutieuse de sa chambre. Ne voyant plus à travers le mur vert-bleu semi-transparent les ombres floues de ses gardes, il se préparait à en rechercher le pourquoi lorsqu'il s'arrêta net. La fente verticale à peine visible de la porte s'élargissait, laissant entrevoir une ombre derrière elle. Elle s'ouvrit en un long ovale à axe vertical, qui livra passage à un nouveau personnage.

Falk crut d'abord que c'était une jeune fille, puis il vit que c'était un garçon d'environ seize ans. Il était, comme Falk lui-même, habillé de longues robes flottantes. S'arrêtant à une certaine distance de Falk, il tendit les mains, paumes en haut, et débita tout un torrent de charabia.

— « Qui es-tu ? »

— « Orry, » dit le jeune homme, « Orry ! » et il se remit à baragouiner. Il avait l'air frêle et surexcité ; sa voix tremblait d'émotion. Il se laissa enfin tomber sur les genoux et inclina bien bas la tête, et, bien qu'il n'eût jamais vu faire ce geste, Falk ne pouvait se méprendre sur sa signification ; c'était, dans sa forme pleine et originelle, le salut dont il n'avait rencontré, chez les Apiculteurs et les sujets du prince du Kansas, que certains vestiges, certains résidus.

— « Parle en galactique, » dit Falk avec violence, inquiet et

traumatisé. « Qui es-tu ? »

— « Je suis Har Orry, prech Ramarren, » murmura le jeune homme.

— « Lève-toi. Que fais-tu à genoux ? Je ne… Tu me connais ? »

— « Prech Ramarren, ne vous souvenez-vous pas de moi ? Je suis Orry, le fils de Har Weden. »

— « Quel est mon nom ? »

Le garçon leva la tête, et Falk le dévisagea – il regarda surtout ses yeux, qui le fixaient. Ils étaient d'une couleur d'ambre gris ; mise à part la grande pupille sombre, seul l'iris jaunâtre était visible, sans blanc apparent ; c'étaient comme les yeux d'un chat ou d'un cerf, et Falk n'en avait jamais vu de semblables, sauf, tout récemment, les siens dans un miroir.

— « Vous avez nom Agad Ramarren, » dit le garçon, effrayé et subjugué.

— « Comment le sais-tu ? »

— « Je… je l'ai toujours su, prech Ramarren. »

— « Es-tu de ma race ? Sommes-nous de la même espèce ? »

— « Je suis le fils de Har Weden, prech Ramarren ! Je vous le jure ! »

Les yeux d'or à reflets gris de l'adolescent se mouillèrent de larmes un moment. Falk lui-même avait toujours eu tendance à réagir aux émotions par un bref afflux de larmes ; Œil de Daim lui avait jadis fait la leçon parce qu'il en éprouvait de la gêne : ce n'était là, selon toute apparence, lui disait-elle, qu'une réaction purement physiologique et vraisemblablement propre à sa race.

Falk avait été la proie d'un tel désarroi, d'une telle désorientation depuis son arrivée à Es Toch, qu'il se trouvait mal armé pour interroger et juger cette dernière apparition. Une partie de son cerveau lui disait : *c'est exactement ce qu'ils veulent : t'amener par un total désarroi à une totale crédulité.* Il en était au point de ne pas savoir si Estrel – Estrel qu'il connaissait si bien et qu'il aimait si loyalement – était une amie ou une Shing, ou un outil des Shing, si elle lui avait jamais dit la vérité ou si elle lui avait jamais menti, si elle était prise au piège avec lui ou si elle l'y avait attiré. Il se rappelait un rire ; il se rappelait aussi une étreinte désespérée, des paroles dites à voix basse… Et maintenant, que penser de ce garçon qui le regardait avec une crainte respectueuse et un air peiné, de ces yeux fantasmagoriques semblables à ceux de Falk lui-même : se transformerait-il, s'il le touchait, en taches lumineuses ? Répondrait-il par des mensonges aux questions qui lui seraient posées, ou dirait-il la vérité ?

Au milieu de tant d'illusions, d'erreurs et de duperies, Falk décida que la seule voie qu'il pût suivre était celle qu'il avait suivie depuis qu'il avait quitté Zove pour prendre la route. Il regarda de nouveau le

jeune homme et lui dit la vérité.

— « Je ne te reconnais pas. Je devrais peut-être me souvenir de toi, mais il n'en est rien parce que le champ de ma mémoire se limite aux quatre ou cinq dernières années. » Falk s'éclaircit la voix, se tourna pour s'asseoir sur une des hautes chaises à longs pieds grêles qui s'offraient à lui, et fit signe au garçon de l'imiter.

— « Vous… ne vous souvenez pas de Werel ? »

— « Qui est Werel ? »

— « C'est chez nous, notre *monde.* »

Ce fut un choc pour Falk, et il se tut.

— « Vous rappelez-vous le… le voyage qui nous a conduits ici, prech Ramarren ? » balbutia le jeune homme. Il y avait une note incrédule dans sa voix ; il paraissait n'avoir pas bien saisi ce que Falk lui avait dit. Et aussi un élan frémissant contenu par un sentiment de respect ou de crainte.

Falk fit non de la tête.

Orry répéta sa question avec une variante : « Vous n'avez tout de même pas oublié notre voyage vers la Terre, prech Ramarren ? »

— « Si. Quand a-t-il eu lieu ? »

— « Cela fait six années terriennes… Excusez-moi, je vous prie, prech Ramarren. Je ne savais pas… J'étais sur la côte de Californie, et on m'a fait venir ici par aérocar automatique ; le robot ne m'a pas dit ce qu'on me voulait. Et puis le Seigneur Kradgy m'a informé qu'un des membres de notre expédition avait été retrouvé, et j'ai pensé… Mais il ne m'a rien dit de votre… perte de mémoire… Alors vous vous rappelez… Seulement… seulement la Terre ? »

Le garçon semblait quêter un démenti. « Je ne me rappelle que la Terre, » dit Falk, résolu à ne pas *se* laisser influencer par l'émotion de son interlocuteur, ou sa naïveté, ou la candeur puérile de son visage et de sa voix. Il lui fallait partir du postulat que cet Orry n'était pas ce qu'il paraissait être.

Et s'il était ce qu'il paraissait être ?

Je ne serai plus leur dupe, pensa Falk, amer.

Tu le seras, répliqua une autre partie de son esprit ; tu seras leur dupe s'ils veulent te duper, que tu le veuilles ou non. Si tu ne poses pas de questions à ce garçon de peur d'en recevoir une réponse mensongère, alors c'est le mensonge qui gagne la partie, et tu n'auras rien tiré de tout ton voyage – rien que silence, moquerie et dégoût. Tu voulais savoir quel est ton nom. Il te donne un nom – accepte-le !

— « Veux-tu me dire qui… qui nous sommes ? »

Le jeune homme, tout heureux, se remit à parler dans son charabia, puis s'interrompit en voyant, à son regard, que Falk ne le comprenait pas. « Vous ne savez plus parler kelshak, prech Ramarren ? » Son ton était presque plaintif.

Falk fit un signe de tête négatif. « C'est ta langue natale ? »

— « Oui, » dit le garçon, et il ajouta timidement : « La vôtre aussi, prech Ramarren. »

— « Comment dit-on *père* en kelshak ? »

— « Hiowech. Ou Wawa… pour les bébés. » L'ombre d'un sourire candide passa sur le visage d'Orry.

— « Comment appellerais-tu un vieillard à qui tu dois le respect ? »

— « Il y a pour ça beaucoup de noms… des noms de la même famille… Prevwa, kioinap, ska n-gehov… Attendez, je réfléchis, prechna. Cela fait si longtemps que je n'ai pas parlé kelshak… Un prechnoweg… un homme haut placé auquel on n'est pas apparenté, cela peut s'appeler un tiokioï, ou un previotio. »

— « Tiokioï. J'ai un jour dit ce mot sans… savoir où je l'avais appris…»

Ce n'était pas vraiment concluant. Ce n'était pas là un test probant. Falk n'avait jamais dit grand-chose à Estrel de son séjour chez le vieux Percipient de la Forêt, mais les Shing avaient très bien pu, tandis qu'ils le tenaient à leur merci, drogué, la nuit dernière ou pendant plusieurs nuits, pomper de son cerveau tous ses souvenirs, tout ce qu'il n'avait jamais dit, fait ou pensé. Comment connaître les limites de leurs pouvoirs ? Et surtout, comment savoir ce qu'ils voulaient de lui ? Tout ce que Falk pouvait faire, c'était aller de l'avant, tendre vers le but qu'il s'était fixé.

— « Es-tu libre de tes mouvements, ici ? »

— « Oh, oui ! prech Ramarren. Les Seigneurs ont été très bons pour moi. Cela fait longtemps qu'ils cherchent d'autres… survivants de notre expédition. Savez-vous, prechna, si aucun des autres…»

— « Je ne sais pas. »

— « Tout ce que Kradgy a eu le temps de me dire, lorsque je suis arrivé ici voici quelques minutes, c'est que vous aviez vécu dans la forêt qui couvre l'est de ce continent, avec une tribu sauvage. »

— « Je t'en parlerai si tu le désires. Mais dis-moi d'abord certaines choses. J'ignore tout de moi, de toi, de notre expédition, de Werel. »

— « Nous sommes Kelsh, » dit le garçon avec une certaine gêne, manifestement embarrassé d'avoir à donner des explications si élémentaires à un homme qu'il considérait comme son supérieur, par l'âge naturellement, mais aussi à d'autres égards. « Nous sommes nés sur Werel, et de nationalité kelshak – nous sommes venus ici sur le vaisseau *Autreterre. »*

— « Pour quoi faire ? » demanda Falk, se penchant en avant. Et, en un récit ralenti par des digressions, des retours en arrière, des questions, des interruptions, Orry parla longtemps, jusqu'à épuisement du narrateur et de son auditeur, jusqu'à l'heure où les murs diaphanes

de la chambre s'illuminèrent des chaudes lueurs du couchant ; ils se turent alors un moment, et des serviteurs muets leur apportèrent à manger et à boire. Tout le long de son repas, Falk fixait en imagination ce bijou qui pouvait être en toc ou d'un prix inestimable, la vision entrevue, vraie ou fausse – cette vision dessinée par le récit qu'il venait d'entendre – du monde qu'il avait perdu.

7

Un soleil comme un œil de dragon, d'un jaune orangé, opale de feu aux sept pendentifs éclatants décrivant autour de l'astre leurs lentes et longues ellipses. La troisième planète, verte, mettait soixante années terriennes à accomplir sa révolution – une Année : *heureux l'homme qui voit son second printemps*, dit Orry, traduisant un proverbe de ce monde. Les hivers de l'hémisphère Nord, écarté du soleil par l'angle de l'écliptique alors que la planète s'en trouvait déjà à une distance maximum, étaient froids, sombres, redoutables ; les vastes étés, longs comme la moitié d'une vie, étaient d'une colossale opulence. Les marées géantes des mers profondes obéissaient à une lune géante qui mettait quatre cents jours à croître et à décroître ; il y avait en ce monde une orgie de tremblements de terre, de volcans, de plantes qui marchaient, d'animaux qui chantaient – et des hommes qui parlaient et bâtissaient des cités. Une planète aux merveilles sans nombre. Ce monde miraculeux, mais n'ayant rien d'exceptionnel, avait reçu la visite d'un vaisseau venu du cosmos, il y avait de cela vingt années. Orry voulait dire vingt longues Années de ce monde – un peu plus de douze cents années terriennes.

Les visiteurs étaient des ethnologues et d'autres membres de la Ligue de Tous les Mondes, venus pour coloniser cette planète nouvellement découverte, éloignée du noyau central des anciens mondes de cette association, pour lui consacrer leurs efforts et leur existence même, dans l'espoir de faire adhérer à la Ligue, le temps aidant, ses espèces intelligentes, et de se faire de Werel une nouvelle alliée dans la guerre à venir. Telle était la politique de la Ligue depuis des générations, depuis qu'elle avait appris qu'une grande vague de conquérants, partie d'au-delà des Hyades, déferlait de monde en monde et de siècle en siècle en direction de ce vaste groupe de quatre-vingts planètes qui s'était si pompeusement dénommé la Ligue de Tous les Mondes. La Terre, située en bordure de la zone centrale de la Ligue, était la planète la plus rapprochée de celle qu'on venait de découvrir, Werel, et c'est elle qui avait fourni tous les colons de ce premier vaisseau. Il devait en arriver d'autres en provenance d'autres mondes de la Ligue, mais il n'en vint jamais : la guerre les prévint.

Les colons ne pouvaient communiquer avec la Terre, avec la planète mère Davenant et avec le reste de la Ligue qu'au moyen de l'ansible, un transmetteur instantané qui était à bord de leur vaisseau. Aucun engin, dit Orry, n'avait jamais dépassé la vitesse de la lumière, et Falk le corrigea sur ce point. On avait bel et bien construit des vaisseaux de guerre sur le principe de l'ansible, mais ce n'avaient été que des engins de mort, automatiques, incroyablement onéreux et

inhabités. Les hommes n'avaient jamais pu dépasser cette vitesse de la lumière, qui rétracte le temps vécu par le voyageur interplanétaire. Les colons de Werel étaient donc bien loin de leur planète natale et ne pouvaient compter que sur leur ansible pour en recevoir des nouvelles. À peine avaient-ils passé cinq ans sur Werel qu'ils furent informés de la venue de l'Ennemi, et les communications se firent aussitôt confuses, contradictoires, intermittentes, et bientôt cessèrent complètement. Un tiers environ des colons décidèrent de franchir l'abîme des ans qui les séparait de la Terre et des leurs : ils repartirent dans le vaisseau. Les autres restèrent sur Werel, exilés volontaires. Ils ne purent jamais savoir, de leur vivant, ce qu'il était advenu de leur planète natale et de la Ligue qu'ils servaient ; qui était l'Ennemi et s'il avait asservi la Ligue ou avait subi une défaite. Sans vaisseau et sans moyens de communication, isolés, les exilés formaient une petite colonie livrée à la curiosité et à l'hostilité de tribus indigènes d'une culture inférieure mais d'une intelligence égale à la leur. Ils attendirent, les fils de leurs fils attendirent, sous un ciel dont les étoiles étaient muettes. Il ne vint aucun vaisseau, aucun message. Leur propre vaisseau dut être détruit et perdues les archives de la nouvelle planète. Parmi tant d'étoiles, la petite opale jaune orangé avait été oubliée.

La colonie prospéra, essaimant sur une plaisante région côtière à partir d'une première ville appelée Autreterre. Puis, au bout de plusieurs années… Orry s'interrompit pour se corriger : « Près de six siècles terriens, je veux dire. C'était la dixième Année de la colonie, je crois. Je commençais seulement à apprendre l'histoire ; mais mon père et… et vous, prech Ramarren, vous me parliez souvent de tout cela avant de partir pour la Terre, oui, vous m'expliquiez tout… Au bout de plusieurs siècles, donc, la colonie connut des temps difficiles. Peu d'enfants étaient conçus, et beaucoup d'entre eux n'étaient pas aptes à vivre. » Ici encore, Orry fit une pause, suivie de cette parenthèse : « Je me rappelle vous avoir entendu dire que les Autreterriens ne savaient pas ce qui leur arrivait ; ils pensaient que c'était dû aux mariages consanguins, mais en fait c'était plutôt affaire de sélection. Ici, les Seigneurs disent qu'il ne peut en être ainsi : une colonie étrangère a beau prendre racine indéfiniment sur une planète, elle y reste étrangère. Si l'on se livre à une manipulation génétique, elle peut se croiser avec les indigènes, mais leurs enfants seront toujours stériles. Alors je ne sais pas ce qui est arrivé aux Autreterriens – j'étais petit quand vous essayiez, vous et mon père, de m'expliquer tout ça – en tout cas je me rappelle vous avoir entendu parler d'une sélection pour produire un… type viable. Toujours est-il que les colons étaient en voie d'extinction lorsque les survivants ont finalement réussi à conclure une alliance avec une nation werélienne, Tévar. Ils ont

hiberné avec ces indigènes, et, lorsque est venue la saison printanière de la reproduction, eh bien, on a constaté que les unions entre Tévariens et Autreterriens étaient fécondes – assez souvent, en tout cas, pour produire une race hybride. Les Seigneurs disaient que c'était impossible. Et pourtant je me souviens très bien que vous me l'aviez affirmé. » Le pauvre garçon avait l'air tourmenté et un peu indécis.

— « Et nous sommes des descendants de cette race ? »

— « Vous descendez d'Agat Autreterre, qui dirigea la colonie pendant tout l'hiver de la dixième Année ! On apprend l'histoire d'Agat dès l'école primaire. Et c'est aussi votre nom, prech Ramarren – Agad de Charen. Je ne suis pas d'une aussi illustre famille, pourtant mon arrière-grand-mère appartenait à celle des Esmite de Kiow – c'est un nom autreterrien. Mais, naturellement, dans une société démocratique comme celle de la Terre, ces distinctions sont vides de sens, n'est-pas ?…» Et, de nouveau, Orry parut tourmenté comme s'il se livrait un vague conflit dans son esprit. Falk le ramena à l'histoire de Werel, comblant par des hypothèses, des extrapolations, les inévitables lacunes de son récit puéril.

La nouvelle race, la civilisation hybride de la nation tévarautreterrienne prospéra dans les années qui suivirent ce redoutable dixième hiver. Les petites cités se développèrent ; l'unique continent de l'hémisphère Nord vit s'épanouir des nations commerçantes, dont la civilisation s'étendit en quelques générations aux peuples primitifs des continents australx, pour qui ce n'était pas un problème aussi épineux que de se maintenir en vie pendant tout l'hiver. La population s'accrut ; la science et la technologie commencèrent leur remontée à courbe exponentielle, constamment servies et guidées par les livres d'Autreterre jadis apportés dans le vaisseau et dont les mystères se trouvaient clarifiés à mesure que les lointains descendants des colons rebâtissaient l'édifice d'un savoir oublié. Ces livres avaient été conservés et réédités au cours des générations, et l'on apprenait la langue dans laquelle ils étaient écrits – le galactique, naturellement. Finalement, quand eurent été explorées la Lune et toutes les planètes sœurs, que le gigantisme des villes et les rivalités entre nations eurent été enrayés et remplacés par un harmonieux équilibre sous l'égide du puissant Empire kelshak né dans les vieilles terres du Nord, cet Empire, à l'apogée d'une ère de paix et de puissante vitalité, avait construit et lancé un vaisseau photique.

Ce vaisseau, l'*Autreterre,* avait quitté Werel dix-huit Années et demie après l'arrivée de celui des premiers colons, douze cents années terriennes auparavant. Son équipage n'avait aucune idée de ce qui les attendait sur la Terre. Werel n'avait pas encore su réinventer le transmetteur ansible et hésitait à lancer des signaux radio susceptibles

de révéler la position de cette planète à un monde peut-être hostile, régi par l'Ennemi dont la Ligue avait agité le spectre. Pour obtenir des renseignements, il n'y avait pas d'autre moyen que d'y envoyer des hommes, de leur faire franchir la longue nuit les séparant du berceau d'Autreterre et d'attendre leur retour.

— « Combien de temps le voyage a-t-il duré ? »

— « Plus de deux Années weréliennes – pour une distance d'environ cent trente ou cent quarante années-lumière. Je n'étais qu'un petit garçon, un enfant, prech Ramarren ; il y avait beaucoup de choses qu'on ne me disait pas et d'autres que je ne comprenais pas. »

Falk ne voyait pas pourquoi ce pauvre gosse était embarrassé par son ignorance ; ce qui le frappait surtout, c'était le fait qu'Orry, qui paraissait n'avoir que quinze ou seize ans, avait vécu quelque chose comme cent cinquante ans. Et Falk lui-même ?

L'Autreterre, poursuivit Orry, était parti d'une base proche de la vieille ville côtière, Tévar, à destination de la Terre. Il transportait dix-neuf personnes, hommes, femmes et enfants, des Kelshak pour la plupart, et se disant issues des premiers colons ; les adultes avaient été sélectionnés par le Conseil Harmonique de l'Empire pour leur éducation, leur courage, leur générosité et leur arlesh.

— « Je ne vois pas comment dire ça en galactique. L'arlesh, c'est… l'arlesh. » Le visage d'Orry s'éclaira de son sourire candide. « *Raie*… ça consiste à faire ce qu'il faut, bien apprendre à l'école, ou suivre son cours pour une rivière, et je crois qu'*arlesh* dérive de *raie.* »

— « Tao ? » proposa Falk ; mais Orry n'avait jamais entendu parler de l'Ancien Canon de l'Homme.

— « Et le vaisseau ? Et les dix-sept autres passagers ? Qu'est-il arrivé ? »

— « Nous avons été attaqués à la Barrière. Les Shing ne sont arrivés sur les lieux qu'une fois l'*Autreterre* détruit et les assaillants s'étant déjà dispersés. C'étaient des rebelles opérant dans des nefs planétaires. Les Shing n'ont pu me dire si les autres membres de l'expédition avaient été tués ou emportés par les rebelles. Ils ont fouillé sans relâche toute la planète pour les retrouver, et, il y a environ un an, ils ont entendu parler d'un homme vivant dans la Forêt orientale qui, d'après ce qu'on en disait, pouvait bien être un des nôtres. »

— « Que te rappelles-tu de tout ça – de l'attaque et de tout ce qui s'ensuivit ? »

— « Rien. Vous connaissez les effets d'un voyage à la vitesse de la lumière…»

— « Je sais que le temps s'annihile pour les voyageurs. Mais je n'ai aucune idée de l'impression que cela peut faire. »

— « Eh bien, je n'en ai pas un souvenir très clair. J'étais petit – je

n'avais que neuf ans, pour parler terrien. Je crois d'ailleurs que personne ne pourrait s'en souvenir clairement. On ne sait pas comment… comment les choses sont liées. On voit, on entend, mais tout est confus, incohérent – rien n'a de sens… c'est impossible à décrire. C'est horrible, mais on dirait seulement un rêve. Et puis, lorsqu'on rentre dans l'espace planétaire, on franchit ce que les Seigneurs appellent la Barrière, et les passagers perdent conscience, à moins d'y avoir été spécialement préparés, ce qui n'était pas notre cas. Nul d'entre nous n'avait repris connaissance lors de l'attaque, si bien que je n'en ai aucun souvenir – je n'en sais pas plus que vous à cet égard, prech Ramarren. Lorsque je suis revenu à moi, j'étais à bord d'un vaisseau des Shing. »

— « Que faisais-tu dans cette expédition, toi qui n'étais qu'un enfant ? »

— « Mon père était le chef de l'expédition et ma mère l'accompagnait. Vous savez qu'autrement, prech Ramarren… eh bien, si l'on en revient, on ne retrouve plus aucun des siens car ils sont morts depuis très, très longtemps. Mais je n'en suis pas plus avancé maintenant : mes parents sont morts, de toute façon. À moins qu'on ne les ait traités comme vous, et… dans ce cas, ils ne me reconnaîtraient pas si nous nous retrouvions. »

— « Quel était mon rôle dans l'expédition ? »

— « Vous étiez notre navigateur. »

Ô ironie ! Falk en tressaillit, mais Orry poursuivit en son style naïf et déférent : « Cela veut dire que vous régliez le trajet du vaisseau, ses coordonnées – vous étiez le plus grand prostène ou astromathématicien de toute la Kelshie. Vous aviez le pas sur nous tous à bord, à l'exception de mon père, Har Weden. Vous êtes du Huitième Ordre, prech Ramarren ! Vous… vous en souvenez… un peu ?…»

Falk fit un signe de tête négatif.

L'enfant se tut. Tristement, il reprit : « Je n'arrive pas à croire que vous avez tout oublié, excepté quand vous faites ce geste. »

— « De hocher la tête ? »

— « Sur Werel on hausse les épaules. Comme ceci. »

La candeur d'Orry était irrésistible. Falk s'essaya au haussement d'épaules, et il dut s'avouer qu'il trouvait à ce geste une certaine justesse ; et s'il lui paraissait approprié, ne pouvait-ce être parce que c'était une vieille habitude ? Il sourit, et Orry en parut tout heureux.

— « Vous êtes resté si semblable à vous-même, prech Ramarren, tout en devenant si différent. Excusez-moi. Mais que vous a-t-on fait… que vous a-t-on fait pour vous faire tout oublier ? »

— « Ils m'ont détruit. Bien sûr que je suis semblable à moi-même. Je suis moi-même. Je suis Falk…» Il se prit la tête dans les mains.

Interdit, Orry gardait le silence. L'air calme et frais de la chambre avait autour d'eux l'éclat d'un joyau vert-bleu ; les dernières lueurs du couchant jetaient sur un des murs leur rougeur tamisée.

— « Est-ce qu'on te surveille de près ? »

— « Les Seigneurs préfèrent que je porte un communicateur si je circule en aérocar. » Orry montra son poignet gauche, entouré de ce qui semblait être un bracelet de chaînons d'or. « Après tout, ça peut être dangereux de se trouver parmi les indigènes. »

— « Mais tu es libre d'aller où bon te semble ? »

— « Oui, naturellement. Cette chambre où vous êtes ressemble exactement à la mienne de l'autre côté du canyon. » Orry eut de nouveau l'air perplexe. « Nous n'avons pas d'ennemis ici, vous savez, prech Ramarren, » risqua-t-il.

— « Non ? Alors où sont nos ennemis ? »

— « Eh bien… hors d'ici… là d'où vous êtes venu. »

Falk et Orry se fixaient, dans leur mutuelle incompréhension.

— « Tu crois que les hommes sont nos ennemis – les Terriens, les êtres humains ? Que ce sont eux qui ont détruit mon esprit ? »

— « Qui serait-ce ? » dit Orry, effrayé, hébété.

— « Les étrangers… l'Ennemi… les Shing ! »

— « Mais, » dit l'enfant avec une douceur timide, comme s'il mesurait enfin toute l'étendue de l'ignorance et de l'égarement de celui qui avait été son maître vénéré, « il n'y a jamais eu d'Ennemi. Il n'y a jamais eu de Guerre. »

La chambre fut agitée d'un léger tremblement, comme un gong frappé si doucement que sa vibration est inaudible, et au bout d'un moment une voix désincarnée prononça ces mots : *le Conseil se réunit.* La fente de la porte s'ouvrit et un personnage de haute taille fit son entrée, majestueux, vêtu de robes blanches et coiffé d'une perruque noire surchargée d'ornements. Très maquillé, avec des arcs dessinés au-dessus de ses sourcils épilés, un visage dont la matité satinée était celle d'un masque, il avait l'aspect d'un homme vigoureux en pleine maturité. Orry se leva de table promptement, et s'inclina en murmurant : « Seigneur Abundibot. »

— « Har Orry, » répondit l'homme, d'une voix elle aussi étouffée jusqu'à n'être plus qu'un murmure grinçant. Puis il se tourna vers Falk. « Agat Ramarren, sois le bienvenu. Le Conseil de la Terre se réunit pour répondre à tes questions et examiner tes requêtes. Regarde…» Il n'avait jeté sur Falk qu'un bref coup d'œil et ne s'était pas approché de lui ni de son congénère werélien. Il faisait à Falk une étrange impression, celle d'un homme puissant, mais par ailleurs entièrement concentré sur lui-même, absorbé en lui-même. C'était un être en marge, inabordable. Falk, Orry et Abundibot restèrent un

moment immobiles ; et puis, en suivant le regard de ces derniers, Falk s'aperçut que la cloison de la chambre s'était transformée : devenue toute floue, c'était maintenant comme une gelée grisâtre transparente dans laquelle des lignes et des formes s'agitaient de mouvements spasmodiques et tremblotants. Puis l'image devint nette, et Falk eut un sursaut. C'était le visage d'Estrel, dix fois grandeur nature. Ses yeux le fixaient, distants et impassibles comme ceux d'un tableau.

— « Je suis Strella Siobelbel. » Les lèvres de l'image remuaient, mais la voix ne pouvait être localisée ; c'était comme un murmure froid et abstrait frémissant dans l'air ambiant. « J'avais mission de ramener à la Cité le membre de l'expédition de Werel qui était censé vivre à l'est du Continent numéro un. Je crois que c'est cet homme. »

Le visage d'Estrel fut remplacé par celui de Falk en un fondu enchaîné.

Une voix désincarnée, sifflante, demanda : « Har Orry reconnaît-il cette personne ? »

Le visage d'Orry apparut sur l'écran tandis qu'il faisait cette réponse : « C'est Agad Ramarren, Seigneurs, le Navigateur de l'*Autreterre.* »

Le visage du jeune homme s'évanouit et l'écran demeura vide, agité de frémissements, tandis qu'une multitude de voix chuchotaient et bruissaient dans l'air ; c'était comme une brève discussion dont les nombreux participants étaient des esprits parlant une langue inconnue. C'est ainsi que les Shing tenaient conseil : chacun chez soi, seul, sans autre présence que celle de voix murmurantes. Tandis que se poursuivait l'incompréhensible échange de questions et de réponses, Falk chuchota à l'oreille d'Orry : « Connais-tu cette langue ? »

— « Non, prech Ramarren. Ils ne me parlent jamais qu'en galactique. »

— « Pourquoi discutent-ils ainsi, et non face à face ? »

— « Ils sont trop nombreux – ils sont des milliers et des milliers à prendre part au Conseil de la Terre, m'a dit le seigneur Abundibot. Et ils sont dispersés sur toute la planète, bien que Es Toch soit leur unique cité. C'est Ken Kenyek qui prend la parole en ce moment. »

Le bourdonnement de voix désincarnées s'était arrêté, et un nouveau visage apparut sur l'écran, un visage d'homme, blanc comme un linge avec des cheveux noirs et des yeux pâles. « Agat Ramarren, nous sommes réunis en conseil, et tu as été autorisé à participer au Conseil. Puisses-tu compléter ta mission sur la Terre et rentrer chez toi si tel est ton désir. Le seigneur Pelleu Abundibot va te parler en esprit. »

Le mur se vida brusquement de ses fantasmes et reprit son aspect normal, son vert translucide. À l'autre bout de la pièce, un homme de

grande taille fixait Falk d'un regard soutenu. Ses lèvres ne remuaient pas et pourtant Falk l'entendait parler, non plus en un murmure mais clairement – avec une singulière clarté. Falk ne pouvait croire que ce fût une communication paraverbale, et néanmoins ce ne pouvait être autre chose. Dépouillée du caractère propre de la voix, de son timbre, de tout attribut charnel, c'était l'intelligibilité pure et simple, la raison parlant à la raison.

— « Nous te parlons en esprit afin que tu puisses n'entendre que la vérité. Car il n'est pas vrai que nous les Shing, ou tout autre homme, puissions dénaturer ou dissimuler la vérité dans une communication paraverbale. Les hommes mentent lorsqu'ils nous accusent de mentir. Mais si tu préfères parler vocalement, libre à toi, et nous ferons de même. »

— « Je ne suis qu'un piètre paraverbaliste, » dit Falk à haute voix au bout d'un moment. Sa voix vivante paraissait bruyante et vulgaire par comparaison avec le brillant et silencieux contact mental qui venait de se produire. « Mais je vous entends fort bien. Je ne demande pas la vérité. De quel droit la demanderais-je ? Cependant, j'aimerais entendre ce que vous avez décidé de me dire. »

Le jeune Orry parut choqué. Le visage d'Abundibot resta parfaitement inexpressif. Il apparut qu'il s'était branché à la fois sur l'esprit de Falk et sur celui d'Orry – ce qui aux yeux de Falk n'était pas en soi une mince performance – car il était manifeste qu'Orry était à l'écoute lorsque le Shing se remit à parler en esprit.

— « Les hommes t'ont décervelé, puis t'ont mis dans l'esprit ce qu'ils voulaient y mettre. Ainsi conditionné, tu n'as pour nous que méfiance. C'est ce que nous avions craint. Mais demande-nous ce que tu veux, Agad Ramarren de Werel ; nous répondrons en te disant la vérité. »

— « Depuis combien de temps suis-je ici ? »

— « Six jours. »

— « Pourquoi a-t-on commencé par me droguer et me mystifier ? »

— « C'était pour tenter de te restituer ta mémoire. Nous avons échoué. »

Ne le crois pas, ne le crois pas, se dit Falk à lui-même si instamment qu'il ne faisait aucun doute que le Shing, s'il était tant soit peu doué de pouvoirs empathiques, dut capter le message clairement. Aucune importance. Il lui fallait jouer le jeu, et le jouer à leur façon même s'ils en dictaient toutes les règles et étaient seuls à savoir le jouer. Peu importait sa nullité, seule comptait son honnêteté. Il misait alors sur cette conviction et sur elle seulement : qu'on ne peut pas tricher contre un honnête homme, que la vérité, si l'on joue le jeu jusqu'au bout, doit mener à la vérité.

— « Dites-moi pourquoi je dois vous faire confiance, » dit-il.

Le langage paraverbal d'Abundibot, pur et limpide comme une note de musique produite électroniquement, parla de nouveau aux esprits de Falk et d'Orry, immobiles comme des pions sur un échiquier.

— « Ceux que vous connaissez sous le nom de Shing sont des hommes. Nous sommes des Terriens, nés sur la Terre et de souche humaine, tout comme ton ancêtre Jacob Agat, qui faisait partie de la première colonie fondée sur Werel. Les hommes t'ont enseigné leurs croyances sur l'histoire de la Terre au cours des douze siècles écoulés depuis la fondation de cette colonie. À nous maintenant – qui sommes aussi des hommes – de t'apprendre ce que nous savons. »

» Nul ennemi n'est jamais venu des étoiles lointaines pour attaquer la Ligue de Tous les Mondes. La Ligue fut détruite par la révolution et la guerre civile. Par sa propre corruption, par le militarisme et le despotisme. En tous mondes, il y eut des révoltes, des rébellions, des usurpations ; de Davenant, berceau des mondes, sont parties des représailles qui ont littéralement carbonisé certaines planètes. Nul vaisseau photique ne se risquait plus dans un avenir aussi incertain ; seuls franchissaient l'espace les hyperphotiques, les missiles, les engins mondicides. La Terre ne fut pas détruite, mais la moitié de sa population fut anéantie comme le furent toutes les villes, les vaisseaux et les ansibles, les archives et la civilisation de l'homme – tout cela en deux années terribles de guerre civile entre Loyalistes et Rebelles, les uns et les autres munis des armes inimaginables mises au point par la Ligue pour combattre un ennemi venu de mondes lointains.

» Sur la Terre certains desperados, qui, ayant remporté un avantage éphémère, savaient très bien qu'ils s'engageaient dans un cycle infernal de contre-révolutions, de destructions et de dévastations, vinrent à utiliser une arme nouvelle, le mensonge. Ils se forgèrent un nom, un langage et de vagues légendes sur le monde lointain d'où ils venaient, puis répandirent sur la Terre, dans leurs propres rangs comme dans le camp des Loyalistes, le bruit que l'Ennemi était venu. La guerre civile, disaient-ils, était entièrement due à l'Ennemi. L'Ennemi s'était infiltré partout, avait détruit la Ligue et gouvernait la Terre ; c'était lui qui avait maintenant le pouvoir et il allait arrêter la guerre. Et s'ils avaient pu faire accroire toutes ces balivernes, c'était par la vertu de leur pouvoir unique, imprévisible, sinistre, étranger à notre monde : le pouvoir de mentir en esprit.

» Les hommes crurent à leur fable. Ils y étaient préparés par leur panique, leur effroi, leur lassitude. Voyant le monde en ruine autour d'eux, ils se soumirent à un Ennemi qu'ils concevaient volontiers comme surnaturel, invincible. Ils mordirent à l'appât de la paix.

» Et depuis lors ils vivent en paix.

» Nous aimons conter à Es Toch le petit mythe suivant : Il était une fois un Créateur qui commit un gros mensonge. Il n'existait rien du tout, et pourtant le Créateur affirma : le monde existe. Et que vit-on ? Pour que le mensonge de Dieu pût être la vérité de Dieu, l'univers vit aussitôt le jour…

» S'il était vrai que la paix humaine reposât sur un mensonge, il existait des hommes qui ne demandaient qu'à perpétuer ce mensonge. Puisque le vulgaire voulait à tout prix que l'Ennemi fût venu et régnât sur la Terre, nous nous sommes donné le nom d'Ennemi et avons régné sur la Terre. Personne n'est venu contester notre mensonge ou détruire notre paix ; tous les mondes de la Ligue sont disjoints, l'ère des vols interstellaires est passée ; par-ci, par-là, une fois peut-être en un siècle, nous voyons se fourvoyer sur notre planète un vaisseau comme le vôtre, venu de quelque monde lointain. Nous avons contre nous des rebelles, comme ceux qui vous ont attaqués à la Barrière. Nous nous efforçons de mater ces rebelles car, légitimement ou illégitimement, nous portons le fardeau de la paix humaine, cela depuis un millénaire. Pour avoir commis un gros mensonge, nous sommes commis à l'application d'une grande Loi. Tu connais la loi que nous faisons respecter, nous qui sommes des hommes parmi les hommes : la Loi essentielle, édictée à l'humanité à l'heure la plus tragique de son histoire. »

La communication paraverbale, éclatante et atone, prit fin comme s'éteint une lumière. Et, dans le silence ténébreux qui s'ensuivit, le jeune Orry murmura à haute voix : « Le respect de la vie. »

Nouveau silence. Falk était immobile. Debout face au Shing, il s'efforçait de ne pas trahir sur son visage ou dans son esprit peut-être transparent la confusion, le désarroi qu'il éprouvait. N'y avait-il rien de vrai dans tout ce qu'il avait appris ? L'humanité n'avait-elle effectivement pas d'Ennemi ?

— « Si votre version des faits est véridique, » dit-il enfin, « pourquoi ne la diffusez-vous pas parmi les hommes, preuves à l'appui. »

— « Nous sommes des hommes, » répliqua le grand télépathe. « Nous sommes des milliers et des milliers à connaître la vérité… C'est nous qui détenons le pouvoir et le savoir au profit de la paix. L'humanité a connu, au cours de toute son histoire, des périodes d'obscurantisme, comme celle où nous vivons, périodes au cours desquelles les peuples sont convaincus que le monde est gouverné par des démons. Et c'est nous qui assumons ce rôle dans leurs mythologies. Quand ils commenceront à substituer la raison à la mythologie, nous les y aiderons ; et ils apprendront la vérité. »

— « Pourquoi me dire tout cela ? »

— « Par égard pour la vérité et par égard pour toi. »

— « Pourquoi me dire la vérité, qu'est-ce donc qui me vaut cet honneur ? » insista Falk froidement, son regard traversant la chambre pour se fixer sur le masque d'Abundibot.

— « Tu étais un messager en provenance d'un monde abandonné, d'une colonie dont toutes les archives furent perdues au cours des Années Terribles. Tu es venu sur la Terre, et nous, les Seigneurs de la Terre, nous n'avons pas su assurer ta protection. Nous en éprouvons honte et chagrin. Ce sont des Terriens qui t'ont attaqué, qui ont tué ou décervelé tous les tiens – eux-mêmes des Terriens, des hommes de cette planète, où ils retournaient après tant de siècles. C'étaient des rebelles du continent numéro Trois, qui est moins primitif et moins faiblement peuplé que celui-ci, le continent numéro Un ; ils utilisaient des engins interplanétaires qu'ils avaient volés ; dans leur esprit, un vaisseau photique ne pouvait appartenir qu'aux Shing, et c'est pourquoi ils ont attaqué le tien sans préavis. C'est une chose que nous aurions pu prévenir si nous avions été plus vigilants. Nous te devons toute réparation en notre pouvoir. »

— « Ils n'ont pas cessé de te chercher, et les autres aussi, pendant toutes ces années, » glissa Orry. Avec son ton convaincu qui avait quelque chose d'implorant, il était manifeste qu'il brûlait de voir Falk croire et accepter tout cela, et… et faire quoi ?

— « Vous avez tenté de me restituer ma mémoire, » dit Falk. « Pourquoi ? »

— « N'est-ce pas là ce que tu viens chercher ici : ton identité perdue ? »

— « C'est vrai. Mais je…» Il ne savait même pas quelle question poser ; il ne pouvait ni accorder ni refuser créance à tout ce qu'il venait d'entendre. Il lui manquait, semblait-il, un critère pour en juger. Que Zove et sa famille lui eussent menti, cela lui paraissait invraisemblable, mais ils avaient fort bien pu être abusés et ignorants. Il répugnait à croire à tout ce qu'Abundibot avait affirmé, et pourtant cela avait été dit en esprit, en un langage paraverbal clair et immédiat excluant toute possibilité de mensonge – mais cette possibilité était-elle vraiment exclue ? Si un menteur prétend qu'il ne ment pas… Falk s'avoua vaincu une fois de plus. Portant de nouveau son regard sur Abundibot, il lui dit : « Veuillez ne plus me parler en esprit. Je… je préférerais entendre votre voix. Vous n'avez pas réussi, si j'ai bien compris, à me restituer ma mémoire ? »

Le murmure grinçant de la voix d'Abundibot s'exprimant en galactique fit à Falk une étrange impression après la fluidité de ses messages télépathiques. « Non, pas par les moyens que nous avons employés. »

— « Et par d'autres moyens ? »

— « Ce ne serait pas impossible. Nous pensions que tu avais subi un blocage parahypnotique. Au lieu de quoi tu as été décervelé. Nous ignorons où les rebelles ont appris cette technique, dont le secret est chez nous jalousement gardé. Encore plus secret est le fait qu'un décervelé peut être rendu à son ancienne personnalité. » Un sourire s'ébaucha sur le masque lourd d'Abundibot, puis disparut. « Grâce à nos méthodes psychotechniques perfectionnées, nous pensons pouvoir effectuer en ce qui te concerne cette restauration. Mais cela exigerait le blocage total et permanent de la personnalité d'emprunt ; dans ces conditions, nous ne voulions pas opérer sans ton consentement. »

La personnalité d'emprunt… Cette expression paraissait à Falk vide de sens. Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Falk se sentit parcouru d'un frisson et il dit, pesant ses mots : « Vous voulez dire que pour me rappeler ce que j'étais autrefois je dois… oublier ce que je suis ? »

— « Tel est malheureusement le cas. Nous en sommes désolés. Cependant, si la perte d'une personnalité d'emprunt datant de quelques années est regrettable, ce n'est peut-être pas payer trop cher le privilège de rentrer en possession d'un esprit aussi distingué que le tien, car comment douter qu'il a été tel, et aussi, naturellement, la possibilité de parfaire ta grande mission cosmique et de retourner enfin à ta planète natale avec les connaissances que tu es venu, si vaillamment, quérir en ce monde. »

La voix basse d'Abundibot paraissait manquer de souplesse faute d'usage, et pourtant son style parlé était aussi fluide que son style paraverbal ; ses paroles coulaient à flots, et Falk n'en saisissait le sens – et encore, pas toujours – qu'au troisième ou quatrième rebond… « La possibilité… de parfaire…» répéta-t-il, se sentant idiot, et jetant un coup d'œil à Orry comme pour prendre appui sur lui. « Vous voulez dire que vous me renverriez – et lui aussi – à la… planète d'où je suis censé être venu ? »

— « Ce serait pour nous un honneur et un début de réparation du tort que tu as subi de te fournir un vaisseau photique pour retourner chez toi à Werel. »

— « C'est sur la Terre que je suis chez moi ! » dit Falk avec une soudaine violence. Abundibot resta muet.

— « Et moi sur Werel, prech Ramarren, » dit Orry au bout d'une minute, d'un air nostalgique. « Et jamais je ne pourrai y retourner sans vous. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Je ne sais pas où c'est. Je n'étais qu'un enfant. Notre vaisseau a été détruit, les ordinateurs qui en réglaient le trajet ont sauté quand nous avons été attaques. Comment pourrais-je recalculer les coordonnées du trajet ? »

— « Mais ces gens-là ont des vaisseaux photiques et tous les ordinateurs voulus ! Qu'est-ce que tu racontes ? Tout ce que tu dois savoir, c'est le nom de l'étoile autour de laquelle gravite Werel. »

— « Justement, je l'ignore. »

— « C'est une plaisanterie ! » commença Falk, qui, d'entendre pareilles absurdités, se sentait envahir par la colère. Abundibot leva la main en un geste d'une étrange puissance. « Laisse cet enfant s'expliquer, Agad Ramarren, » murmura-t-il.

— « Expliquer qu'il ne connaît pas le nom du soleil de sa planète ? »

— « C'est vrai, prech Ramarren, » dit Orry tout tremblant, le visage cramoisi. « Si… si vous n'étiez que vous-même, vous sauriez cela sans qu'on ait à vous le dire. J'étais dans ma neuvième phase lunaire – j'étais encore au niveau I. Les niveaux… vous savez, notre civilisation, là-bas chez nous, c'est quelque chose de très différent de tout ce qu'on trouve ici, je crois. Et maintenant que je vois les choses à la lumière de ce que les Seigneurs essayent de réaliser sur la Terre, avec leur idéal démocratique, je me rends compte que nous avons par rapport à eux un certain retard. Nous avons donc des niveaux, et toute une pyramide d'Ordres et de Rangs qui constitue l'Harmonie Fondamentale du prechnoye… je ne sais pas dire ça en galactique. Le Savoir, je crois. Toujours est-il que j'étais au niveau I, en raison de mon âge, et que vous étiez au niveau VIII. À chaque niveau, il y a des choses qu'on n'apprend pas, des choses qu'on ne vous dit pas et qu'on ne peut comprendre avant de passer au niveau suivant. Et je crois qu'en dessous du niveau VII on ignore le vrai nom du monde ou le vrai nom du soleil – on dit simplement le monde, Werel, et le soleil. Les vrais noms sont anciens, et ils figurent dans les huitièmes analecta des livres d'Autreterre – les livres de la colonie. Ils sont en galactique, donc les Seigneurs d'Es Toch les comprendraient. Mais je ne pouvais pas les leur dire parce que je ne les connaissais pas ; tout ce que je sais dire, c'est « soleil » et « monde », et avec ça je n'irais pas loin, ni vous non plus si vous ne pouvez vous rappeler ce que vous saviez. Quel soleil ? Quel monde ? Oh ! il faut absolument que vous les laissiez vous restituer votre mémoire, prech Ramarren ! Vous voyez ce que je veux dire ? »

— « Comme à travers des lunettes noires, » dit Falk.

Et ces mots du Canon de Yaweh lui firent soudain revoir, vision solide et nette dans son désarroi, le soleil brillant sur la Clairière et la maison de la Forêt, inondant de clarté les balcons éventés malgré les ramures qui leur faisaient un berceau de verdure. Ce n'était donc pas pour apprendre son nom qu'il était venu à Es Toch, mais pour découvrir celui du soleil, le vrai nom du soleil.

8

L'étrange Conseil invisible des Seigneurs de la Terre avait pris fin. En prenant congé de Falk, Abundibot lui avait dit : « À toi de choisir : ou bien rester Falk, notre hôte sur la Terre, ou bien rentrer en possession de ton héritage et accomplir ton destin, celui d'Agat Ramarren de Werel. Nous souhaitons que tu fasses ce choix en toute connaissance de cause, et en prenant tout ton temps. Nous attendrons ta décision et nous nous y soumettrons. » Puis, s'adressant à Orry : « Fais à ton congénère les honneurs de la Cité, Har Orry, et fais nous part de tous ses désirs et des tiens. » La fente de la porte s'ouvrit derrière Abundibot et il se retira, sa grande silhouette massive s'éclipsant si brusquement, à peine franchie cette ouverture, qu'on eût dit qu'elle avait été escamotée d'une chiquenaude. Mais, au fait, cet homme avait-il été présent physiquement, ou Falk n'avait-il vu de lui qu'une sorte de projection ? Il en arriva à se demander s'il avait encore jamais vu un Shing, ou seulement des ombres, des images de Shing.

— « Si nous sortions d'ici pour prendre l'air ? Où peut-on aller ? Peut-on aller quelque part… dehors ? » dit-il à Orry de but en blanc ; il était las de ce palais des mirages aux murs immatériels ; d'autre part, il était curieux de voir dans quelle mesure ils étaient libres.

— « N'importe où, prech Ramarren. Dans la rue… Ou bien si nous prenions un glisseur ? Il y a aussi un jardin dans le Palais. »

— « Va pour le jardin. »

Sous la conduite d'Orry, Falk suivit un long corridor vide et lumineux. Puis, franchissant une porte à soupape, entra dans un sas. « Le jardin, » dit le jeune guide, et la soupape se ferma ; lorsqu'elle se rouvrit, et sans que Falk éprouvât la moindre sensation de mouvement, ils débouchèrent dans un jardin. On ne pouvait dire qu'il fût à ciel ouvert ; les murs translucides étaient piquetés des lumières de la Ville, que les Weréliens dominaient de très haut ; la lune, presque pleine, apparaissait floue et déformée à travers le toit vitreux. Le « jardin » était plein de lumières et d'ombres aux lentes fluctuations, et grouillait d'arbustes tropicaux et de lianes qui s'enroulaient autour de treillis et pendaient à des charmilles, embaumant l'air embué de leurs lourdes grappes de fleurs crèmes et pourpres, et, par leur feuillage, limitant la vue à quelques pieds de tous côtés. Falk se retourna soudain pour s'assurer que le chemin de la sortie était toujours libre derrière lui. Le silence chaud, lourd, odorant avait quelque chose d'étrange et d'inquiétant ; Falk crut discerner un moment dans les profondeurs équivoques du jardin la présence d'un monde perdu, immensément lointain, ses couleurs, son âme, sa

complexité, ses parfums, ses leurres, ses bourbiers, ses transfigurations.

Sur un sentier ombreux parmi les fleurs, Orry s'arrêta pour sortir d'un étui un petit tube blanc, le mettre à ses lèvres et l'aspirer goulûment. Trop absorbé par ce qu'il voyait, Falk n'y prêta guère attention, mais le garçon lui dit, comme s'il en était un peu gêné : « C'est du pariitha, un tranquillisant ; tous les Seigneurs en prennent, c'est un excellent stimulant pour l'esprit. Voulez-vous ?…»

— « Non, merci. J'ai encore quelques questions à te poser. » Pourtant Falk hésitait. Interroger, oui, mais sans le faire trop directement. Tandis que se déroulait le « Conseil » et qu'Abundibot déversait ses explications, il avait eu la sensation, insistante et désagréable, que tout cela n'était qu'une représentation – une *pièce* comme il en avait vu sur les télébobines anciennes de la bibliothèque du prince du Kansas, le *Songe* hainien, ou le vieux roi Lir délirant sur une lande balayée des vents. Ce qui était curieux, c'était son impression très nette que la pièce n'était *pas* jouée à son intention mais à celle d'Orry. Sans qu'il put s'en expliquer la raison, il avait senti à plusieurs reprises qu'Abundibot ne lui parlait que pour prouver quelque chose à l'enfant. Et ce dernier le croyait. Ce n'était pas une représentation pour lui – à moins qu'il en fût un acteur.

— « Une chose m'intrigue, » dit Falk avec circonspection.

« Tu m'as dit que Werel est à cent trente ou cent quarante années-lumière de la Terre. Il ne doit pas y avoir beaucoup d'étoiles à cette distance. »

— « Les Seigneurs disent qu'il existe quatre étoiles avec des planètes dont chacune pourrait être le centre de notre système solaire ; leur distance est de cent quinze à cent cinquante années-lumière. Mais elles se trouvent dans quatre directions différentes, et si les Shing devaient y envoyer un vaisseau pour découvrir laquelle est la bonne, cela pourrait leur prendre treize cents ans d'allées et venues dans l'espace. »

— « Tu avais beau être un enfant, je trouve quelque peu étrange que tu n'aies pas su combien de temps devait prendre le voyage. »

— « On me parlait de « deux ans », prech Ramarren, c'est-à-dire approximativement cent vingt années terriennes – mais je sentais nettement que ce n'était pas le chiffre exact, et que je n'avais pas à le connaître. » Pendant un moment, Orry, évoquant ainsi Werel, parla avec une note de gravité résolue qui ne lui était pas habituelle. « Pourquoi ? Peut-être parce que, dans l'ignorance où ils étaient de ce qui les attendait sur la Terre, les adultes, sachant que nous ne possédions pas, nous autres enfants, les techniques de la défense mentale, voulaient ainsi nous interdire de révéler à un ennemi la position de Werel. C'était plus sûr, peut-être, de nous laisser dans

l'ignorance. »

— « Te rappelles-tu l'aspect du ciel étoilé vu de Werel – ses constellations ? »

Orry fit un geste négatif, et sourit : « Les Seigneurs aussi m'ont posé cette colle. Mais je suis né l'hiver, prech Ramarren. Le printemps commençait à peine lorsque nous sommes partis. Je n'ai presque jamais vu là-bas de ciel sans nuages. »

Si tout cela était vrai, il semblait que Falk – ou plutôt son moi annihilé, Ramarren, – fût le seul à pouvoir dire d'où ils venaient, lui et Orry. Fallait-il voir là l'explication de ce que Falk était tenté de considérer comme la principale énigme : l'intérêt que les Shing lui portaient, la peine qu'ils s'étaient donnée de le faire venir sous la tutelle d'Estrel, l'offre qu'ils lui faisaient de restaurer sa mémoire ? Il existait un monde qui échappait à leur emprise, qui avait réinventé la navigation photique – il était normal qu'ils voulussent savoir où il se trouvait. Et s'ils lui restituaient la mémoire, il pourrait le leur dire. Si ! S'ils pouvaient lui rendre la mémoire. S'il y avait la moindre parcelle de vérité dans tous leurs beaux discours.

Il soupira. Il était las de tout mettre en doute, las de cette orgie de prodiges dont il restait à prouver la réalité. Il se demandait par moments s'il n'était pas encore sous l'emprise d'une drogue quelconque. Il se sentait parfaitement impuissant à juger de la conduite à tenir. Il était – et cet enfant aussi, vraisemblablement – comme un jouet entre les mains d'étranges joueurs déloyaux.

— « Le nommé Abundibot était-il dans ma chambre tout à l'heure ou bien n'était-ce qu'une projection, une illusion ? »

— « Je ne sais pas, prech Ramarren, » répondit Orry. La mixture qu'il aspirait semblait avoir sur lui un effet stimulant en même temps qu'apaisant ; sans cesser d'offrir l'apparence d'un enfant, il parlait maintenant avec une voluptueuse aisance. « Je pense qu'il était là. Mais ils gardent toujours leurs distances. Me croirez-vous si je vous dis qu'en six ans je n'en ai jamais touché un, jamais pendant tout ce temps ? Ils s'isolent énormément, chacun en soi ; c'est comme ça. Je ne dis pas qu'ils ne sont pas gentils, » ajouta Orry précipitamment en regardant Falk de ses yeux limpides pour s'assurer qu'il n'avait pas produit sur lui une impression trompeuse. « Ils sont très bons. J'aime beaucoup le seigneur Abundibot, et Ken Kenyek, et Parla. Mais ils… me dépassent de si loin… Ils savent tant de choses. Ils ont tant à supporter. Ils perpétuent le savoir, assurent la paix, portent tous les fardeaux, et cela depuis mille ans, tandis que les autres peuples de la Terre n'assument aucune responsabilité et vivent comme des brutes, sans frein ni loi. Ils haïssent les Shing et refusent d'apprendre de leur bouche la vérité. C'est pourquoi les Seigneurs doivent s'isoler à ce point ; c'est pour préserver la paix, les techniques et le savoir qui, sans

eux, disparaîtraient en quelques années parmi les tribus de guerriers, tous ces attardés sédentaires ou nomades – ces cannibales. »

— « Tous ne sont pas cannibales ! » dit Falk sèchement.

Orry semblait avoir épuisé sa leçon bien apprise. « Non, » convint-il, « je l'admets. »

— « Certains disent que s'ils sont tombés si bas c'est parce que les Shing les empêchent de s'élever ; que s'ils veulent s'instruire, les Shing s'y opposent ; que s'ils veulent fonder une Cité, les Shing détruisent tout, eux y compris. »

Il se fit une pause. Orry finit d'aspirer son tube de pariitha, et l'enterra soigneusement parmi les racines d'un arbuste d'où pendaient de longues fleurs sanguinolentes. Falk attendait sa réponse, et ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il se rendit compte que cette réponse ne viendrait jamais. Tout simplement parce que les objections de Falk n'avaient pas pénétré dans le cerveau d'Orry, étant pour lui inintelligibles.

Ils continuèrent à se promener un moment parmi les lueurs fluctuantes et les senteurs moites du jardin, sous l'image brouillée de la lune.

— « La fille dont nous avons vu l'image en premier, tout à l'heure… tu la connais ? »

— « Strella Siobelbel, » dit Orry promptement. « Oui, je l'ai déjà vue au Conseil. »

— « Est-ce une Shing ? »

— « Non, elle n'est pas de la race des Seigneurs ; je crois qu'elle vient d'une famille de montagnards, mais elle a été élevée à Es Toch. Nombreux sont ceux qui confient l'éducation de leurs enfants aux Seigneurs, dans leur Cité, pour qu'ils y travaillent à leur service. On leur confie aussi les handicapés mentaux pour qu'ils puissent brancher leurs cerveaux sur les psychoordinateurs ; ils participent ainsi à l'œuvre grandiose des Seigneurs. Ce sont eux que les ignorants appellent hommes-outils. Vous êtes venu à Es Toch avec Strella Siobelbel, prech Ramarren ? »

— « Exact. Je suis venu avec elle, j'ai marché avec elle, mangé avec elle, couché avec elle. Elle disait se nommer Estrel, et être une Errante. »

— « C'est bien la preuve que ce n'est pas une Shing…» dit Orry, puis il rougit, sortit un second tube de tranquillisant et commença à le sucer.

— « Une Shing n'aurait pas couché avec moi ? »

Orry fit un signe négatif, toujours cramoisi ; finalement, sa drogue lui donna le courage de parler : « Ils ne touchent pas les gens du commun, prech Ramarren – ils sont comme des dieux, froids, bons et sages – inaccessibles. »

Orry parlait d'abondance, sans souci de la cohérence – comme un enfant. Mesurait-il sa solitude, cet orphelin échoué sur un monde qui n'était pas le sien, lui qui, au terme de son enfance et au seuil de l'adolescence, vivait parmi des êtres inabordables, intouchables, qui le bourraient de mots mais le laissaient si vide de réalités qu'il en était réduit à chercher sa consolation dans la drogue ? Il n'avait certainement pas une conscience claire de son isolement – ni d'ailleurs de quoi que ce fût, semblait-il – mais il devait en souffrir inconsciemment à en juger par l'expression nostalgique que prenait parfois son regard lorsqu'il se posait sur Falk – nostalgique et animé d'une faible espérance, comme le regard d'un homme qui, mourant de soif dans un désert salé, se rive sur un mirage. Falk aurait aimé lui poser bien d'autres questions, mais à quoi bon ? Mû par la pitié, il posa la main sur la frêle épaule d'Orry. L'enfant sursauta à ce contact, ébaucha un sourire timide et se remit à sucer son tranquillisant.

Lorsqu'il eut retrouvé sa chambre, qui était d'un si luxueux confort – pour impressionner Orry ? – Falk l'arpenta un moment comme un ours en cage, et finalement se coucha pour dormir. Il rêva qu'il était dans une demeure pareille à celle de Zove dans la Forêt, mais dont les habitants avaient des yeux couleur d'agate et d'ambre. Il voulait leur expliquer qu'il était de leur race, de leur famille, mais ils ne comprenaient pas la langue qu'il parlait et l'observaient avec une expression étrange tandis qu'il bredouillait et cherchait ses mots – les mots exacts… son vrai nom.

Des hommes-outils étaient là, prêts à le servir, lorsqu'il se réveilla. Il les congédia, et ils sortirent. Il quitta sa chambre et se trouva dans le vestibule. Personne ne lui barra le passage ; et d'ailleurs il ne rencontra personne sur son chemin. L'édifice paraissait désert, et Falk n'y surprit aucun mouvement, ni dans les longs corridors nébuleux, ni sur les rampes, ni dans les pièces dont il entrevoyait l'intérieur à travers les murs et dont il ne pouvait découvrir les portes. Pourtant, il se sentait constamment observé, épié dans ses moindres mouvements.

Lorsqu'il eut regagné sa chambre, il y trouva Orry, qui l'attendait pour lui faire visiter la ville. Tout l'après-midi, ils explorèrent, à pied et sur un glisseur en paristolis, les rues et les jardins en terrasses, les ponts, les palais et les demeures d'Es Toch. Orry était généreusement pourvu de ces fiches d'iridium qui servaient de numéraire, et lorsque Falk lui dit qu'il ne prisait guère le costume de carnaval que ses hôtes lui avaient procuré, il insista pour le conduire chez un marchand de vêtements afin de lui payer une tenue conforme à ses goûts. Lorsqu'il se trouva au milieu d'une orgie de tissus somptueux, tissés et plastiformés, étincelants de couleurs vives aux motifs variés, qui jonchaient les comptoirs et emplissaient les étagères, il revit Parth tissant dans sa petite chambre ensoleillée des grues blanches sur fond

gris. « Je tisserai du noir pour m'en vêtir, » avait-elle dit, et ce souvenir lui fit choisir, parmi ces robes, ces capes et tous ces vêtements gaiement bariolés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des chausses noires, une chemise foncée et un manteau noir de drap d'hiver.

— « Ces vêtements ressemblent un peu à ceux que nous portions chez nous – sur Werel, » dit Orry, jetant un coup d'œil dubitatif sur sa propre tunique d'un rouge flamboyant. « Mais là-bas nous n'avions pas de drap d'hiver. Oh ! tout ce que nous pourrions ramener de la Terre sur Werel, tout ce que nous pourrions leur apprendre si seulement nous pouvions y aller ! »

De là, les Weréliens se rendirent à un restaurant bâti sur une corniche transparente dominant la gorge. Le soir tombait, froid et pur, sur les montagnes ; le gouffre du canyon s'assombrissait, les édifices dressés sur ses bords luisaient de reflets irisés, les rues et les ponts suspendus flamboyaient de lumières. Une douce musique propageait ses ondes tout autour d'eux tandis qu'ils mangeaient des mets déguisés, épicés, et qu'ils observaient les allées et venues de la foule.

Certains des piétons que l'on voyait circuler étaient pauvrement vêtus, d'autres somptueusement, et beaucoup portaient le genre d'accoutrement voyant dont Falk se rappelait vaguement avoir vu Estrel attifée – de vrais travestis. Il y avait là de nombreux types humains, dont Falk voyait certains pour la première fois – par exemple un groupe de gens à la peau blanchâtre, aux yeux bleus et aux cheveux couleur de paille. Falk s'imagina qu'ils avaient subi quelque traitement décolorant, mais Orry lui expliqua qu'ils appartenaient à une tribu d'une région du continent numéro Deux dont les Shing faisaient beaucoup pour développer la civilisation. Et ces gens-là envoyaient leurs chefs et leur jeunesse à Es Toch, par aérocar, pour qu'ils pussent s'y instruire. « Vous voyez bien, prech Ramarren, qu'il est faux de dire que les Seigneurs refusent de faire l'éducation des indigènes – ce sont les indigènes qui refusent de se laisser éduquer. Ces gens à peau blanche partagent le savoir des Seigneurs. »

— « Et qu'ont-ils dû oublier pour gagner ce privilège ? » demanda Falk ; mais cette question était, pour Orry, dépourvue de signification. Il ne savait presque rien des « indigènes », de leur vie, de leur niveau de connaissances. Il avait vis-à-vis des boutiquiers et des serveurs une attitude condescendante et amène, celle que l'on peut avoir envers ses inférieurs. Il avait pu apporter cette arrogance de Werel, à en juger par sa description de la société kelkshak : fortement hiérarchisée, donnant une extrême importance à la place de chacun dans l'échelle sociale, Falk ignorant d'ailleurs ce qui présidait à l'échelonnement des ordres sociaux et sur quelles valeurs il était fondé. Ce n'était pas seulement une question de naissance, mais Orry n'en pouvait

expliquer clairement la nature d'après ses souvenirs d'enfance. Quoi qu'il en fût, Falk détestait le ton sur lequel Orry disait « les indigènes », et il lui demanda finalement avec un soupçon d'ironie : « Comment peux-tu savoir à qui tu dois des courbettes et qui t'en doit ? Moi, je ne puis distinguer les Seigneurs des indigènes. Au fait, les Seigneurs sont eux-mêmes des indigènes, n'est-il pas vrai ? »

« Mais oui. Les indigènes se donnent ce nom parce qu'ils veulent à tout prix que les Seigneurs soient des conquérants venus d'un autre monde. Moi aussi j'ai souvent du mal à faire la distinction, » dit le jeune Orry avec son pâle sourire engageant et candide.

— « La plupart des ces gens que nous voyons dans la rue sont des Shing ? »

— « Je crois. Naturellement, je n'en connais de vue qu'un petit nombre. »

— « Je n'arrive pas à comprendre ce qui peut empêcher les Seigneurs, les Shing, de se mélanger aux indigènes si tous sont des Terriens. »

— « Le savoir et le pouvoir dont ils sont dépositaires – ils gouvernent la Terre depuis plus longtemps que les Achinowao ne gouvernent la Kelshie ! »

— « Mais ils constituent une caste à part. Pourtant tu m'as dit que les Seigneurs croyaient à la démocratie. » Cette expression ancienne, qui l'avait frappé lorsque Orry l'avait employée, Falk n'aurait su dire au juste ce qu'elle signifiait, mais il savait qu'elle avait quelque chose à voir avec la participation de tous au gouvernement.

— « Oui, certainement, prech Ramarren. Le Conseil gouverne la Terre démocratiquement pour le bien de tous, et il n'y a pas de roi ni de dictateur. Si nous allions dans un pariitha-palace ? Si vous n'aimez pas le pariitha, on peut s'y procurer d'autres stimulants ; on peut y voir des danseurs, écouter des joueurs de tëanb. »

— « Tu aimes la musique ? »

— « Non, » dit Orry, ingénument mais un peu honteusement. « La musique, ça me donne envie de pleurer ou de crier. Naturellement, sur Werel, les animaux et les petits enfants sont seuls à chanter. Pour les grandes personnes, nous trouvons que ce ne serait pas… comme il faut. Mais les Seigneurs ont à cœur d'encourager les talents indigènes. La danse aussi, c'est quelquefois très joli…»

— « Non ! » Falk sentait une grande impatience l'envahir, la volonté d'en finir, de crever l'abcès. « J'ai une question à poser au dénommé Abundibot, s'il accepte de nous recevoir. »

— « Certainement. Il a été mon maître pendant longtemps ; je peux l'appeler avec ça. » Orry leva à sa bouche le bracelet à anneaux d'or qu'il avait au poignet. Tandis qu'il parlait dans l'appareil, Falk se rappela les prières qu'Estrel adressait en un murmure à son amulette.

Comment avait-il pu être aussi obtus ? Le premier imbécile venu aurait deviné que c'était un transmetteur. Le premier imbécile venu… mais pas lui !

— « Le seigneur Abundibot nous attend. Il est dans le Palais Oriental, » annonça Orry, et ils partirent, le jeune homme jetant une fiche d'iridium au garçon qui leur ouvrait la porte en s'inclinant.

C'était une soirée de printemps orageuse ; les nuages cachaient la lune et les étoiles, mais les rues flamboyaient de lumières. Falk y marchait le cœur lourd. En dépit de toutes ses craintes, il avait été impatient de voir *Elonaae*, la Cité des Hommes ; mais il n'y trouvait qu'inquiétude et lassitude. Ce n'était pas ses foules qui le gênaient, et pourtant il n'avait jamais vu, aussi loin qu'allaient ses souvenirs, plus de dix maisons ou plus de cent personnes réunies. Ce n'était pas la réalité de la cité qui était accablante, mais son irréalité. Ce n'était pas une ville faite pour les hommes. Elle ne donnait pas l'impression d'avoir une histoire, des racines plongeant dans le temps et l'espace, et pourtant elle dictait sa loi au monde depuis un millénaire. On y eût cherché en vain ces bibliothèques, ces écoles, ces musées que Falk, *se* souvenant des télébobines anciennes de Zove, s'attendait à y trouver ; aucun monument, aucune relique, n'étaient là pour rappeler la grande époque de l'homme ; pas de grands courants intellectuels ou commerciaux. La monnaie en cours n'était qu'une largesse des Shing, car il n'existait pas de vie économique pour donner à la ville une vitalité qui lui fût propre. On prétendait que les Seigneurs étaient très nombreux sur la Terre, et pourtant ils n'y occupaient que cette seule ville, dissociée des autres comme la Terre se trouvait dissociée des autres mondes qui jadis avaient formé la Ligue. Es Toch était sans racines et se suffisait à elle-même, vivant repliée sur elle-même ; tout ce lustre, cette orgie de lumières, de machines, de visages venus de partout, cette complexité fastueuse, tout cela était bâti sur un gouffre creux. C'était la Cité du Mensonge. Prodigieuse, d'ailleurs, comme un joyau sculpté tombé au plus sauvage de la vaste Terre – prodigieuse, intemporelle, création d'un autre monde.

Falk et Orry survolèrent en glisseur un des ponts de la ville, vertigineux et sans parapets, en direction d'une tour lumineuse. Ils dominaient de haut le torrent du canyon, invisible comme l'étaient aussi les montagnes en raison de la nuit, de l'orage et des lumières aveuglantes de la ville. Des hommes-outils accueillirent les Weréliens à l'entrée de la tour, les firent monter dans un ascenseur s'ouvrant par une soupape, puis entrer dans une pièce dont les murs, sans fenêtres et translucides comme toujours, semblaient faits d'une brume bleuâtre scintillante. Les visiteurs furent invités à s'asseoir, et on leur servit une boisson dans de hautes coupes d'argent. Falk la goûta du bout des lèvres et fut surpris de constater que ce n'était autre chose que cette

liqueur parfumée au genièvre qu'on lui avait offerte un jour dans l'Enclave du Kansas. Sachant combien c'était toxique, il s'abstint d'en prendre davantage ; mais Orry lampa sa coupe à grands traits, avec délectation. Abundibot entra, grand, vêtu de sa toge blanche, le visage figé comme un masque, et il congédia les hommes-outils d'un geste discret. Il s'arrêta à une certaine distance de Falk et d'Orry. Les outils avaient laissé une troisième coupe d'argent sur la petite table basse. Il leva cette coupe en guise de salut, la vida d'un trait, et dit de sa voix basse et sèche : « Vous ne buvez pas, Seigneur Ramarren ? Je pourrais vous citer un très très vieux dicton de cette planète : *in vino veritas,* dans le vin réside la vérité. » Un sourire s'alluma puis s'éteignit sur son visage. « Mais peut-être avez-vous soif de vérité, et non de vin ? »

— « J'ai une question à vous poser. »

— « Une seule ? » Il y avait dans cette réponse une note de moquerie tellement transparente que Falk jeta un regard sur Orry pour voir s'il l'avait saisie. Mais, occupé à sucer un tube de pariitha, ses yeux jaunes à reflets gris baissés à terre, il n'avait rien remarqué.

— « Je préférerais vous parler seul à seul pendant un moment, » dit Falk de but en blanc.

À ces mots, Orry leva les yeux, déconcerté. Le Shing répondit : « Je vous l'accorde, bien entendu. Mais, que Har Orry soit présent ou non, cela ne changera rien à ma réponse. Nous n'avons rien à lui cacher que nous puissions vous dire. Néanmoins, si vous préférez qu'il sorte, qu'il en soit ainsi. »

— « Attends-moi dans le vestibule, Orry, » dit Falk. L'enfant sortit docilement. Lorsque les lèvres verticales de la porte se furent refermées derrière lui, Falk dit – murmura, plutôt, car tout le monde murmurait en ces lieux – « Je voulais réitérer une question que je vous ai déjà posée. Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris. Vous ne pouvez me restituer ma mémoire antérieure qu'au prix de ma mémoire actuelle – c'est bien ça ? »

— « Pourquoi me demandez-vous si c'est vrai ? Doutez-vous de ce que je vous ai affirmé ? »

— « Pourquoi… pourquoi ne vous croirais-je pas ? » répondit Falk, mais son cœur se serra car il sentait que le Shing se jouait de lui comme d'un être totalement incapable et impuissant.

— « Ne sommes-nous pas les Menteurs ? Vous ne devez pas nous croire, quoi que nous puissions vous dire. C'est là ce qu'on vous a appris chez Zove et ce que vous pensez. Nous savons ce que vous pensez. »

— « Répondez à ma question, » dit Falk, conscient de la futilité de son obstination.

— « Je vais répéter ce que je vous ai déjà dit. Je ferai de mon mieux, mais c'est Ken Kenyek qui serait le plus qualifié pour vous

expliquer ces choses-là. C'est notre plus habile psychopraticien. Voulez-vous que je l'appelle ? – je suis sûr qu'il ne demandera pas mieux que de se projeter à nous. Non ? Très bien, comme vous voudrez… Voici, en termes élémentaires, la réponse à votre question : vous avez été, comme on dit, décervelé. Le décervelage est une opération, non pas chirurgicale, bien sûr, mais paramentale. Elle requiert un équipement psychoélectrique et ses effets sont naturellement beaucoup plus radicaux que ceux d'un simple blocage hypnotique. Si, donc, la restauration d'un esprit décervelé est possible, c'est en conséquence une affaire beaucoup plus sérieuse que la suppression d'un blocage hypnotique. Vous avez actuellement une mémoire et une personnalité d'emprunt, secondaires et incomplètes, que vous appelez votre moi – indûment, car, à voir les choses objectivement, cette personnalité seconde, cette bouture, n'est qu'un rudiment, un moi affectivement rabougri et intellectuellement incompétent par rapport au vrai moi qui gît en vous si profondément enfoui. Cependant, comme nous n'attendons pas de vous, car c'est impossible, que vous voyiez les choses objectivement, nous aimerions pouvoir vous assurer que la résurrection de Ramarren sera compatible avec la survie de Falk. Et nous avons été tentés de vous mentir à cet égard pour vous épargner des craintes et des hésitations et faciliter votre décision. Mais il est préférable que vous sachiez la vérité ; nous ne voudrions pas qu'il en fût autrement, et vous non plus, je pense. La vérité, la voici : lorsque nous aurons rendu à la totalité de la synaptase de votre esprit originel son état normal et son fonctionnement normal, s'il m'est permis de simplifier ainsi l'opération d'une complexité inimaginable que Ken Kenyek est prêt à entreprendre avec l'aide de ses psychoordinateurs, cette reconstitution entraînera le blocage intégral de la totalité de la synaptase secondaire que vous considérez maintenant comme étant votre moi psychique. Cette totalité secondaire sera irrémédiablement annihilée, comme par un nouveau décervelage. »

— « Pour ressusciter Ramarren, il vous faut donc tuer Falk. »

— « Nous ne tuons pas, » dit le Shing en un murmure rauque ; puis il répéta avec une intensité fulgurante en langage paraverbal : « *Nous ne tuons pas !* »

Il se fit une pause.

— « Pas de gros gain sans petit sacrifice. C'est la règle, » murmura le Shing.

— « Il faut pour vivre accepter de mourir, » dit Falk, ce qui fit tressaillir le masque de son interlocuteur. « Très bien, j'accepte, je consens à être tué par vous. Mon consentement, d'ailleurs, n'importe guère, n'est-ce pas ? – et pourtant il vous le faut. »

— « Nous ne vous tuerons pas. » Le murmure prenait de

l'amplitude. « Nous ne tuons pas. Nous respectons la vie. Nous vous rendrons votre vie perdue, votre moi véritable. À charge pour vous d'oublier. C'est le prix que vous devez payer ; il n'y a pas d'équivoque : pour être Ramarren, vous devez oublier Falk. Vous devez y consentir, effectivement, mais c'est tout ce que nous exigeons. »

— « Accordez-moi encore une journée, » dit Falk, et il se leva, mettant un terme à l'entretien. Il avait perdu ; il était impuissant. Et pourtant il avait fait tressaillir le masque, il avait, l'espace d'un instant, touché le mensonge jusqu'en sa chair vive ; et, en cet instant, il avait eu l'intuition que, s'il avait été assez fort, intellectuellement ou physiquement, pour l'atteindre, la vérité était à sa portée.

Falk quitta le palais avec Orry, et, quand ils furent dans la rue, il lui dit : « Viens un peu avec moi. Je voudrais te parler hors de ces murs. » Ils traversèrent la rue brillamment éclairée en direction du canyon. Ils étaient là sur ses bords, côte à côte, dans le vent froid de cette nuit de printemps, et les projecteurs du pont lançaient leurs feux au-dessus de leurs têtes et du gouffre noir dont la paroi plongeait verticalement du bord même de la rue.

— « Lorsque j'étais Ramarren, » dit Falk lentement, « étais-je en droit de te demander un service ? »

— « Tous les services, » dit Orry avec une promptitude assurée qui semblait remonter aux jours anciens de son éducation werélienne.

Falk le regarda droit dans les yeux pendant un moment. Désignant le bracelet d'or à son poignet, il lui fit signe de le détacher et de le jeter dans la gorge.

Orry ouvrit la bouche pour parler, Falk mit un doigt sur ses lèvres.

L'enfant clignota des yeux ; il hésita, puis enleva sa chaîne et la jeta dans le gouffre noir. Ensuite, il tourna vers Falk un visage où se lisait clairement la peur, le désarroi et un brûlant désir d'être approuvé.

Pour la première fois, Falk lui parla en esprit : « Tu n'as pas sur toi d'autre appareil ou ornement, Orry ? »

Le garçon ne comprit pas du premier coup. Falk était, comme il l'avait dit, un piètre télépathe à côté du Shing. Lorsqu'il eut enfin compris, Orry répondit paraverbalement et très clairement : « Non, je n'avais que le communicateur. Pourquoi m'avez-vous demandé de le jeter ? »

— « Je veux n'être écouté que de toi, Orry. »

L'enfant parut effaré et comme frappé d'une crainte religieuse. « Les Seigneurs peuvent entendre, » murmura-t-il à haute voix. « Ils entendent le langage paraverbal, d'où qu'il vienne, prech Ramarren – et je n'en suis qu'à mes premières leçons de défense mentale…»

— « Alors, parlons tout haut, » dit Falk. Il doutait cependant que les Shing pussent capter le langage télépathique, « d'où qu'il vînt », sans l'aide d'un appareil quelconque. « Voici ce que je voudrais te demander. Ces Seigneurs d'Es Toch m'ont fait venir ici, semble-t-il, pour faire revivre Ramarren et sa mémoire. Mais ils ne peuvent ou ne veulent le faire qu'au prix de mon moi actuel, de sa mémoire et de tout ce qu'il a appris sur la Terre. Or, ce prix, je refuse de le payer en dépit de l'insistance des Shing. Je refuse d'oublier ce que je sais ou ce que je pense, et d'être un outil ignorant entre leurs mains. Je refuse de mourir une seconde fois avant ma mort ! Je ne crois pas que je sois de force à leur résister, mais je veux tenter de le faire, et voici le service que je te demande…» Falk s'interrompit, hésitant entre plusieurs possibilités. En fait, il improvisait.

Le visage d'Orry, qui s'était illuminé, redevint sombre et trahit son désarroi. Il dit finalement : « Mais pourquoi ?…»

— « J'écoute, » dit Falk, qui voyait s'évaporer l'autorité éphémère qu'il avait exercée sur son cadet. En tout cas, Orry avait été ébranlé au point de lancer ce « Pourquoi ? » C'était donc le moment ou jamais de tenter une percée, pour ainsi dire, jusqu'à son jeune cerveau.

— « Pourquoi cette défiance envers les Seigneurs ? Pourquoi voudraient-ils supprimer vos souvenirs de la Terre ? »

— « Parce que Ramarren ignore ce que je sais. Et toi aussi. Et que notre double ignorance pourrait trahir le monde qui nous a envoyés ici. »

— « Mais ce monde… vous ne vous en souvenez même pas ? »

— « C'est vrai… mais je ne veux pas être l'instrument des Menteurs qui règnent sur la Terre. Écoute-moi. Voici ce que j'entrevois de leurs projets. Ils veulent me rendre mon ancien moi pour apprendre le vrai nom et la position de notre planète natale. S'ils l'apprennent, lorsqu'ils seront en train de travailler sur mon esprit, alors je crois qu'ils me tueront sur-le-champ, quitte à te raconter que l'opération m'a été fatale ; ou qu'ils me redécervelleront, auquel cas ils t'annonceront que l'opération a échoué. Sinon ils me laisseront en vie, tout au moins jusqu'au moment où je leur aurai révélé ce qu'ils veulent savoir. Et, si je ne suis que Ramarren, je serai trop ignorant pour ne pas le leur dire. Ils nous réexpédieront alors vers Werel ; seuls survivants de notre grande expédition, nous y retournerions après des siècles pour raconter à ses habitants comment, sur une Terre plongée dans les ténèbres de l'obscurantisme, les Shing, vaillamment, maintiennent allumé le flambeau de la civilisation. Les Shing qui ne sont pas les Ennemis de l'Homme, mais des Seigneurs pleins d'abnégation et de sagesse, des hommes originaires de la Terre et non des conquérants venus d'un autre monde. Voilà ce que nous dirions sur Werel des Shing bienveillants. Et l'on nous croirait. On croirait à

ces mensonges auxquels nous serions les premiers à croire. Les Weréliens ne craindraient donc aucune attaque des Shing ; et ils ne feraient rien pour secourir les hommes de la Terre, les vrais, ceux qui aspirent à être délivrés du mensonge et qui vivent dans cette attente. »

— « Mais, prech Ramarren, ce ne sont pas des mensonges, » dit Orry.

Falk le regarda une minute dans la lumière diffuse, scintillante et fluctuante. Son cœur se serra, mais il dit finalement : « Veux-tu me rendre le service que je sollicite ? »

— « Oui, » murmura Orry.

— « Sans en parler à qui que ce soit ? »

— « Oui. »

— « Tout simplement ceci. Lorsque tu me verras – si tu me revois dans la peau de Ramarren… alors dis-moi ces mots : Lisez la première page du livre. »

— « Lisez la première page du livre, » répéta Orry docilement.

Il se fit une pause. Falk avait l'impression de se débattre en pure perte, comme une mouche prise dans une toile d'araignée.

— « Est-ce là le seul service que vous me demandez, prech Ramarren ? »

— « C'est tout. »

Le garçon courba la tête et marmonna une phrase dans sa langue natale, sans doute une formule de promesse solennelle. Puis il demanda : « Que vais-je leur dire pour le bracelet, prech Ramarren ? »

— « La vérité – peu importe, à condition que tu gardes l'autre secret, » dit Falk. Apparemment, les Shing n'avaient pas appris à mentir à cet enfant. Mais ils ne lui avaient pas appris à distinguer la vérité du mensonge.

Survolant de nouveau le pont en glisseur, Orry reconduisit Falk à son palais, dont les murs luisaient nébuleusement, cet édifice où il était entré naguère sous la conduite d'Estrel. Une fois seul dans sa chambre, il donna libre cours à sa peur et à sa rage, se sachant dupé et impuissant, et, lorsqu'il eut maîtrisé sa colère, il continua à arpenter sa chambre comme un ours en cage, aux prises avec la peur de mourir.

S'il les en suppliait, pourraient-ils le laisser vivre dans la peau de Falk, dont ils n'auraient rien à tirer mais rien à craindre non plus.

Non, c'était exclu, manifestement, et seule la lâcheté avait pu faire germer en lui cette idée. Il n'y avait aucun espoir de ce côté.

Pourrait-il s'échapper ?

Peut-être. Si ce grand bâtiment paraissait vide, ce pouvait être un trompe-l'œil, un piège ou, comme si souvent en cette cité, une illusion. Il avait le sentiment et la conviction qu'il était constamment épié, par l'œil ou par l'oreille, par des présences ou des dispositifs cachés. Toutes les portes étaient gardées par des hommes-outils ou des

moniteurs électroniques. Mais en admettant qu'il pût s'échapper d'Es Toch, que ferait-il ensuite ?

Retrouverait-il son chemin dans les montagnes et par les plaines, puis dans la Forêt, pour atteindre enfin la Clairière où Parth… Non ! Furieux, il coupa court à ces divagations. Ce retour était impossible. Il était arrivé à Es Toch en suivant la voie qu'il s'était tracée, et cette voie il devait la suivre jusqu'à son terme, jusqu'à la mort – s'il devait en être ainsi – pour ressusciter dans le personnage d'un étranger dont l'âme avait été formée sur un autre monde.

Mais cet étranger venu d'un autre monde, il n'y avait là personne pour lui dire la vérité. Personne en qui Falk pût avoir confiance, mis à part Falk lui-même, ce qui le condamnait à mourir, et à mourir au service de l'Ennemi. Voilà ce qu'il ne pouvait supporter, ce qui lui semblait intolérable. Il arpentait toujours sa chambre plongée dans une pénombre verdâtre et feutrée. Sans entendre la foudre, il voyait au plafond les lignes troubles des éclairs. Il se refusait à servir les Menteurs, à leur dire ce qu'ils voulaient savoir. Peu lui importait Werel – tout ce qu'il imaginait à cet égard pouvait très bien être erroné, Werel même pouvait n'être qu'un mensonge, et Orry quelque chose comme Estrel, en plus perfectionné ; tout était possible. Mais Falk aimait la Terre, même s'il venait d'un autre monde. La Terre, c'était pour lui la maison de la Forêt, le soleil sur la Clairière, c'était Parth. Et c'était là ce qu'il se refusait à trahir. Il lui fallait se convaincre qu'il existait un moyen d'empêcher pareille trahison, dût-il lutter pour cela contre une force écrasante et contre la pire fourberie.

Falk tournait en rond dans son effort pour imaginer une solution inimaginable à ce problème absurde et insoluble : par quel moyen laisser un message à ce Ramarren qu'il allait devenir ? Si les Shing ne le surprenaient pas à rédiger un tel message, ils ne manqueraient pas de le découvrir une fois rédigé. Il avait songé à utiliser Orry comme intermédiaire, en lui ordonnant de dire à Ramarren : « Ne réponds pas aux questions des Shing. » Mais il avait senti qu'il ne pouvait pour cela lui faire suffisamment confiance. Il n'obéirait pas à pareil ordre et même ne pourrait s'empêcher de le divulguer. Les Shing avaient si bien manipulé l'esprit de ce garçon qu'il était devenu essentiellement leur instrument ; peut-être les Seigneurs connaissaient-ils déjà ce message, pourtant vide de sens, qu'il lui avait confié.

Il n'y avait pas d'échappatoire, pas d'issue, même si l'on était l'ingéniosité faite homme. Il ne restait à Falk qu'un seul espoir, et bien faible : qu'il pût tenir ; quel que fût le traitement subi, il s'agissait de garder prise sur lui-même, de refuser d'oublier, de refuser de mourir. Ce qui seul lui donnait lieu d'espérer que la chose pût être réalisable, c'était que les Shing avaient affirmé qu'elle était irréalisable.

Ils voulaient qu'il crût cela impossible.

Les illusions, les apparitions et les hallucinations des premières heures ou des premiers jours qu'il avait passés à Es Toch avaient donc eu pour but de le plonger dans le désarroi et de miner sa confiance en soi. N'était-ce pas là leur objectif ? Ils voulaient l'amener à se défier de lui-même, de ses croyances, de ses connaissances, de sa force. S'il en était ainsi, toutes leurs explications sur l'opération à subir ne seraient alors qu'un épouvantail ; il s'agissait de le persuader qu'il ne pouvait rien contre leurs manipulations parahypnotiques.

Ramarren avait été impuissant contre ces manipulations…

Mais Ramarren n'était pas informé de leurs pouvoirs et ne pouvait soupçonner la nature de l'opération qu'ils allaient lui faire subir, tandis que Falk était au courant. Cela pouvait changer quelque chose à l'affaire. D'autre part, la mémoire de Ramarren n'avait pas été détruite irrévocablement, comme devait l'être celle de Falk, du moins se tuaient-ils à l'affirmer ; la meilleure preuve en était qu'ils se faisaient fort de la restaurer.

Un espoir – espoir bien mince. Tout ce qu'il pouvait faire était de dire *je veux survivre* avec la conviction que cela pourrait se réaliser ; avec de la chance, il pouvait gagner la partie. Sinon…

Quelle chose ténue mais tenace que l'espoir – comme la confiance, mais encore davantage, pensa-t-il en arpentant sa chambre tandis que jaillissaient au-dessus de sa tête des éclairs estompés sans accompagnement sonore. Dans une période faste, on fait confiance à la vie ; dans une période néfaste, on ne vit que d'espérance. Mais confiance et espérance sont de la même essence. Elles assurent l'indispensable communication de l'esprit avec les autres esprits, avec le monde et avec le temps. Sans confiance, l'homme peut vivre, mais d'une existence inhumaine ; sans espoir, il meurt. Lorsque la communication est supprimée, lorsque les mains ne se touchent plus, l'émotion s'atrophie et l'intellect devient stérile et obsédé. Le seul rapport unissant les hommes est alors celui de maître à esclave, de victime à assassin.

Les lois sont un rempart élevé par chaque peuple contre les impulsions qu'il redoute le plus en lui-même. *Tu ne tueras pas,* cette loi dont les Shing se faisaient gloire était leur seule loi, tout le reste étant permis. Fallait-il en conclure que seul le meurtre les attirait vraiment ?… Redoutant en eux-mêmes ce penchant invétéré, ils prêchaient le respect de la Vie et finissaient par être dupes de leur propre mensonge.

Il n'était pas de force à lutter contre eux, à moins, peut-être, de leur opposer la seule qualité devant laquelle un menteur se trouve désarmé, l'intégrité. Il ne leur viendrait peut-être pas à l'idée qu'un homme pût vouloir désespérément être lui-même et vivre sa vie qu'il lui fût possible de leur résister même s'il se trouvait à leur merci.

Peut-être, peut-être.

Délibérément, imposant enfin une discipline à ses pensées, il prit le livre que lui avait donné le prince du Kansas, car, malgré sa prédiction, il ne l'avait pas reperdu, et le lut un instant, avec une grande concentration, avant de s'endormir.

Le lendemain matin – un matin qui pouvait être le dernier de cette existence – Orry proposa une tournée en aérocar, et Falk acquiesça en exprimant le désir de voir l'Océan Occidental. Avec une courtoisie raffinée, deux des Shing, Abundibot et Ken Kenyek, sollicitèrent le privilège d'accompagner leur hôte distingué ; ils seraient heureux, dirent-ils, de répondre à toutes les questions qu'il voudrait bien leur poser sur l'Empire terrestre, ou sur l'opération prévue pour le lendemain. Falk, à vrai dire, espérait vaguement en apprendre davantage sur le traitement qu'ils se proposaient de faire subir à son esprit afin de se préparer à y résister plus efficacement. Vain espoir. Ken Kenyek ne fit que déverser un verbiage interminable où il était question de neurones, de synapses, de récupération, de blocage, de déblocage, de drogues, d'hypnose, de parahypnose, d'ordinateur à branchements cervicaux… rien pour l'éclairer, tout pour l'effrayer. Bien vite, Falk se déclara vaincu.

L'aérocar, piloté par un homme-outil muet qui n'était guère plus, semblait-il, qu'une extension des commandes, franchit les montagnes et fila vers l'ouest en survolant les déserts, égayés par leur brève floraison printanière. Au bout de quelques minutes, les passagers virent se rapprocher d'eux la paroi de granité de la chaîne côtière. Ces montagnes ne s'étaient pas remises du cataclysme qui, deux mille ans auparavant, les avait broyées, dénudées, laissant en quelque sorte leur chair à vif, avec des pics déchiquetés surgissant de gouffres enneigés. Au-delà des crêtes s'étendait l'Océan brillamment ensoleillé ; sous ses vagues gisaient, ténébreuses, les terres englouties.

Il y avait là des cités disparues – comme il y avait dans l'esprit de Falk des cités oubliées, des lieux et des noms perdus. Tandis que l'aérocar décrivait un cercle pour repartir vers l'est, il soupira : « Demain le tremblement de terre, et Falk périra…»

— « Il faut malheureusement qu'il en soit ainsi, » dit Abundibot d'un air heureux. Du moins Falk crut-il discerner dans son ton une certaine satisfaction. Chaque fois qu'Abundibot exprimait un sentiment quelconque, son ton était si faux qu'il paraissait trahir une émotion opposée, mais ce qu'il fallait peut-être voir là c'était une totale absence d'affectivité. Avec sa face pâle, ses yeux pâles, ses traits réguliers et sans âge, Ken Kenyek ne manifestait ni ne simulait aucune émotion, soit qu'il fût en train de parler, soit qu'il se tînt immobile et sans expression comme Falk le voyait maintenant, ni serein, ni impassible mais entièrement replié sur lui-même, lointain, souverain.

L'aérocar franchit comme un éclair les étendues désertiques séparant Es Toch de la mer. Falk ne vit aucun indice d'habitations humaines en ces vastes espaces. Ils atterrirent sur le toit de l'édifice où Falk avait sa chambre. Après ces quelques heures passées en compagnie des Shing, dont la présence glaciale pesait si lourdement sur lui, il aspirait à être seul dans cette pièce aux murs nébuleux, si illusoire que fût cette solitude. Les Shing le lui accordèrent. Il avait craint d'être drogué et mystifié à nouveau par des ennemis résolus à l'affoler et à l'affaiblir, mais, apparemment, ils considéraient pareil renfort de précautions comme inutile. Falk put donc sans être dérangé arpenter son parquet translucide, ou rester assis et lire son livre. Après tout, que pouvait-il contre leur volonté ?

Maintes et maintes fois au fil des longues heures de la nuit, il reprit son livre, l'Ancien Canon. Il n'osait y faire de marques, même avec l'ongle ; il se contenta de le lire, bien qu'il le sût par cœur, avec une extrême concentration, page après page, s'abandonnant à la magie des mots, les répétant sans trêve, assis, couché ou circulant dans sa chambre, et revenant encore et toujours au début du livre, aux premiers mots de la première page :

> La voie que l'on peut suivre
> n'est pas la Voie éternelle.
> Le nom que l'on peut donner
> n'est pas le Nom éternel.

Tard dans la nuit, sous la pression de la lassitude, de la faim, des pensées qu'il s'interdisait de formuler, de la peur qu'il s'interdisait d'éprouver devant la mort, il atteignit enfin l'état de conscience auquel il tendait. Les murs s'effacèrent, son moi se détacha de lui, et il n'y eut plus rien. Il s'identifiait avec le texte du livre : il était le Verbe, le Verbe s'exprimant dans la nuit, au début des temps, sans personne pour l'entendre – la première page du temps. Oui, son moi s'était détaché de Falk, et il était devenu une entité impersonnelle, unique, éternelle.

Peu à peu, le temps reparut, les choses reprirent leurs noms, et les murs leur place. Falk relut une fois de plus la première page du livre, puis se coucha et s'endormit.

Les premiers rayons du soleil matinal donnaient au mur qu'ils frappaient l'éclat d'une émeraude lorsque deux hommes-outils vinrent le chercher. Sous leur conduite, il traversa le vestibule nébuleux et descendit les rampes de l'édifice jusqu'au niveau de la rue, où l'attendait un glisseur, sur lequel il fut dirigé, par les rues ombreuses et au-dessus du gouffre, vers une nouvelle tour. Ses guides n'étaient pas les outils qui avaient été à son service, mais deux grands cerbères

muets. Se rappelant la brutalité méthodique de l'accueil qu'il avait reçu à Es Toch, cette première leçon d'un traitement destiné à lui faire perdre toute confiance en soi, il supposa que les Shing avaient craint de sa part une tentative d'évasion à la dernière minute, et lui avaient fourni pareils dragons pour le décourager de toute impulsion de cette nature.

Il fut piloté dans un dédale de salles qui aboutirent à une série de petites cabines souterraines brillamment éclairées, limitées et dominées par les écrans et les panneaux d'un immense complexe d'ordinateurs. Ken Kenyek sortit d'une de ces cabines, seul, pour l'accueillir. Falk, chose curieuse, n'avait jamais vu plus de deux Shing ensemble, et très peu en tout. Ce n'était vraiment pas le moment de résoudre cette énigme, mais il eut comme une vague réminiscence, la conscience liminale, flottante et éphémère, d'une explication possible. La voix de Ken Kenyek y mit un terme.

— « Vous n'avez pas tenté de mettre fin à vos jours la nuit dernière ? » dit le Shing d'une voix éteinte.

— « J'ai préféré vous en laisser le soin, » répliqua Falk. Mais en fait, le suicide était la seule issue à laquelle il n'eût pas songé.

Ken Kenyek ne daigna pas relever cette saillie, bien qu'il eût paru prêter à Falk une oreille attentive. « Tout est prêt, » dit-il. « Vous voyez ici les mêmes panneaux de travail et exactement les mêmes connexions que celles qui, il y a six ans de cela, servirent à bloquer votre structure primaire mentale et paramentale. La suppression de ce blocage ne devrait pas faire de difficulté ni provoquer de traumatisme, votre consentement étant acquis. Le consentement est la condition essentielle d'une restauration, mais non de l'opération inverse. Vous êtes prêt ? » Et, presque en même temps qu'il prononçait ces mots, il les adressa à Falk en un langage télépathique d'une clarté éclatante : « Vous êtes prêt ? »

Il écouta attentivement la réponse de Falk, elle aussi paraverbale : « Je suis prêt. »

Comme s'il paraissait satisfait de cette réponse ou de ses résonances empathiques, le Shing fit un signe de tête affirmatif et dit de sa voix basse et monotone : « Je vais donc commencer sans drogues. Les drogues offusquent la clarté des opérations parahypnotiques ; il est préférable de s'en passer. Asseyez-vous ici. »

Falk s'exécuta en silence, s'efforçant d'imposer le même silence à son esprit.

Un assistant entra, obéissant à un signal muet, et se dirigea vers Falk tandis que Ken Kenyek s'asseyait devant un des tableaux de l'ordinateur comme un musicien devant son instrument. Falk eut un souvenir fugitif du grand chresmodrome de la salle du trône chez le prince du Kansas, des prestes mains noires qui avaient voltigé au-

dessus, faisant et défaisant certains schémas capricieux de perles, d'étoiles, de pensées…

Un voile noir lui couvrit les yeux et l'esprit. Il sentit qu'on lui fixait quelque chose sur la tête, cagoule ou calotte ; puis il ne perçut plus rien que les ténèbres, des ténèbres infinies, la nuit. Dans cette nuit, une voix disait un mot à son esprit, un mot qu'il était tout près de comprendre. Le même mot répété à n'en plus finir, ce mot, ce mot, ce nom… Comme jaillit un éclair, sa volonté de survivre jaillit flamboyante, et il l'exprima en un effort terrible alors que toutes les chances étaient contre lui, il l'exprima silencieusement : *je suis Falk*.

Puis ce fut la nuit.

9

Il se trouvait en un lieu calme et obscur comme une forêt profonde. Très affaibli, il resta longtemps suspendu entre le sommeil et la veille. Souvent il rêvait ou se rappelait des fragments d'un rêve antérieur qu'il avait fait en plein sommeil. Puis il se rendormit, et de nouveau s'éveilla dans la paix d'un clair-obscur verdoyant.

Il y eut un mouvement auprès de lui. Tournant la tête, il vit un jeune homme qui lui était inconnu.

— « Qui êtes-vous ? »

— « Har Orry. »

Le nom tomba comme une pierre dans l'eau calme de son esprit rêveur, puis disparut. Mais il en irradia des cercles qui s'élargirent avec une douce lenteur jusqu'au moment où le plus grand d'entre eux toucha la rive et se rompit. Orry, le fils de Har Weden, un des membres de l'expédition… un garçon tout jeune, né en hiver.

Les eaux calmes de son sommeil étaient troublées par de petites rides entrecroisées. Il referma les yeux et fit un effort de volonté pour se laisser submerger.

— « J'ai rêvé, » murmura-t-il les yeux clos. » J'ai fait quantité de rêves…»

Mais il était de nouveau réveillé, regardant ce visage enfantin, effrayé et irrésolu. C'était Orry, le fils de Weden – Orry tel qu'il devrait être dans cinq ou six phases lunaires s'ils survivaient à l'expédition.

Il avait oublié quelque chose, mais quoi ?

— « Où sommes-nous ? »

— « Restez tranquille, prech Ramarren – ne parlez pas encore ; je vous prie, restez tranquille. »

— « Que m'est-il arrivé ? »

Une sensation d'étourdissement le contraignit à obéir au garçon et à se recoucher. Les muscles de son corps et jusqu'à ceux de ses lèvres et de sa langue ne lui obéissaient pas normalement. Ce n'était pas de la faiblesse, mais comme un curieux défaut de coordination psychomotrice. Il lui fallait pour lever la main, le vouloir consciemment, comme si c'était la main de quelqu'un d'autre.

La main de quelqu'un d'autre… Il fixa un bon moment son bras et sa main. Leur peau, chose curieuse, avait pris la teinte foncée d'une peau de hann tannée. Le long de l'avant-bras jusqu'au poignet s'alignait une série de cicatrices bleuâtres parallèles, formant comme un pointillé tracé à coups d'aiguille répétés. Même la paume de ses mains était durcie, et l'on eût dit les mains d'un homme longtemps exposé au grand air plutôt que celles d'un familier des laboratoires et

des salles d'ordinateurs du Centre Interstellaire, des salles du Conseil et des sanctuaires du Silence de Wegest.

Il jeta soudain un regard circulaire. La pièce où il se trouvait n'avait pas de fenêtres, mais, chose étrange, ses murs verdâtres laissaient filtrer la lumière du soleil.

— « Nous avons eu un accident, » dit-il enfin. « Lors du lancement, ou quand… Mais nous avons fait le voyage. Nous l'avons fait. Ou l'ai-je rêvé ? »

— « Non, prech Ramarren. Nous avons fait le voyage. »

Nouveau silence. Ramarren ajouta au bout d'un moment.

« Ce voyage, je m'en souviens comme d'une seule longue nuit, comme si c'était la nuit dernière… Pourtant, de l'enfant que tu étais, il a fait presque un homme. Mais alors, nous nous étions trompés à cet égard. »

— « Non, le voyage ne m'a pas vieilli…» Orry s'arrêta.

— « Où sont les autres ? »

— « Perdus. »

— « Morts ? Dis-moi tout, vesprech Orry. »

— « Oui, morts. Probablement morts, prech Ramarren. »

— « Où sommes-nous ? »

— « Reposez-vous un peu, je vous en prie…»

— « Réponds. »

— « Nous sommes dans une maison de la ville appelée Es Toch sur la planète Terre, » récita le garçon puisqu'il fallait tout dire. Mais il s'effondra ensuite et dit d'un ton geignard : « Vous ne le savez pas ?… Vous avez oublié… tout oublié ? C'est encore pire qu'avant…»

— « Comment pourrais-je me rappeler la Terre ? » murmura Ramarren.

— « J'ai… j'ai une chose à vous dire : *lisez la première page du livre. »*

Ramarren ne prêta aucune attention à ces paroles bredouillées par son cadet. Il savait maintenant que quelque chose avait mal tourné et qu'il s'était écoulé un laps de temps dont il ignorait tout. Mais comme il ne pouvait rien faire avant d'avoir vaincu l'étrange faiblesse de son corps, il s'imposa de rester tranquille jusqu'à cessation de toute sensation d'étourdissement. Puis, fermant son esprit au monde extérieur, il se récita à lui-même certains des Soliloques du niveau V ; lorsque son esprit s'en trouva lui aussi apaisé, il appela à lui le sommeil.

De nouveaux rêves jaillirent autour de lui, rêves complexes et effrayants, mais cependant baignés d'une suavité comme celle du soleil perçant à travers la pénombre d'une forêt ancienne. Lorsque son sommeil devint plus profond, ces visions s'évanouirent, cédant la place à un rêve qui n'était qu'une simple et très vivante évocation d'un

vieux souvenir. Il attendait son père pour l'accompagner à la ville en aérocar. Sur les collines de Charn, les forêts étaient à moitié dénudées dans leur longue agonie, mais l'air était chaud, pur et calme. Son père, Agad Karsen, un petit vieillard sec et leste portant tenue et casque de cérémonie et tenant la pierre qui était l'insigne de sa charge, avançait d'un pas tranquille avec sa fille sur la pelouse, et les deux enfants riaient de l'entendre taquiner la jeune fille sur son premier prétendant : « Attention à ce garçon, Parth, il va te courtiser sans merci si tu ne le décourages pas. » Ces paroles légères prononcées sous le soleil du long automne doré de sa jeunesse, il les avait vraiment entendues jadis, comme aussi le rire dont la jeune fille les accueillit. Ma sœur, ma petite sœur, Arnan chérie… Mais quel nom son père lui avait-il donné ?… ce n'était pas son vrai nom, mais autre chose, un autre nom…

Ramarren se réveilla. Il s'assit, faisant un effort décisif pour retrouver la maîtrise de son corps – oui, le sien, encore hésitant et vacillant, mais certainement le sien. Pourtant il avait eu un instant l'impression, en se réveillant, qu'il était un fantôme dans une chair étrangère où il n'était pas à sa place, dans laquelle il s'était égaré.

Il était indemne. Il était Agad Ramarren né dans la maison de pierre argentée entourée de vastes pelouses au pied du pic de Charn enneigé, la montagne solitaire ; héritier d'Agat, né en automne, il n'avait donc connu que l'automne et l'hiver. Il n'avait pas vu le printemps et ne le verrait peut-être jamais puisque c'est au premier jour de cette saison nouvelle que le vaisseau *Autreterre* était parti pour la Terre. Mais le long hiver et l'automne, toute sa maturité, sa jeunesse et son enfance, tout cela se déroulait derrière lui en une vivante continuité dont il conservait le souvenir, comme une rivière qui remonterait à sa source.

Le jeune Orry n'était plus là. « Orry ! » appela Ramarren. Car maintenant qu'il était en état de le faire, il était résolu à s'informer de ce qui était arrivé, à lui-même et à ses compagnons, de ce qu'il était advenu de *L'Autreterre* et de sa mission. Il n'y eut ni réponse ni signal. La pièce où il se trouvait ne semblait pas avoir plus de portes qu'elle n'avait de fenêtres. Il réprima l'impulsion d'appeler Orry en esprit ; il ignorait s'il était encore branché sur lui, d'autre part, comme son propre esprit avait été manifestement soit endommagé, soit manipulé, il valait mieux être prudent et éviter de se mettre en phase avec un autre esprit, quel qu'il fût, avant de s'être assuré qu'il n'était pas menacé par quelque emprise volitionnelle ou antidhronie.

Il se leva, fit taire la sensation d'étourdissement qu'il éprouvait et un élancement qui lui troua un moment l'occiput, et traversa plusieurs fois la pièce pour retrouver une certaine coordination musculaire, cela tout en étudiant les vêtements exotiques qu'il portait et la pièce

étrange où il se trouvait. Beaucoup de meubles, un lit, des tables et des sièges, tous à longs pieds minces. Les murs verts d'une transparence nébuleuse étaient couverts de figures destinées à produire des illusions optiques et à disloquer la réalité, à dissimuler par exemple une porte s'ouvrant à l'iris ou un miroir. Il s'arrêta et se regarda un moment dans ce miroir, où il pouvait se voir jusqu'à la taille. Il se trouva maigre et basané, un peu vieilli peut-être ; ou était-ce une impression ? Il éprouvait une gêne curieuse à regarder sa propre image. D'où lui venait ce malaise, ce défaut de concentration ? Qu'était-il arrivé, qu'avait-il perdu ? Il se retourna et se remit à étudier la pièce. Il y traînait plusieurs objets énigmatiques, dont deux d'un type familier mais d'aspect étranger par certains détails : une coupe sur une table et, à côté, un livre à feuillets. Il eut un vague souvenir d'une chose qu'Orry lui avait dite ; c'était comme une flamme vacillante aussitôt éteinte. Le titre du livre était pour lui vide de sens, bien que ses caractères fussent manifestement apparentés à ceux de l'alphabet de la Langue des Maîtres Livres. Il ouvrit le volume et le feuilleta. Les pages de gauche étaient d'une écriture – à la main, semblait-il – disposée en colonnes de motifs d'une étonnante complexité, symboles holistiques, idéogrammes ou technosténographie. Les pages de droite aussi étaient écrites à la main en caractères rappelant les lettres employées dans les Maîtres Livres, écrites, donc, en galactique. Un livre codé ? À peine avait-il déchiffré un mot ou deux que l'iris de la porte s'ouvrit silencieusement pour laisser entrer quelqu'un – une femme.

Ramarren la regarda avec une intense curiosité, il n'avait pas peur et n'était pas sur ses gardes ; pourtant, se sentant vulnérable, il intensifia légèrement le regard direct et impérieux auquel sa naissance, son arlesh et le niveau auquel il s'était élevé lui donnaient droit. Sans perdre contenance, sa visiteuse soutint son regard. Ils se firent face un moment sans rien dire.

Elle était belle et délicate, fantasquement vêtue, couronnée d'une chevelure décolorée ou teinte d'une couleur roussâtre. Ses yeux étaient des cercles noirs dans un ovale blanc. Des yeux comme ceux des visages qu'on voyait sur les fresques de la Halle de la Ligue dans la vieille ville, ces peintures représentant des êtres de haute taille à peau basanée occupés à construire une ville, à faire la guerre aux tribus migratrices, à observer les étoiles : les Colons, les Terriens d'Autreterre…

Ramarren ne pouvait plus douter qu'il fût effectivement sur la Terre. Il était arrivé à bon port. Faisant abnégation de toute fierté, oubliant tout souci de sécurité personnelle, il s'agenouilla devant sa visiteuse. À ses yeux et à ceux du peuple qui l'avait élu pour cette mission, pour ce voyage de 1 320 trillions de kilomètres à travers le

néant, elle était d'une race que le temps, le souvenir et l'oubli avaient investie des prestiges du divin. Il n'en voyait là devant lui qu'un échantillon individuel, mais elle était de la race de l'Homme et le regardait avec les yeux de cette race. En s'agenouillant devant elle tout en courbant la tête, Ramarren rendait hommage à l'histoire, au mythe et au long exil de ses ancêtres humains.

Il se leva, tendit ses mains ouvertes pour l'accueillir selon le rite kelshak, et elle se mit à lui parler. Son langage était bizarre – d'autant plus bizarre que la voix de cette femme qu'il n'avait jamais vue paraissait infiniment familière à son oreille ; et, sans connaître la langue qu'elle parlait, il réussit à en saisir un mot, puis un autre. L'inquiétante étrangeté de ce phénomène le troubla un instant ; il craignait qu'elle ne fît usage d'une forme de langage télépathique qui pût forcer même ses barrières de défense mentale ; mais il se rendit compte aussitôt que, s'il comprenait cette femme, c'était tout simplement parce qu'elle parlait la langue des Livres, le galactique. S'il ne l'avait pas immédiatement reconnue, c'était en raison de son accent et de la fluidité de son débit.

Elle lui avait déjà adressé plusieurs phrases dites sur un ton singulier, à la fois froid, rapide, sans vie «…ne savent pas que je suis ici, » disait-elle. « Maintenant, dis-moi qui de nous deux est le menteur, l'infidèle. J'ai fait avec toi cet interminable voyage à pied, j'ai couché cent fois avec toi, et maintenant tu ne connais même pas mon nom. Le connais-tu, Falk ? Connais-tu mon nom ? Connais-tu ton propre nom ? »

— « Je suis Agad Ramarren, » dit-il, et d'entendre sa propre voix prononcer son propre nom lui fit un effet étrange.

— « Qui te l'a dit ? Tu es Falk. Tu ne connais pas un nommé Falk ? – il était dans ta peau il n'y a pas si longtemps. Ken Kenyek et Kradgy m'ont interdit de te dire son nom, mais j'en ai assez de toujours jouer leur jeu et jamais le mien. Je veux aussi m'amuser à mon idée. Tu ne te rappelles pas ton nom, Falk ? – Falk – Falk – tu ne te rappelles pas ton nom ? Toujours aussi stupide, avec tes yeux de merlan frit ! »

Aussitôt Ramarren baissa les yeux. C'était un point névralgique de l'étiquette Werélienne, régie par des règles et des tabous rigoureux, que de savoir quand et jusqu'où il était permis de regarder une autre personne dans les yeux. Ce fut en tout cas sa première réaction aux paroles de sa visiteuse, sans compter ses réactions internes, qui furent immédiates et variées. Il était un fait certain, c'est que cette femme était légèrement droguée, sans doute par ingestion de quelque stimulant hallucinogène ; il était suffisamment exercé à diagnostiquer pareils cas pour en être certain, ses illusions sur la race de l'homme dussent-elles en être éclaboussées. D'autre part, il n'était pas sûr

d'avoir compris tout ce qu'elle lui avait dit, étant d'ailleurs sur tout cela dans le noir le plus complet, mais ses intentions étaient agressives, destructrices. Et l'agression était efficace. Malgré son incompréhension, Ramarren était ému, angoissé, secoué, traumatisé par ces sarcasmes bizarres et ce nom qu'elle ne cessait de répéter.

Il se tourna légèrement pour indiquer qu'il ne la regarderait plus dans les yeux sans son consentement, et il lui dit enfin, d'une voix douce, dans cette langue archaïque que son peuple ne connaissait que par les livres anciens de la Colonie : « Êtes-vous de la race de l'Homme ou de celle de l'Ennemi ? »

Elle eut un rire forcé et railleur. « Les deux, Falk. Il n'y a pas d'Ennemi et je suis au service des Shing. Écoute, dis à Abundibot que tu t'appelles Falk. Dis-le à Ken Kenyek. Dis à tous les Seigneurs que tu t'appelles Falk – ça leur donnera du fil à retordre ! Falk…»

— « Assez ! »

Sa voix n'avait rien perdu de sa douceur, mais il avait parlé avec toute son autorité : elle s'arrêta et resta bouche bée. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut seulement pour répéter le nom qu'elle lui donnait, d'une voix devenue tremblante et presque suppliante. Elle faisait pitié, mais il ne lui répondit pas. Elle était dans un état psychotique temporaire ou permanent, et il se sentait en l'occurrence trop vulnérable et peu sûr de lui pour se permettre de rester en communication avec elle ; il était vraiment trop ébranlé. Se distançant donc de cette femme, il se replia en lui-même ; il y avait en lui quelque chose d'anormal de très étrange ; ce n'était pas l'effet d'une drogue, en tout cas d'une drogue connue de lui, mais comme un grave décalage ou un déséquilibre, pire que les formes d'aliénation provoquées dans le cadre des exercices de discipline mentale du niveau VII. Mais le temps lui fut mesuré. La voix qui parlait derrière lui s'éleva en accents perçants de rancœur, puis il la sentit virer à la violence en même temps qu'il prenait conscience d'une seconde présence. Il se retourna promptement : la jeune femme était en train de sortir quelque chose de ses vêtements extravagants, manifestement une arme, mais elle paraissait pétrifiée, le regard dirigé non pas sur Ramarren mais sur un homme de grande taille se tenant à l'entrée de la pièce.

Sans mot dire, le nouveau venu lança à la femme un ordre télépathique d'une force coercitive si foudroyante que Ramarren en tressaillit. L'arme tomba à terre et la malheureuse, en poussant une faible lamentation, s'enfuit de la pièce le dos courbé, s'efforçant d'échapper à l'insistance mortelle de cet ordre mental. Sa silhouette trouble flotta un moment dans le mur, puis s'évanouit.

Le nouveau venu tourna vers Ramarren ses yeux cerclés de blanc et s'adressa à lui en esprit avec un influx normal : « Qui êtes-vous ? »

Ramarren répondit en esprit : « Agad Ramarren. » Il n'en dit pas davantage et ne s'inclina pas. Les choses avaient tourné encore plus mal qu'il ne se l'était d'abord imaginé. Qui étaient ces individus ? Dans le bref conflit auquel il venait d'assister, il n'avait vu que démence, cruauté et terreur ; rien, certainement, qui pût lui inspirer des sentiments de respect ou de confiance.

Mais l'homme de grande taille fit un ou deux pas en avant, un sourire éclairant sa lourde face rigide, et il s'adressa courtoisement à Ramarren dans la langue des Maîtres Livres. « Je suis Pelleu Abundibot, et c'est de tout cœur que je vous dis : soyez le bienvenu sur la Terre, vous qui êtes mon semblable et le messager d'une colonie perdue, si longtemps condamnée à l'exil. »

Sur ce, Ramarren s'inclina très légèrement, et se recueillit un moment. « Il semble, » dit-il, « que je sois sur la Terre depuis un certain temps, que je m'y sois fait un ennemi de cette femme et que j'y aie récolté certaines cicatrices. Voulez-vous me dire comment les choses se sont passées et comment mes compagnons de voyage ont péri ? Parlez-moi en esprit si vous voulez : je ne parle pas le galactique aussi bien que vous. »

— « Prech Ramarren, » dit Abundibot – cette expression empruntée à Orry, il n'y voyait évidemment qu'un titre honorifique, n'ayant aucune notion des rapports de prechnoye – « veuillez tout d'abord m'excuser de vous parler à haute voix. Nous avons pour principe de réserver le langage paraverbal aux cas urgents ou à nos inférieurs. Veuillez d'autre part excuser l'intrusion de cette basse créature domestique : sa folie l'a poussée à faire fi de la Loi, mais nous saurons traiter son esprit en conséquence. Elle ne risquera plus de vous importuner. Quant à vos questions, elles recevront toutes leurs réponses. Mais voici, en quelques mots, ce que fut votre malheureuse odyssée avant de pouvoir, bientôt enfin, connaître une fin heureuse. Votre vaisseau, *l'Autreterre,* a été attaqué par nos ennemis, des rebelles, des hors-la-loi, à son entrée dans l'espace terrestre. Ils ont emmené deux ou plusieurs d'entre vous dans leurs petits engins planétaires avant l'arrivée de notre vaisseau patrouilleur. Lorsqu'il a surgi, ils ont détruit *L'Autreterre* avec tous ses occupants et se sont égaillés dans leurs petits appareils. Nous avons rattrapé celui qui emportait Har Orry, mais pas le vôtre. J'ignore ce qu'ils voulaient tirer de vous, toujours est-il qu'ils ne vous ont pas tué mais qu'ils ont oblitéré vos souvenirs jusqu'au stade prélingual, puis vous ont lâché dans une forêt sauvage. Ils pensaient que vous y trouveriez la mort, mais vous avez survécu et trouvé refuge chez des barbares de la forêt ; finalement, nos détecteurs vous ont repéré et amené ici, et nous avons réussi, par des techniques parahypnotiques, à vous restituer votre mémoire. C'était là tout ce que nous pouvions faire – c'est peu, bien

sûr, mais c'est tout ce qui était en notre pouvoir. »

Ramarren écoutait attentivement. Ce récit le troublait profondément, et il ne cherchait pas à s'en cacher ; mais il éprouvait aussi un certain malaise ou une méfiance qu'il prit soin de dissimuler. Cet homme lui avait parlé en esprit, et ce contact, si bref fût-il, avait permis à Ramarren d'opérer un début de branchement sur son esprit. Puis Abundibot avait cessé toute communication télépathique et s'était retranché derrière une barrière empathique ; mais cette protection était imparfaite et Ramarren, grâce à sa vive sensibilité et à la qualité de sa formation psychotechnique, put capter de vagues impressions empathiques tranchant si nettement sur les paroles de cet hommes qu'il s'en dégageait une suggestion de démence ou de mensonge. Ou bien Ramarren avait-il cessé d'être en résonance avec lui-même – et cela n'aurait rien eu d'étonnant après un traitement parahynotique – au point de rendre sujettes à caution ses réceptions empathiques ?

— « Depuis combien de temps ?…» demanda-t-il enfin, levant les yeux pour fixer un moment ceux d'Abundibot – ces yeux d'un autre monde.

— « Six années terriennes, prech Ramarren. »

L'année terrienne équivalait à peu près à une phase lunaire.

— « Si longtemps ? » dit-il. Cela le dépassait. Ses amis, ses compagnons de voyage étaient morts depuis tout ce temps, et il était seul sur la Terre depuis… six ans ?

— « Vous ne vous rappelez rien de ces six années ? »

— « Rien. »

— « Nous avons dû oblitérer la mémoire rudimentaire que vous avez pu avoir de cette période pour être en mesure de restaurer votre mémoire et votre personnalité authentiques. Nous regrettons grandement cette perte de six années de votre vie. Mais le souvenir n'en eût pas été sain ni plaisant. Les hors-la-loi chez qui vous avez vécu étaient des brutes qui avaient fait de vous une brute pire encore. Je suis heureux que vous en ayez perdu le souvenir, prech Ramarren. »

Non seulement heureux, mais joyeux. Cet homme devait être bien peu doué ou bien mal formé en fait de contrôle empathique ; il aurait eu, sinon, une meilleure défense ; mais sa défense télépathique était impeccable. Plus ou moins déboussolé par ces résonances fluidiques, d'où émanait l'impression qu'il y avait quelque chose de faux ou d'obscur dans les paroles d'Abundibot, et par le manque de cohésion qui persistait en son activité mentale et même en ses réactions physiques, lesquelles restaient lentes et incertaines, Ramarren dut faire un grand effort sur lui-même pour sortir d'une parfaite inertie. Ses souvenirs… Comment six années avaient-elles pu passer sans laisser la moindre trace dans sa mémoire ? Mais il s'était écoulé cent quarante ans pendant que son vaisseau photique allait de Werel à la

Terre, et il ne se rappelait clairement de tout ce laps de temps qu'un moment terrifiant, un moment éternel… Quel nom cette folle lui avait-elle donné ? Oui, quel était ce nom qu'elle lui hurlait avec une rancœur démentielle et torturée ?

— « Quel nom me donnait-on pendant ces six années ? »

— « Quel nom ? Celui que vous donnaient les indigènes, prech Ramarren ? Je ne sais pas exactement, et d'ailleurs il n'est pas sûr qu'ils avaient pris la peine de vous en donner un ! »

Falk, c'était là le nom que cette femme lui avait donné – Falk. « Mon prochain, » dit-il brusquement, traduisant ainsi en galactique une formule de politesse kelshak, « je vous questionnerai plus tard, si vous le voulez bien. Ce que vous me dites me trouble et je voudrais le méditer un moment dans la solitude. »

— « Mais comment donc ! prech Ramarren. Votre jeune ami Orry brûle de vous revoir – voulez-vous que je vous l'envoie ? » Cependant, Ramarren, ayant formulé sa demande et ayant entendu son interlocuteur y répondre favorablement, l'avait en quelque sorte aussitôt congédié, comme pouvait le faire un homme de son niveau, s'était débranché de lui et n'entendait plus ses paroles que comme un bruit vide de sens.

— « Nous avons tant à apprendre de vous, aussi serons-nous impatients de vous revoir une fois que vous vous sentirez complètement remis. » Silence. Puis encore ce grincement de voix. « Nos domestiques sont à votre service ; si vous désirez vous restaurer ou avoir de la compagnie, il vous suffit d'aller à la porte et de le demander. » Encore un silence, et voilà Ramarren enfin débarrassé de la présence de ce malappris.

Il s'abstint de spéculer sur cet individu. Il était trop préoccupé de lui-même pour s'inquiéter des êtres étranges qu'étaient ses hôtes. L'agitation de son esprit se précipita, sembla vouloir aboutir à une sorte de crise. Il eut l'impression d'être contraint d'affronter une chose redoutable, et la perspective de cette épreuve le remplit d'horreur, tout en l'attirant cependant irrésistiblement ; oui, cette chose, il voulait l'affronter, la découvrir. Les moments les plus durs de son initiation au niveau VII n'avaient fait qu'ébaucher pareille désintégration de ses émotions et de son identité, car il ne s'agissait alors que de psychose artificiellement provoquée et minutieusement contrôlée, ce qui n'était plus le cas. Pourtant, était-ce bien sûr ? Se pouvait-il qu'il agît volontairement, qu'il se forçât à aller au devant de la crise ? Mais qui était celui qui exerçait une contrainte et celui qui la subissait, Ramarren avait été tué et ressuscité. Alors, qu'avait été sa mort, cette mort qu'il ne pouvait se rappeler ?

Pour échapper à l'immense panique qu'il sentait sourdre en lui, il chercha autour de lui un objet qu'il pût fixer ; il s'agissait de recourir à

un des premiers exercices qu'il eût appris, la technique dite de Cristallisation par laquelle on fixe un seul objet concret pour reconstruire le monde à partir de cet objet. Mais tout ce qui l'entourait était étranger, mensonger, d'un autre monde ; jusqu'au plancher, qui n'était sous ses pieds qu'une vague nappe de brume. Il y avait bien un livre, celui qu'il regardait lorsqu'il avait vu entrer cette femme qui l'avait appelé d'un nom qu'il ne voulait pas se rappeler. Non, il ne voulait pas se le rappeler. Le livre : il l'avait tenu dans ses mains, il était réel, il était là. Il le prit délicatement, l'ouvrit, fixa la page ouverte. Des colonnes de beaux motifs vides de sens, des lignes d'une écriture à demi compréhensible qui constituait une altération des caractères qu'il avait appris à connaître dans sa jeunesse en étudiant le Premier Analecte, une déformation déroutante. Il fixa ces lignes et ne put les lire, puis un mot dont il ne connaissait pas le sens jaillit de ces hiéroglyphes, le premier mot :

La voie…

Ses yeux allaient du livre à la main qui le tenait. À qui était cette main qui, sous un soleil étranger, était devenue si brune et couturée de cicatrices ? À qui ?

La voie que l'on peut suivre
n'est pas la Voie éternelle
Le nom…

Il ne voulait pas se rappeler le nom ; il ne voulait pas le lire. Il avait lu ces mots en songe, dans un long sommeil, une mort, un rêve.

Le nom que l'on peut donner
n'est pas le Nom éternel.

Et ces mots firent surgir le rêve en un élan irrésistible, comme une vague qui submergea Ramarren, puis se brisa.

Il était Falk, il était Ramarren. Il était le fou et le sage : un seul homme né deux fois.

En ces premières heures effroyables, il pria et supplia d'être délivré tantôt d'un moi, tantôt de l'autre. Il lui arriva de hurler son angoisse dans sa langue natale sans pouvoir comprendre les paroles qu'il avait prononcées, et c'était si angoissant que, dans son extrême misère, il en pleura ; c'était Falk qui ne comprenait pas, mais

Ramarren qui pleurait.

En ce moment de détresse, il toucha pour la première fois, mais un instant seulement, le point de jonction, le *centre,* et il fut *lui-même* ; puis il perdit ce contact, mais en gardant juste assez de forces pour espérer le retour de cette harmonie. Harmonie : c'avait été une idée maîtresse de Ramarren et de sa discipline mentale, et ce fut peut-être pour avoir maîtrisé ce point central de la *doctrine* kelshak qu'il put éviter de sombrer dans la folie. Mais il n'y avait pas moyen d'intégrer ou d'équilibrer les deux esprits et les deux personnalités qui se partageaient son cerveau – pas encore ; il était condamné à osciller entre les deux, à effacer l'une pour permettre à l'autre de se manifester, quitte à effectuer aussitôt la manœuvre inverse. C'est à peine s'il pouvait remuer, tourmenté qu'il était par l'illusion d'avoir deux corps, d'être réellement et physiquement deux hommes en un seul. Il n'osait dormir, bien qu'il fût épuisé : il redoutait trop le réveil qui s'ensuivrait.

C'était la nuit, et il fut abandonné à lui-même. *Nous sommes seuls,* commenta Falk. Ce fut d'abord Falk le plus fort des deux, car il avait bénéficié d'une certaine préparation à cette épreuve. Ce fut Falk qui amorça le dialogue : *Il me faut un peu de sommeil, Ramarren,* dit-il, et Ramarren capta ces mots comme un message télépathique et, sans préméditation, répondit dans le même langage : *J'ai peur de dormir.* Il veilla donc un moment, et les rêves de Falk étaient pour lui comme des ombres et des échos dans son esprit.

Il triompha de cette épreuve, et l'on peut dire que le pire était passé lorsque la lumière du matin filtra nébuleusement à travers le voile des murs de sa chambre ; il avait vaincu la peur et commençait à se sentir vraiment maître de ses pensées comme de ses actions.

Il n'y eut pas naturellement de chevauchement, à proprement parler, de ses deux mémoires. Falk avait pris vie, comme être conscient, en cette immense quantité de neurones qui, dans le cerveau d'un homme d'une haute intelligence, restent inutilisés – les terres en friche de l'esprit de Ramarren. Les circuits fondamentaux de la sensibilité et de la motricité n'avaient jamais été bloqués, si bien qu'en un sens ils avaient sans cesse été partagés par les deux moi, et ce dédoublement en deux séries d'habitudes motrices et de modes de perception ne fut pas sans causer certaines difficultés. Un objet n'était pas le même pour Ramarren – Falk suivant qu'il le regardait avec les yeux de Falk ou ceux de Ramarren. Cette dichotomie pourrait à la longue aboutir à un accroissement de ses facultés intellectuelles et perceptives, mais pour le moment il en éprouvait un désarroi proche du vertige. C'est sur le plan affectif qu'il se produisait le plus d'interférences, et même des conflits au sens strict du mot. Et comme les souvenirs de Falk couvraient sa brève « existence » comme ceux de

Ramarren la sienne, les deux séries mnémoniques tendaient à apparaître simultanément plutôt que dans l'ordre chronologique. Ramarren avait bien du mal à tenir compte du laps de temps pendant lequel il n'avait pas eu de vie consciente. Où était-il dix jours auparavant ? À dos de mulet sur les montagnes enneigées de la Terre ; Falk le savait ; mais Ramarren savait qu'il avait pris congé de sa femme dans une maison des plateaux verdoyants de Werel… D'autre part, les conjectures de Ramarren sur la Terre se trouvaient souvent démenties par l'expérience de Falk, tandis que l'ignorance de Falk au sujet de Werel dotait d'un étrange prestige légendaire le propre passé de Ramarren. Mais cette confusion même portait en elle le germe de l'idéal d'interaction et de cohérence que Ramarren se fixait. Car un fait était acquis, c'est qu'il était, physiquement et chronologiquement, un seul homme. Le problème qui se posait à lui n'était pas vraiment de recréer une unité, mais de la capter.

La partie était loin d'être gagnée. Il fallait encore que dominât l'une ou l'autre des deux structures mnésiques pour que Falk – Ramarren pût faire preuve d'une certaine aptitude à penser et à agir. Le plus souvent, c'était maintenant Ramarren qui prenait le gouvernail, car le navigateur de l'*Autreterre* était une personnalité puissante et sûre d'elle-même. À côté de lui, Falk se sentait puéril, hésitant ; il savait des choses qui pouvaient être utiles, mais il faisait fond sur l'énergie et l'expérience de Ramarren. Leurs deux forces conjuguées n'étaient pas de trop, car l'homme aux deux esprits était dans une situation des plus troubles et des plus périlleuses.

Il était une question primordiale qui conditionnait toutes les autres. En termes sommaires, pouvait-on faire confiance aux Shing ? Car si ce n'était qu'une peur injustifiée des Seigneurs de la Terre qu'on avait inculquée à Falk, le sentiment d'être dans une situation trouble et périlleuse n'était pas moins injustifié. Ramarren pensa d'abord que ce pouvait bien être le cas ; mais il changea d'avis promptement.

Il avait pu déjà, grâce à sa double mémoire, déceler des mensonges flagrants, des contradictions. Abundibot avait refusé de parler en esprit à Ramarren en affirmant que les Shing évitaient les communications paraverbales : or Falk savait que c'était inexact. Pourquoi Abundibot avait-il menti ? Parce qu'il avait ce gros mensonge à faire passer : la version Shing de ce qui était arrivé à *L'Autreterre* et à son équipage – et qu'il ne pouvait ou n'osait employer pour cela le langage paraverbal.

Pourtant, c'est le langage qu'il avait choisi pour raconter à Falk à peu près la même histoire.

Si cette histoire était mensongère, il fallait en conclure que les Shing pouvaient mentir en esprit et ne s'en privaient pas. Leur version des faits était-elle inexacte ?

Ramarren fit appel à la mémoire de Falk. Tout d'abord, il fut incapable de faire cet effort de synthèse, puis, à force d'acharnement, le voile commença à se lever tandis qu'il arpentait sa chambre, puis se déchira d'un seul coup ; il se rappela la muette clarté des paroles d'Abundibot : « Ceux que vous connaissez sous le nom de Shing sont des hommes… » Et en entendant ces mots, Ramarren, bien que ce ne fût qu'un souvenir, sut aussitôt que c'était un mensonge. C'était incroyable, mais il fallait se rendre à l'évidence : les Shing pouvaient mentir télépathiquement – l'humanité esclave avait vu juste à cet égard, et ses craintes étaient fondées. Les Shing étaient, en vérité, l'Ennemi.

Ce n'étaient pas des hommes mais des extra-terrestres doués d'un pouvoir extra-terrestre, et c'est sans nul doute par l'usage de ce pouvoir qu'ils avaient détruit la Ligue et asservi la Terre. C'est eux qui avaient attaqué *L'Autreterre* à son entrée dans l'espace terrestre ; et cette histoire de rebelles était une pure invention. Ils avaient tué ou décervelé tout l'équipage, à l'exception du petit Orry. Ramarren en devinait la raison : en le soumettant à des tests, lui-même ou certains des autres paraverbalistes chevronnés de l'expédition, ils avaient découvert qu'un Werélien pouvait déceler le mensonge dans leurs messages télépathiques. Effrayés par cette révélation, les Shing avaient préféré supprimer les adultes, ne laissant la vie sauve qu'à l'enfant inoffensif qui pouvait leur servir d'informateur.

Dans l'esprit de Ramarren, ses compagnons de voyage venaient de périr ; c'était un choc, et, pour le surmonter, il essaya d'imaginer qu'ils avaient pu comme lui survivre quelque part sur la Terre. Mais s'il en était ainsi, s'ils avaient eu autant de chance que lui, où étaient-ils alors ? Les Shing avaient eu déjà bien du mal à en localiser un seul, lui-même, lorsqu'il s'était avéré qu'ils avaient besoin de lui.

Que voulaient-ils tirer de lui ? Pourquoi l'avaient-ils recherché et fait venir dans leur cité pour lui rendre la mémoire qu'ils avaient détruite ?

Seul Falk pouvait lui en fournir l'explication : les Shing voulaient savoir d'où il venait.

Il y avait là, pour la première fois, aux yeux de Ramarren de quoi chatouiller son sens de l'humour. Si c'était vraiment aussi simple, c'était comique. Ils avaient épargné Orry en raison de sa grande jeunesse ; sans expérience, sans formation, sans défense malléable, il devait faire un parfait instrument et informateur, et il n'avait certainement pas déçu les Shing à cet égard. Mais il ne savait pas d'où il venait… Lorsqu'ils s'en étaient aperçus, ils avaient déjà effacé des esprits qui la possédaient l'information dont ils avaient besoin, et dispersé leurs victimes sur la Terre en friche, cette planète en ruine où elles étaient vouées à une mort quelconque – par inanition, par

accident, par agression d'hommes ou de bêtes sauvages.

Ramarren pouvait présumer que Ken Kenyek, lorsqu'il manipulait son esprit, la veille, au moyen du psycho-ordinateur, avait tenté de lui soutirer le nom du soleil de Werel. Et que, s'il y avait réussi, Ramarren serait déjà mort ou décervelé. Ce qu'il leur fallait, ce n'était pas sa personne mais une chose qu'il savait. Et cette chose, ils ne l'avaient pas obtenue.

Ils devaient en être tourmentés, et comment s'en étonner ? Il s'était formé, autour des livres de la colonie perdue, une mystique kelshak du secret qui s'était adjointe toute une technique de défense mentale. Cette mystique du secret – de la discrétion, plus exactement – s'était développée au cours des siècles et avait sa source dans l'autorité jalouse qu'exerçaient les premiers colons sur le savoir scientifique et technique, conséquence naturelle de la Loi de l'Embargo culturel par laquelle la Ligue interdisait toute importation culturelle aux planètes colonisées. Le concept de discrétion avait fini par jouer un rôle essentiel dans la civilisation werélienne, sa stratification en couches sociales ayant son origine dans la conviction qu'il fallait exercer un contrôle intelligent sur le savoir et la technologie. C'était du symbolisme ou du formalisme que de garder secret le vrai nom du soleil, mais ce formalisme était pris au sérieux, car en Kelshie la connaissance était religion, et la religion connaissance. Pour protéger certains sanctuaires intangibles dans l'esprit des hommes, on avait mis au point certaines défenses intangibles et inexpugnables. Hors le cas où il se trouvait dans un temple du Silence et où un associé de son propre niveau s'adressait à lui dans les formes, Ramarren était absolument incapable de prononcer, en paroles, en écrit ou en pensée, le vrai nom du soleil de sa planète.

Il possédait, bien sûr, des connaissances équivalentes à celles de ce nom : le complexe de faits astronomiques qui lui avait permis de régler les coordonnées de *L'Autreterre* pour le diriger vers la Terre ; la connaissance qu'il avait de la distance exacte entre le soleil de Werel et celui de la Terre ; son souvenir très précis de l'aspect du ciel étoilé vu de Werel. Si les Shing n'avaient pas encore réussi à lui arracher ces renseignements, c'était sans doute parce que son esprit avait été dans un état encore trop chaotique lorsque les manipulations de Ken Kenyek lui avaient rendu la mémoire, ou parce que cela n'avait pas empêché ses défenses mentales spécifiques, ses barrières psychiques parahypnotiquement renforcées, de fonctionner et de remplir leur rôle. Sachant qu'il pouvait encore se trouver un ennemi sur la Terre, l'équipage de *l'Autreterre* n'avait pas pris le départ sans préparation. Hors le cas où les techniques mentales des Shing se trouveraient beaucoup plus avancées que celles des Weréliens, ils seraient dès lors dans l'incapacité de le forcer à révéler quoi que ce fût. Ils espéraient

donc pouvoir l'y amener par la persuasion. Et, partant, sa sécurité, physique tout au moins, était pour le moment assurée.

À une condition : ils devaient ignorer qu'il se rappelait les jours vécus par lui sous le nom de Falk.

À cette pensée, il fut pris d'un frisson. Cela ne lui était pas encore venu à l'esprit. Falk avait été pour les Shing un être inutile et inoffensif. Ramarren leur était utile et non moins inoffensif. Mais Falk-Ramarren était une menace dont ils ne pouvaient se payer le luxe : il serait donc condamné.

Une dernière question : pourquoi tenaient-ils tant à savoir où était Werel – que leur importait Werel ?

Encore une fois, ce fut la mémoire de Falk qui éclaira l'intelligence de Ramarren. Elle évoquait cette fois une voix tranquille, enjouée, ironique, celle du vieux Percipient qui, plus solitaire sur la Terre que Falk ne l'avait jamais été, avait prononcé ces mots du fond de la Forêt : « Les Shing ne sont pas nombreux… »

Il avait appelé ça une grande nouvelle et un précieux enseignement ; et ce devait être littéralement exact. En ce documentant chez Zove sur l'histoire ancienne de l'humanité, Falk avait appris que les Shing étaient des extra-terrestres venus d'une région très éloignée de la galaxie, au-delà des Hyades, dont la distance se comptait en milliers d'années-lumière. S'il en était ainsi, il était permis de penser qu'ils n'avaient pu franchir en force une étendue aussi immense d'espace-temps. Ils avaient été suffisamment nombreux pour s'infiltrer dans la Ligue et la détruire, compte tenu du pouvoir qu'ils avaient de mentir en esprit et des autres armes ou techniques qu'ils pouvaient posséder ou avoir possédées ; mais étaient-ils assez nombreux pour régner sur tous les mondes qu'ils avaient divisés et conquis ? Les planètes sont de gros morceaux, sauf si on les estime à l'échelle des espaces qui les séparent. Les Shing devaient être bien clairsemés, et astreints à une grande vigilance pour empêcher les planètes sujettes de former de nouvelles alliances et de se joindre aux rebelles. Au dire d'Orry, les Shing ne semblaient guère utiliser la navigation photique pour voyager ou commercer ; il n'avait jamais vu de vaisseau photique dans la région. Craignaient-ils que ceux de leurs semblables qui occupaient d'autres planètes depuis des siècles eussent fait sécession et fussent devenus leurs ennemis ? On pouvait aussi concevoir que la Terre fût la seule planète encore sous leur coupe et qu'ils fussent décidés à la défendre de toute intrusion extra-terrestre. Comment le savoir ? Ce qui, effectivement, paraissait vraisemblable, c'est qu'ils étaient peu nombreux sur la Terre.

Ils s'étaient refusé à croire ce qu'Orry leur avait dit de la mutation par laquelle les Terriens de Werel s'étaient adaptés aux normes biologiques locales jusqu'à faire souche avec les hominidés de cette

planète. Ils avaient prétendu que c'était impossible, ce qui voulait dire qu'ils n'avaient pu en faire autant, qu'ils ne pouvaient s'accoupler aux Terriens. Ils étaient donc, après douze cents ans, restés parmi eux des étrangers, des isolés. Et au fait, était-il vrai que de cette unique Cité ils régnaient sur toute la Terre ? Ramarren demanda la réponse à Falk, et cette réponse fut négative. L'autorité qu'ils exerçaient sur les hommes était fondée sur l'habitude, la ruse, la peur, la supériorité de leur armement, leur promptitude à prévenir le développement d'un quelconque groupe humain d'une certaine puissance, ou la mise en commun de certaines connaissances, bref, tout ce qui pouvait constituer pour eux une menace. Ils empêchaient les hommes d'agir. Mais eux-mêmes n'agissaient pas. Ils ne régnaient pas, ils détruisaient.

Il était aisé de comprendre pourquoi ils se sentaient si dangereusement menacés par Werel. Ils avaient réussi à maintenir jusque-là leur emprise fragile et ruineuse sur la civilisation qu'ils avaient jadis anéantie et remodelée à leur guise ; mais une race forte, nombreuse, technologiquement avancée, liée aux Terriens par un vieux mythe les décrivant comme des êtres du même sang, pourvue de techniques mentales et d'armes offensives égales aux leurs, pouvait les écraser d'un seul coup. Et délivrer les hommes de leur joug.

S'ils apprenaient la position de Werel, allaient-ils lancer un bombardier photique à travers l'abîme des années-lumière pour annihiler ce monde dangereux avant même qu'il fût instruit de leur existence ?

Cette hypothèse ne pouvait, hélas ! être exclue. Mais il y avait contre elle deux arguments : la préparation minutieuse subie par le jeune Orry pour faire de lui leur interprète ; et l'unique Loi des Shing.

Falk-Ramarren fut incapable de décider si cette règle du respect de la vie était la seule croyance authentique des Shing, le seul pont jeté sur l'abîme suicidaire de leur comportement, ce gouffre rappelant le canyon ténébreux sur les bords duquel était bâtie leur cité, ou bien si ce n'était que le plus gros de tous leurs mensonges ? Effectivement, ils semblaient éviter de tuer les êtres doués de sensibilité. Ils avaient laissé la vie sauve à Ramarren, aux autres aussi, peut-être ; leurs mets, soigneusement déguisés, étaient strictement végétariens ; pour régler le chiffre de la population, ils n'hésitaient pas, bien sûr, à dresser les tribus les unes contre les autres ; ils déclenchaient les guerres, mais laissaient aux humains le soin de s'entre-tuer ; et l'Histoire disait qu'aux premiers temps de leur règne ils avaient eu recours à l'eugénisme et aux déplacements de populations pour consolider leur empire plutôt qu'au génocide. Peut-être donc observaient-ils effectivement leur Loi… à leur façon.

En ce cas, le dressage subi par le jeune Orry semblait indiquer qu'il était destiné à être leur messager. Seul survivant de l'expédition,

il franchirait les abîmes du temps et de l'espace pour regagner Werel et y réciter à propos de la Terre la leçon que les Shing lui avaient apprise – il ferait coin-coin comme ces volatiles qui caquetaient : il ne faut pas s'attaquer à la vie ; il serait l'émule du sanglier moralisateur, des souris qui criaient dans les fondations de la maison de la Peur… Tête sans cervelle, calamiteusement honnête, Orry serait sur Werel l'ambassadeur du Mensonge.

La colonie werélienne serait prompte à s'enflammer pour défendre l'honneur et la mémoire de la planète mère, peut-être à voler à son secours si elle demandait une aide ; mais si on allait lui raconter qu'il n'y avait pas d'ennemi et qu'il n'y en avait jamais eu, que la Terre était un vieil éden heureux, il y avait peu de chances que les Weréliens fissent un si long voyage rien que pour visiter cette planète. Et s'ils venaient, ce serait sans armes, comme étaient venus Ramarren et ses compagnons.

Une autre voix parla en sa mémoire, venue d'une époque plus lointaine et du fin fond de la forêt : « Nous ne pouvons vivre ainsi éternellement. Il doit bien y avoir pour nous un espoir, un indice… »

Ramarren n'était pas porteur d'un message pour l'humanité, et le rêve de Zove était dépassé car il s'agissait d'un plus fol espoir, d'un indice plus mystérieux. Il était destiné à être le messager de l'humanité, à transmettre ses appels à l'aide, à œuvrer pour sa délivrance.

Je dois retourner là-bas ; je dois dire aux miens la vérité, pensa-t-il ; mais il savait que les Shing l'en empêcheraient à tout prix, que leur messager serait Orry, et que lui-même serait retenu sur la Terre ou mis à mort.

Envahi d'une grande lassitude après s'être si longtemps évertué à penser avec cohérence, il laissa sa volonté se débander d'un seul coup et se relâcher cette prise aléatoire qu'il avait sur un esprit torturé et angoissé par son dédoublement. Il se jeta épuisé sur son lit et se prit la tête dans les mains. *Si seulement je pouvais rentrer à la maison,* pensa-t-il ; *si je pouvais, comme autrefois, me promener avec Parth aux Longs Prés…*

C'était le moi de Falk le rêveur qui s'abandonnait ainsi à la douleur. Ramarren s'efforça d'échapper à cette nostalgie sans espoir en pensant à sa femme Adrise, une brune aux yeux d'or, vêtue d'une robe faite de mille chaînes d'argent minuscules. Mais Adrise était morte. Morte depuis longtemps, bien longtemps.

Elle savait, en épousant Ramarren, qu'ils ne passeraient ensemble qu'un peu plus d'une phase lunaire puisqu'il devait faire partie de l'expédition terrienne. Et pendant ce voyage, qui n'avait été pour lui qu'un moment angoissant, elle avait vécu toute sa vie, elle avait vieilli, cessé de vivre ; cela pouvait faire cent années terriennes qu'elle

était morte. Mais le rêveur, n'était-ce pas maintenant Ramarren, lui qui évoquait un passé si lointain sous les feux d'une étoile si lointaine ?

« Tu aurais dû mourir un siècle plus tôt, » avait dit le Prince du Kansas. Falk ne l'avait pas compris, mais son hôte voyait, devinait ou connaissait l'homme qui, perdu hors de son époque, gisait en lui, l'homme né depuis si longtemps. Et maintenant, à supposer que Ramarren retournât sur Werel, ce serait à une date encore plus lointaine de son propre avenir. Près de trois siècles, ou près de cinq grandes Années de Werel, se seraient écoulés depuis son départ ; tout serait pour lui méconnaissable ; il s'y sentirait aussi étranger que sur la Terre.

Où aurait-il pu retrouver un foyer, des êtres qui l'avaient aimé ? Chez Zove exclusivement. Et jamais cela ne se réaliserait. Si sa route menait quelque part, c'était loin de la Terre. Il était seul et devait viser ce seul but : tenter de suivre cette voie jusqu'à son terme.

10

Il faisait alors grand jour. Se sentant tout à coup affamé, Ramarren se dirigea vers la porte dérobée, et, parlant à voix haute en galactique, demanda de la nourriture. Il ne reçut pas de réponse, mais un homme-outil ne tarda pas à lui apporter et à lui servir à manger ; comme il terminait son repas, un signal discret se fit entendre derrière la porte. « Entrez, » dit Ramarren en kelshak. Har Orry apparut, puis le grand Shing Abundibot, et deux autres que Ramarren n'avait jamais vus mais dont il connaissait les noms : Ken Kenyek et Kradgy. Présentations, échange de politesses. Ramarren constata qu'il se tenait assez bien en main ; l'obligation où il était de cacher et de refouler Falk totalement était en fait une commodité : il pouvait ainsi, sans entrave, agir et parler en toute spontanéité. Il sentait que le psychotechnicien Ken Kenyek s'efforçait de sonder son esprit avec autant de puissance que d'habileté, mais il n'en avait cure. Si ses barrières mentales avaient tenu bon même sous le masque parahypnotique, elles n'allaient pas flancher maintenant.

Aucun des Shing ne s'adressa à lui en esprit. Ils restaient plantés, avec leur curieuse raideur, comme s'ils craignaient d'être touchés, et ils ne parlaient qu'à voix basse. Ramarren s'arrangea pour poser certaines des questions qu'on pouvait attendre d'un Ramarren concernant la Terre, l'humanité, les Shing, et écouta leurs réponses d'un air grave. Il fit une tentative pour se mettre en phase avec le jeune Orry, sans succès. Orry ne lui opposait pas de véritable défense, mais peut-être avait-il subi un traitement mental qui neutralisait ses capacités réceptrices en la matière, capacités certainement limitées vu son stade d'éducation ; d'autre part, il était sous l'emprise de la drogue qu'il prenait régulièrement. Au moment même où Ramarren émettait à son intention le signal discret et familier de leurs rapports dans l'ordre du prechnoye, Orry commençait à sucer un tube de pariitha. Dans cet univers imagé, décentré, semi-hallucinatoire où la drogue le plongeait, ses perceptions étaient émoussées et il ne recevait aucun message.

— « Vous n'avez encore rien vu de la Terre à l'exception de cette seule pièce, » dit en un rauque murmure le Shing habillé en femme, Kradgy. Ramarren se méfiait d'eux, mais ce que Kradgy éveillait en lui, c'était une crainte, une aversion instinctive ; il y avait quelque chose de cauchemardesque dans ce gros corps caché par des robes flottantes, ces cheveux noirs à reflets pourpres, la rudesse de cette voix basse et distincte.

— « Je serais heureux d'en voir davantage. »

— « Nous sommes à votre entière disposition. C'est un honneur pour la Terre que de recevoir votre visite. »

— « Je ne me rappelle pas avoir vu la Terre de *L'Autreterre* lorsque nous sommes entrés dans son orbite, » dit Ramarren en un galactique guindé et avec un fort accent werélien. « Et je ne me rappelle pas non plus l'attaque subie par notre vaisseau. Pouvez-vous m'en donner l'explication ? »

Question risquée, peut-être, mais Ramarren était vraiment curieux de connaître la réponse ; c'était la seule lacune qui subsistât en sa double mémoire.

— « Vous étiez dans l'état connu sous le nom d'achronie, » répondit Ken Kenyek. « Vous avez cessé d'un seul coup de vous déplacer à vitesse photique en atteignant la Barrière puisque votre vaisseau n'était pas équipé d'un tempostabilisateur. À ce moment, et pour une durée de quelques minutes ou de quelques heures, vous étiez soit inconscient, soit en état d'aliénation mentale. »

— « Nous ne nous étions pas heurtés à ce problème lors de nos brefs essais de propulsion photique. »

— « Plus le voyage est long, plus forte est la Barrière. »

— « C'était un exploit valeureux, » dit Abundibot de sa petite voix grinçante et dans le style fleuri qui lui était habituel, « que ce voyage de cent vingt-cinq années-lumière dans un vaisseau lancé à travers l'espace sans presque avoir été mis à l'épreuve ! »

Ramarren accepta le compliment sans corriger l'erreur numérique.

— « Venez, mes Seigneurs, faisons visiter à notre hôte la Cité de la Terre. » En même temps qu'Abundibot prononçait ces paroles, Ramarren sentit passer un échange paraverbal entre Ken Kenyek et Abundibot absorbé par le souci de ne pas relâcher sa propre défense pour capter un message télépathique ou même pour recevoir un minimum d'impressions empathiques.

— « Naturellement, » dit Ken Kenyek, « le vaisseau dans lequel vous regagnerez Werel sera équipé d'un tempostabilisateur, et vous n'éprouverez aucun trouble lors de votre rentrée dans l'espace planétaire. »

Ramarren s'était levé – gauchement, car si Falk était accoutumé aux chaises ce n'était pas le cas pour Ramarren, et il lui semblait fort inconfortable d'être ainsi perché au-dessus du sol – et, cloué sur place, il demanda au bout d'un moment : « Le vaisseau dans lequel nous regagnerons ?… »

Orry leva les yeux, des yeux embrumés où perçait l'espérance. Kradgy bâilla en découvrant de fortes dents jaunes… Abundibot parla : « Lorsque vous aurez satisfait votre curiosité sur la Terre, vu et appris tout ce que vous désirez, nous mettrons à votre disposition un vaisseau photique pour regagner Werel – vous, Seigneur Agad, et Har Orry. Nous-mêmes ne voyageons guère. Il n'y a plus de guerres et nous

n'éprouvons nul besoin de commercer avec d'autres mondes, nul désir non plus d'acculer une fois de plus cette pauvre Terre à la faillite pour le seul plaisir de satisfaire notre curiosité en dépensant des fortunes pour des vaisseaux photiques. Nous autres, habitants de la Terre, sommes d'une très, très vieille race ; nous restons chez nous à cultiver notre jardin plutôt que de nous mêler des affaires d'autrui et d'entreprendre de lointaines explorations. Le *Nouvel Autreterre* vous attend à notre spatioport, et Werel attend votre retour. Il est bien dommage que votre civilisation n'ait pas redécouvert le principe de l'ansible, car, sinon, nous pourrions communiquer avec votre planète. Et même si les Weréliens ont maintenant le transmetteur instantané, ce qui peut très bien être le cas, nous ne pouvons leur envoyer de signal faute de connaître leurs coordonnées. »

— « Effectivement, » dit Ramarren poliment.

Il y eut une pause, brève et tendue.

— « Excusez-moi, » ajouta-t-il, « mais je ne crois pas vous comprendre. »

— « L'ansible…»

— « J'en comprends l'usage sans en connaître le fonctionnement. Lorsque j'ai quitté Werel, nous n'avions pas encore, comme vous le dites pertinemment, Monsieur, redécouvert les principes de la transmission instantanée. Mais je ne comprends pas ce qui vous empêche de tenter de lancer un signal à Werel. »

Terrain dangereux. Ramarren devait maintenant faire preuve d'une extrême vigilance, jouer et manœuvrer de façon à n'être pas joué et manœuvré ; et il sentait ses trois adversaires tendus, électrisés, derrière leurs masques rigides.

— « Prech Ramarren, » dit Abundibot, « Har Orry était trop jeune pour connaître avec précision la distance qui sépare nos deux soleils, et, de ce fait, nous n'avons pas l'honneur de savoir où est exactement située Werel, bien que nous puissions nous en faire une idée. Comme il avait à peine commencé à apprendre le galactique, Har Orry ne pouvait nous dire quel est en cette langue le nom du soleil de Werel, ce qui, naturellement, nous renseignerait puisque nous partageons avec vous la connaissance de ce langage, notre héritage commun des temps anciens de la Ligue. C'est pourquoi nous avons dû attendre que vous soyez en état de nous assister avant de pouvoir tenter de prendre contact avec Werel par ansible, ou de préparer les coordonnées du vaisseau que nous mettons à votre disposition. »

— « Vous ne connaissez pas le nom de l'étoile dont Werel est un satellite ? »

— « Tel est le cas, malheureusement. Si vous vouliez bien nous dire…»

— « Je ne puis vous le dire. »

Les Shing étaient inaccessibles à la surprise ; ils étaient trop absorbés par leurs propres soucis, trop égocentriques. Abundibot et Ken Kenyek restèrent parfaitement impassibles. Kradgy dit de sa voix basse, distincte, étrange, sinistre : « Vous voulez dire que vous aussi l'ignorez ? »

— « Je ne puis vous dire le véritable nom de notre soleil, » dit Ramarren en toute sérénité.

Cette fois, il put capter, rapide et bref, ce message paraverbal de Ken Kenyek à Abundibot : *Je vous l'avais dit.*

— « Veuillez excuser, prech Ramarren, l'ignorance qui m'a conduit à vous interroger sur un sujet tabou. Me le pardonnez-vous ? Nous ne connaissons pas vos coutumes, et, bien que cette ignorance soit une piètre excuse, c'est la seule que je puisse invoquer. » Abundibot poursuivait son grinçant discours lorsque le jeune Orry l'interrompit tout à coup, enfin réveillé par une peur panique.

— « Prech Ramarren, vous… vous allez pouvoir régler les coordonnées du vaisseau ? Vous vous rappelez ce que… ce que vous saviez en tant que navigateur ? »

Ramarren se tourna vers lui et lui demanda calmement : « Tu veux rentrer chez nous, vesprechna ? »

— « Oui ! »

— « Dans vingt ou trente jours, s'il plaît aux Seigneurs qui nous font cette offre magnanime, nous repartirons pour Werel dans leur vaisseau. Je regrette, » poursuivit-il en se tournant vers les Shing, « que mes lèvres et mon esprit ne puissent répondre à votre question. Mon silence récompense bien mal votre généreuse franchise. » S'ils avaient employé le langage télépathique, pensait-il, leur échange eût été notablement moins courtois car, à la différence des Shing, il était incapable de mentir en esprit, il était donc probable qu'il n'aurait pu énoncer un seul mot de tout son beau discours.

— « Peu importe, Seigneur Agad ! Ce qui compte, c'est que vous puissiez rentrer chez vous sain et sauf, non pas que vous puissiez répondre à nos questions. Si vous êtes en mesure de programmer le vaisseau – et toutes nos archives, tous nos ordinateurs sont, pour ce faire, à votre disposition – alors il sera permis de dire que vous avez répondu à notre question. » Effectivement ; car s'ils voulaient savoir où était Werel, ils n'auraient qu'à examiner le trajet à effectuer selon les données du programme de l'ordinateur. Après quoi, s'ils n'avaient toujours pas confiance en lui, ils pourraient une fois de plus tout effacer de son esprit, quitte à raconter à Orry que la restauration de sa mémoire avait eu finalement pour effet de faire sombrer sa raison. Ils expédieraient alors Orry vers Werel, et il se chargerait de délivrer leur message. Et Ramarren sentait bien qu'ils se méfiaient de lui parce qu'ils le savaient capable de dépister leurs mensonges télépathiques. Il

était donc pris au piège et ne voyait pour lors aucun moyen d'en sortir.

Ils traversèrent tous ensemble des salles nébuleuses, descendirent par des rampes et des ascenseurs, et sortirent du palais pour se trouver dehors en plein soleil. L'élément Falk était maintenant presque entièrement refoulé dans la double personnalité du Werélien, et c'est en toute liberté que Ramarren se déplaçait, pensait, parlait en tant que tel. Il percevait l'extrême et constante tension mentale avec laquelle les Shing, notamment Ken Kenyek, étaient à l'affût de la moindre faille par laquelle ils pourraient pénétrer dans son esprit, du moindre faux pas qu'il pourrait faire. La pression qu'il en éprouvait le faisait redoubler de vigilance. Ce fut donc Ramarren qui, tel un nouveau débarqué, leva les yeux vers le ciel, en cette fin de matinée, et vit le soleil jaune de la Terre.

Il resta figé, envahi d'une joie soudaine. Car c'était une sensation propre à lui faire oublier un moment le passé et l'avenir ; oui, c'était quelque chose que d'avoir vu dans sa vie la lumière de deux soleils. L'or rouge du soleil de Werel, l'or jaune du soleil de la Terre : il pouvait en quelque sorte les tenir côte à côte comme on tient deux joyaux, pour comparer leur beauté, l'éclat de chacun d'eux s'en trouvant rehaussé.

Orry était à ses côtés ; et Ramarren murmura tout haut le salut qu'on apprend aux petits Kelshak, dès le berceau, à adresser au soleil lorsqu'on le voit surgir à l'aurore ou après les tempêtes de l'interminable hiver : « Sois le bienvenu, étoile de la vie, centre de l'année… » Orry reconnut la formule et la termina avec Ramarren, d'une seule voix. C'était la première fois qu'il s'établissait entre eux une harmonie, et Ramarren en était heureux car il aurait besoin d'Orry avant que la partie ne fût terminée.

Les Shing firent venir un aérocar, et l'on visita la cité. Ramarren posait les questions qu'on attendait de lui, et les Shing y répondaient à leur convenance. Abundibot fit un exposé minutieux sur la façon dont Es Toch, avec ses tours, ses ponts, ses rues et ses palais, avait été bâtie en une seule nuit, mille ans plus tôt, sur une île fluviale située aux antipodes, et comment, de siècle en siècle, les Seigneurs de la Terre, au gré de leur fantaisie, mobilisaient leur prodigieuse machinerie pour transporter toute la ville à un nouveau site comme par enchantement. C'était un joli conte ; Orry était trop abruti par la drogue et la suggestion pour refuser créance à quoi que ce fût, et, quant à Ramarren, peu importait qu'il fût crédule ou sceptique. Il était évident qu'Abundibot mentait pour le plaisir. Peut-être était-ce le seul plaisir qu'il connût. Le Shing fit aussi une description fouillée de la manière dont la Terre était gouvernée ; la plupart des Shing, dit-il, passaient leur existence parmi les hommes du commun, déguisés en simples

« indigènes » mais œuvrant pour le maître plan élaboré à Es Toch ; leurs administrés étaient pour la plupart libres de soucis et satisfaits de leur sort, car ils savaient que les Shing étaient là pour maintenir la paix et porter tous les fardeaux ; les arts et le savoir étaient encouragés sous la bienveillante tutelle des Shing, attentive aussi à réprimer les éléments rebelles et destructeurs. Tout était humble sur la Terre, ses habitants, ses maisons de campagne, ses tribus paisibles, ses bourgades ; ni guerres, ni meurtres, ni surpopulation ; les grandes ambitions et réalisations d'antan étaient oubliées ; les Terriens étaient presque des enfants, guidés par la main ferme et bienfaisante des Shing, protégés par la force technologique invulnérable de cette caste supérieure…

Et ainsi de suite. Toujours la même histoire, avec les mêmes variations apaisantes et rassurantes. Orry, pauvre épave, avalait tout cela, et comment s'en étonner ? Ramarren s'y serait presque entièrement laissé prendre s'il n'avait pas bénéficie des souvenirs que Falk avait gardés de la Forêt et de la Plaine, souvenirs qui montraient la fausseté, totale bien qu'assez subtile, de toutes ces belles fables. Falk n'avait pas vécu sur la Terre parmi des enfants, mais parmi des hommes, des hommes brutalisés, malheureux, exaltés.

Ramarren visita ce jour-là toute la ville d'Es Toch. Pour lui qui avait vécu dans les vieilles rues de Wegest et les grandes maisons d'hiver de Kaspool, c'était une ville truquée, insipide et artificielle, que seul son site fantastique rendait impressionnante. Puis ce furent des excursions d'une journée, par aérocar ou engin planétaire, pour montrer toute la planète à Ramarren et à Orry sous la conduite d'Abundibot ou de Ken Kenyek. Tout y passa : chacun des continents, et même la lune désolée, depuis longtemps abandonnée. Les jours coulaient et les Shing continuaient à jouer la même comédie au profit d'Orry, tout en courtisant Ramarren dans l'espoir de lui arracher ce qu'ils voulaient savoir. Bien qu'il fût à chaque instant observé, directement ou électroniquement, visuellement et télépathiquement, il ne se sentait aucunement bridé ; manifestement, les Shing avaient l'impression qu'ils n'avaient plus rien à craindre de lui.

Allaient-ils lui permettre de retourner sur Werel avec Orry ? Peut-être le jugeaient-ils assez inoffensif, dans son ignorance, pour recevoir l'autorisation de quitter la Terre sans qu'on eût touché à son esprit réajusté. Mais ils y mettraient ce prix : Ramarren devrait leur livrer le renseignement dont ils avaient besoin, leur dire où Werel était située. Il ne l'avait pas fait jusque-là, et ils n'avaient pas insisté.

Après tout, serait-ce un si grand mal si les Shing connaissaient la position de Werel ?

Mais attention ! Peut-être n'avaient-ils pas l'intention d'attaquer cet ennemi virtuel dans l'immédiat, mais ils avaient très bien pu

former le projet de lancer aux trousses du *Nouvel Autreterre* un informateur robot qui, ayant un transmetteur ansible à son bord, serait chargé de leur annoncer instantanément tous préparatifs de vol interstellaire sur Werel. L'ansible leur donnerait sur les Weréliens une avance de cent quarante ans, et ils pourraient tuer dans l'œuf toute tentative d'expédition vers la Terre. Le seul avantage tactique que Werel possédât sur les Shing était l'ignorance où ils se trouvaient de la position de cette planète, qu'ils pourraient mettre des siècles à localiser. Si Ramarren pouvait monnayer son évasion, c'était au prix d'un péril certain pour le monde envers lequel il se sentait responsable.

Il cherchait donc à gagner du temps, essayant d'imaginer un moyen de sortir de ce dilemme tandis qu'il survolait en tous sens, avec Orry et l'un des Shing, la Terre, ce bel et immense jardin tombé en friche. De toute son intelligence puissamment exercée, il cherchait par quel biais il pourrait retourner la situation de manière à dominer à son tour ceux dont il subissait la domination : c'est à cette équation que sa mentalité kelshak réduisait le problème. À bien prendre les choses, toute situation, même chaotique ou apparemment désespérée, devait se clarifier et mener d'elle-même à sa seule issue convenable ; car, au bout du compte, ce n'est pas l'harmonie qui fait défaut mais la compréhension, et il n'y a qu'ignorance là où l'on est tenté de voir chance ou malchance. Tel était le sentiment de Ramarren tandis que son double, Falk, s'abstenait et de prendre position sur la question et de perdre du temps à se faire à cet égard une opinion personnelle. Car Falk avait vu, quant à lui, les perles ternes ou brillantes glisser sur les fils du chresmodrome, il avait vécu avec des hommes sur leur territoire en ruine, avait partagé l'exil de rois sur leur propre domaine, la Terre, et il avait le sentiment que nul ne pouvait faire ou défaire le destin et que la chance n'était qu'un joyau éclatant à saisir au passage tandis qu'elle glissait sur le fil du temps. L'harmonie existe, mais échappe à toute compréhension ; nul ne peut suivre la Voie. Ainsi, tandis que Ramarren se mettait l'esprit à la torture, Falk se tenait coi et attendait son heure. Et, lorsque vint la chance, il la saisit.

Ou plutôt il fut, en l'occurrence, saisi par la chance.

La situation n'avait rien d'exceptionnel. Les Weréliens étaient avec Ken Kenyek dans un rapide petit aérocar à pilotage automatique, un de ces engins astucieux, séduisants, grâce auxquels les Shing pouvaient si efficacement tenir le monde sous leur coupe et en assurer la police. Ils s'en retournaient vers Es Toch au bout d'une longue journée consacrée à survoler les îles de l'Océan Occidental, avec une escale de quelques heures sur l'une d'entre elles. Les indigènes qui l'habitaient étaient beaux, contents de leur sort, entièrement absorbés par la navigation, la natation et la sexualité. La mer d'azur était pour

eux comme un milieu amniotique, et l'on n'eût pu montrer rien de mieux aux Weréliens en fait de paradis pour spécimens arriérés d'humanité. Rien à craindre et aucun souci.

Orry somnolait, un tube de pariitha entre les doigts. Ken Kenyek avait mis l'engin en pilotage automatique. Tout en évitant de s'approcher de moins d'un mètre de Ramarren, ce qui paraissait être pour les Shing une règle absolue, il regardait avec lui, par la verrière de l'aérocar, le vaste cercle de ciel et de mer azurés qui les entourait. Ramarren était las, et il s'accordait une brève relaxation, une trêve bienvenue, là-haut dans une bulle de verre au centre d'une vaste sphère d'or et de saphir.

— « C'est une bien belle planète, » dit le Shing.

— « En effet. »

— « Le joyau de l'univers… Werel est-elle aussi belle ? »

— « Non. C'est un monde plus âpre. »

— « Oui, c'est un effet de vos longues années. Chacune d'elles ne vaut-elle pas soixante années terrestres ? »

— « Oui. »

— « Vous êtes né en automne, avez-vous dit. C'est dire que vous n'aviez jamais vu votre monde en été lorsque vous l'avez quitté. »

— « Si, une fois, lorsque je suis allé sur l'hémisphère Sud par voie aérienne. Mais, là-bas, les étés sont plus frais et les hivers plus doux qu'en Kelshie. Je n'ai jamais vu le grand été boréal. »

— « Vous pouvez encore le voir. Si vous repartez d'ici dans quelques mois, en quelle saison se trouveront alors les Weréliens du Nord ? »

Ramarren fit un bref calcul et répondit : « En fin d'été ; oui, je dirai que l'été en sera approximativement à sa vingtième phase lunaire. »

— « J'aurais dit en automne – combien de temps prend le voyage ? »

— « Cent quarante-deux années terriennes, » dit Ramarren, et, comme il prononçait ces mots, une légère bouffée de panique souffla en son être intime et se dissipa. Il sentit l'esprit du Shing s'insinuer dans son propre esprit ; au cours de la conversation, Ken Kenyek, ayant projeté en lui ses antennes mentales et constaté le relâchement de ses défenses, s'était rendu maître de la place par une mise en phase intégrale avec son esprit. Rien à dire. Le Shing ne devait ce succès qu'à une patience et une maîtrise télépathique proprement incroyables. Ramarren avait redouté pareille éventualité, mais, maintenant qu'elle s'était produite*, tout était en ordre.*

Ken Kenyek lui parlait à présent en esprit, et il y avait loin du murmure grinçant de son parler oral à ce langage télépathique clair et aisé : « Très bien, très bien, c'est parfait. C'est bien agréable, n'est-ce-

pas, d'être enfin, vous et moi, sur la même longueur d'onde ? »

— « Très agréable, » reconnut Ramarren.

— « Assurément. Nous pouvons maintenant rester ainsi accordés, et ce sera la fin de tous nos soucis. Voyons donc – cent quarante-deux années-lumière… cela signifie que votre soleil ne peut être que celui de la constellation du Dragon. Comment l'appelle-t-on en galactique ? Mais non, c'est vrai, vous ne pouvez le dire ni en parole ni en esprit. Eltanin – c'est bien là, n'est-il pas vrai, le nom de votre soleil ? »

Ramarren resta absolument sans réaction.

— « Eltanin, l'Œil Dragon, oui, c'est bien ça. Parfait. Les autres astres auxquels il était permis de penser sont notablement plus proches. Voilà qui va nous faire gagner un temps précieux. Nous songions presque à…»

Le flot paraverbal rapide, moqueur, apaisant fut coupé brusquement et Ken Kenyek eut un sursaut convulsif, partagé au même instant par Ramarren. Le Shing se tourna d'un mouvement saccadé vers les commandes de l'aérocar, puis s'en détourna. Il se pencha bizarrement, se pencha exagérément, comme une marionnette dont on manierait les fils sans aucune précaution, puis se laissa glisser en tas sur le plancher du véhicule et y resta étalé, son beau visage blanc et rigide tourné vers le plafond.

Orry, secoué de sa somnolence euphorique, écarquillait les yeux. « Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ? »

Pas de réponse, Ramarren, debout, avait la même rigidité que le Shing étendu à terre, et ses yeux étaient rivés sur ceux de son ennemi, qui le fixait avec le même regard aveugle. Lorsque Ramarren sortit enfin de son immobilité, il parla en un langage qu'Orry ne connaissait pas. Puis il s'exprima en un galactique laborieux.

— « Mets le vaisseau en vol stationnaire, » dit-il.

Le garçon en était bouche bée. « Qu'est-il arrivé au Seigneur Ken Kenyek, prech Ramarren ? »

— « Lève-toi ! Mets l'engin en vol stationnaire ! »

Il parlait maintenant galactique non pas avec son accent werélien mais sous la forme corrompue propre aux indigènes de la Terre. Cependant, si son langage était défectueux, il était par ailleurs vigoureux, pressant, impérieux. Orry lui obéit. La petite bulle de verre flotta, immobile, au-dessus du centre de la cuvette océanique, à l'est du soleil.

— « Prechna, est-ce que…»

— « Tais-toi ! »

Silence. Ken Kenyek gisait sans mouvement. Lentement et progressivement, Ramarren laissa se relâcher l'extrême tension qui l'habitait visiblement.

Que s'était-il passé sur le plan psychique entre lui et Ken Kenyek ?

C'était une histoire de voleur volé, pris à son propre piège. En surprenant Ramarren, le Shing croyait ne capturer qu'un seul homme, et il avait été surpris à son tour par un second homme, Falk, dont l'esprit était en embuscade. Et Falk n'avait pu s'imposer que pendant l'espace d'une seconde et par surprise, mais ce court instant avait suffi à Ramarren pour se déphaser du Shing. Aussitôt libéré et pendant que l'esprit de Ken Kenyek était encore en phase avec le sien, donc vulnérable, Ramarren s'était rendu maître de la situation. Il lui fallut toute sa force et son habileté mentales, pour maintenir l'esprit de Ken Kenyek soumis au sien, aussi impuissant et consentant qu'il l'avait été lui-même un moment auparavant. Mais il gardait l'avantage car il pouvait encore jouer de ses deux moi : tandis que Ramarren maintenait le Shing dans l'impuissance, Falk était libre de penser et d'agir.

Agir ! C'était le moment ou jamais.

Falk demanda à voix haute : « où y a-t-il un vaisseau photique prêt à partir ? »

Ken Kenyek répondit de sa voix basse, et il était curieux de penser que pour une fois le Shing ne mentait pas – on pouvait en être absolument certain. « Dans le désert, au nord d'Es Toch. »

— « Gardé ? »

— « Oui. »

— « Par des hommes ou par des robots ? »

— « Par des robots. »

— « Vous allez nous y conduire. »

— « Je vais vous y conduire. »

— « Dirige-nous où il te dira, Orry. »

— « Je ne comprends pas, prech Ramarren ; allons-nous…»

— « Nous allons quitter la Terre. Maintenant. Prends les commandes. »

— « Prends les commandes, » répéta Ken Kenyek avec douceur.

Orry obéit. Il pilota l'aérocar suivant les instructions du Shing. L'appareil fila vers l'est à toute allure, et pourtant paraissait encore suspendu au-dessus du centre de la sphère océanique, vers le bord de laquelle le soleil, derrière eux, plongeait visiblement. Surgirent alors les Iles Occidentales ; elles semblèrent franchir l'étincelant pourtour ridé de la mer pour venir flotter vers les voyageurs ; puis, derrière elles, ce furent les pics escarpés et enneigés de la chaîne côtière qui apparurent, se rapprochèrent et passèrent sous l'aérocar. L'appareil survola ensuite un désert brun foncé rompu par d'arides formations striées qui projetaient vers l'est leurs ombres étirées. Suivant toujours les instructions murmurées par Ken Kenyek, Orry ralentit le vaisseau, décrivit un cercle autour d'un de ces chaînons, régla les commandes de façon à livrer l'engin au système d'atterrissage automatique

commandé par un radiophare, et les hautes montagnes sans vie s'élevèrent, dressèrent leurs murailles alentour tandis que l'appareil se posait sur une plaine terne et sans couleur.

Pas de spatioport ou d'aéroport en vue, pas de routes, pas de bâtiments, mais certaines formes vagues, immenses, tremblotantes comme un mirage sur le sable et l'armoise au pied des montagnes aux sombres versants. Falk écarquilla les yeux, incapable de distinguer ces formes, et ce fut Orry qui annonça, avec un hoquet de surprise : « Les vaisseaux interstellaires ! »

C'étaient bien les vaisseaux cosmiques des Shing, c'était leur flotte ou une partie de cette flotte, camouflée par des filets antiphotoniques. Falk n'avait vu d'abord que les plus petits ; il y en avait d'autres, qu'il avait pris pour des collines…

L'aérocar s'était posé en douceur à côté d'une petite cabane délabrée, sans toit, aux planches décolorées et fendillées par le vent du désert.

— « Qu'est-ce que c'est que cette cabane ? »

— « Un de ses côtés recèle l'entrée des souterrains. »

— « Est-ce qu'on y trouve des ordinateurs au sol ? »

— « Oui. »

— « Y a-t-il de petits vaisseaux prêts à partir ? »

— « Ils sont tous prêts à partir. Ce sont pour la plupart des engins de défense servis par des robots. »

— « Y en a-t-il un à commandes manuelles ? »

— « Oui. Celui qui est destiné à Har Orry. »

Ramarren ne relâcha pas sa prise télépathique sur l'esprit du Shing tandis que Falk lui ordonnait de les conduire au vaisseau et de lui montrer les ordinateurs de bord. Ken Kenyek lui obéit aussitôt. Falk-Ramarren n'y comptait pas absolument ; une emprise mentale de cette nature a ses limites, exactement comme une vulgaire suggestion hypnotique. L'instinct de conservation résiste souvent, même à la prise la plus forte ; il peut, si l'on y touche, provoquer un déphasage immédiat. Mais apparemment Ken Kenyek n'était aucunement poussé à une résistance instinctive par la trahison qu'il était contraint de commettre ; il conduisit les Weréliens au vaisseau stellaire, répondit en petit garçon obéissant à toutes les questions de Falk-Ramarren, les ramena à la cabane décrépite, commanda par signaux matériels et mentaux l'ouverture de la trappe affleurant le sol de sable près de la porte. Un tunnel ; les trois hommes y pénétrèrent. À chacune des portes, chacune des barrières protectrices, chacun des boucliers qu'ils rencontraient dans ces galeries, Ken Kenyek émettait le signal ou la réponse convenable, tant et si bien qu'ils arrivèrent enfin aux profonds souterrains qui, à l'épreuve de toute attaque, catastrophe ou tentative de vol, abritaient les guides de pilotage automatique et les ordinateurs

pour vols interstellaires.

Plus d'une heure s'était écoulée depuis le moment où tout avait commencé dans l'aérocar. Ken Kenyek était planté là, inoffensif, docile, consentant – par moments, il rappelait à Falk la pauvre Estrel. – Inoffensif ? Oui, mais à condition que Ramarren maintînt sur son cerveau son emprise intégrale. Qu'il la relâche le moindrement, et Ken Kenyek enverrait à Es Toch un appel télépathique s'il en avait le pouvoir, ou bien déclencherait un signal d'alarme, et les autres Shing seraient là en quelques minutes avec leurs hommes-outils. Pourtant, Ramarren dut relâcher son emprise parce qu'il avait besoin de son esprit pour penser. Falk était incapable de programmer un ordinateur pour un vol photique jusqu'à Werel, satellite de l'étoile Eltanin. Seul Ramarren en était capable.

Mais, de son côté, Falk n'était pas sans ressources. « Donne-moi ton arme, » dit-il.

Aussitôt Ken Kenyek lui remit une sorte de pistolet dissimulé sous les robes dont il était affublé. À cette vue, Orry ouvrit des yeux horrifiés. Falk ne fit rien pour adoucir le choc ; mieux, il remua le fer dans la plaie. « Le respect de la vie ? » questionna-t-il d'un ton froid en examinant l'arme. En fait, comme il s'y attendait, ce n'était pas un pistolet ou un laser mais une arme paralysante à faible puissance. Il la braqua sur Ken Kenyek, pitoyable loque humaine sans la moindre velléité de résistance, et tira. Orry poussa alors un cri perçant et se jeta en avant, et Falk tira sur lui. Puis, les mains tremblantes, il tourna le dos aux deux corps inconscients étalés par terre. À Ramarren d'agir, Falk avait pour le moment suffisamment payé de sa personne.

Ramarren n'avait pas de temps à perdre en scrupules ou en inquiétudes. Il alla droit aux ordinateurs et se mit au travail. Son examen des commandes de bord lui avait déjà révélé que les mathématiques servant de base à des opérations relatives au vaisseau n'étaient pas les mathématiques cétiennes qui lui étaient familières, celles qu'utilisaient encore les Terriens et d'où étaient issues celles de Werel par l'intermédiaire de ses anciens colons. Certaines des opérations qui servaient aux Shing à programmer leurs ordinateurs étaient totalement étrangères aux méthodes mathématiques cétiennes, à la logique cétienne ; et c'était pour Ramarren la preuve la plus flagrante que les Shing étaient des extra-terrestres et qu'ils étaient même étrangers à tous les anciens mondes de la Ligue, que c'étaient des conquérants venus de très loin dans l'univers. Il n'avait jamais été parfaitement sûr de la véracité des annales et des légendes terriennes à cet égard, mais elles lui paraissaient maintenant irrécusables. Après tout, Ramarren était essentiellement mathématicien.

Heureusement. Sinon certaines opérations à effectuer l'auraient arrêté net dans son effort pour calculer les coordonnées du vol pour

Werel sur les ordinateurs des Shing. Il lui fallut en tout cas cinq heures pour en venir à bout. Et pendant tout ce temps il devait, littéralement, surveiller Ken Kenyek et Orry avec la moitié de son cerveau. Il était plus simple de maintenir Orry inconscient que de lui expliquer tout et de s'en faire obéir ; il était absolument vital que Ken Kenyek restât, quant à lui, complètement inconscient. Falk disposait heureusement pour cela d'une petite arme très efficace, et une fois qu'il eut découvert comment la régler, rien ne lui interdisait d'y recourir une seconde fois. Après quoi, il fut, si l'on peut dire, libre de coexister tandis que Ramarren bûchait ferme.

Falk ne regardait pas Ramarren travailler : il était aux écoutes et n'oubliait pas un instant les deux êtres immobiles, inanimés, étalés près de lui. Et il pensait ; il pensait à Estrel, se demandant ce qu'elle était devenue. L'avait-on rééduquée, décervelée, tuée ? Non, les Shing ne tuaient pas. Ils avaient peur de tuer et peur de mourir, et ils appelaient cette peur respect de la vie. Les Shing, l'Ennemi, les Menteurs… Mentaient-ils à proprement parler ? Ce n'était peut-être pas tout à fait ça. Plutôt que de mensonges, ne s'agissait-il pas essentiellement d'un manque de compréhension ? Ils ne pouvaient entrer en symbiose avec les hommes. Alors ils avaient eu recours au mensonge télépathique, avaient exploité *ses* possibilités, en avaient fait une arme puissante : mais n'en étaient-ils pas pour leurs frais ? Douze siècles de mensonge depuis qu'ils étaient arrivés sur la Terre, ces exilés, pirates ou bâtisseurs d'empires, résolus à asservir des races dont le psychisme était pour eux si déroutant et la chair à jamais stérile. Ils étaient seuls, coupés de tout, et c'étaient des sourds-muets qui régnaient sur des sourds-muets dans un monde d'illusions. *Ô désolation…*

Ramarren en avait terminé. Ayant travaillé cinq heures d'arrache-pied et laissé l'ordinateur faire son propre travail en huit secondes, il avait en main la petite fiche d'iridium qui allait servir à programmer le trajet du vaisseau.

Il se tourna vers Orry et Ken Kenyek et les fixa d'un regard embrumé. Qu'en faire ? Les emmener, sans aucune hésitation. *Efface des ordinateurs les opérations effectuées,* dit une voix à l'intérieur de son esprit, une voix familière, sa propre voix – celle de Falk. Ramarren était tellement épuisé que la tête lui tournait, mais il comprit lentement le bien-fondé de cette requête, et il s'exécuta. Que faire ensuite ? Ramarren n'avait plus la force de penser, alors, pour la première fois, il s'abandonna, renonça à tout effort pour dominer, se laissa fondre… en lui-même.

Falk-Ramarren se mit aussitôt à l'ouvrage. Traînant péniblement Ken Kenyek, il sortit des souterrains, franchit un coin de sable à la lueur des étoiles et gagna le vaisseau qui tremblotait, à moitié

invisible, avec des reflets d'opale dans la nuit du désert. Il chargea le corps inerte sur une couchette spatiale, lui administra une petite décharge supplémentaire, puis alla retrouver Orry.

Orry commençait à reprendre vie, et il eut juste la force de se hisser dans le vaisseau. « Prech Ramarren, » dit-il d'une voix rauque en s'agrippant au bras de Falk-Ramarren, « où allons-nous ? »

— « À Werel. »

— « Lui aussi – Ken Kenyek ? »

— « Oui. Il pourra donner sur la Terre son point de vue, toi le tien, et moi le mien… Il y a toujours plus d'une voie vers la vérité. Attache-toi. Parfait ! »

Falk-Ramarren glissa la petite fiche d'iridium dans le contrôleur de vol. Elle fut acceptée et mit le vaisseau en marche en moins de trois minutes. Après avoir jeté un dernier coup d'œil au désert et aux étoiles, il ferma les hublots et, tremblant de fatigue et de tension nerveuse, regagna précipitamment la cabine pour s'y sangler à côté d'Orry et du Shing.

Le départ fut assuré par un mécanisme à fusion ; il fallait attendre la sortie de l'espace terrestre pour l'entrée en action de la propulsion photique. Le vaisseau décolla très doucement et sortit de l'atmosphère en quelques secondes. Les écrans visuels s'ouvrirent automatiquement et Falk-Ramarren vit la Terre s'éloigner, vaste courbe d'un bleu sombre avec un bord étincelant. Puis il plongea dans le feu continu du soleil.

Ramarren vit sur l'écran l'aube poindre sur l'Océan Oriental, et ce fut pendant un moment comme un croissant doré sur le poudroiement des étoiles, comme un joyau sur un immense chresmodrome. Puis tout se fracassa, la Barrière fut franchie, le petit vaisseau se libéra brusquement du temps et emporta les trois hommes dans la nuit.

FIN